SOCIETE
AUGUSTIN
BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE n° 15

LES PIEGES DU SYMBOLISME :

LE CAS DE JEAN HANI

Le symbolisme est l'utilisation des éléments matériels pour évoquer, et mieux faire comprendre, les réalités spirituelles : c'est donc un procédé commun à tous les temps, tous les peuples, toutes les religions.

Le Christianisme, lui aussi, a recourru au symbolisme pour exprimer ses propres réalités, et il l'a fait en se servant d'éléments naturels universels.

On saisit facilement quelles ambiguités peut recéler un tel recours, et il nous faudra un jour prochain publier une étude sur cette importante question de l'intérêt et du danger du Symbolisme. Mais aujourd'hui nous voici, au delà de l'ambiguité naturelle, en présence d'une utilisation volontairement trouble et destinée à favoriser le glissement, à partir du symbolisme chrétien, vers un Symbolisme gnostique, panthéiste.

L'article sur la subversion de l'idée de création dans l'oeuvre de Jean Borella, paru dans le bulletin n° 13, a déjà fourni plusieurs exemples de cet usage frauduleux.

Un autre cas des plus intéressants est celui de Jean Hani, helléniste universitaire, spécialiste de la religion grecque et membre du Centre d'Etudes des Mythologies de l'Université de Paris Nanterre.

UN DOUBLE SYMBOLISME

Monsieur Jean HANI a publié naguère deux ouvrages qui ont obtenu un certain succès parmi les catholiques de tradition : "Le Symbolisme du Temple chrétien" et "La divine Liturgie".

Nous les avons lus avec toute l'attention nécessaire : nous avons d'abord été frappés par le contenu gnostique de ces livres, puis un examen plus précis nous a permis de reconnaître en Monsieur Jean HANI un vrai disciple de René GUENON. Nous avons appris aussi qu'il participait à des Rencontres, des Colloques ésotériques en compagnie de Messieurs Jean BORELLA, Daniel COLOGNE, Fritshof SCHUON et autres guénoniens bien connus.

Une telle situation aurait dû mettre en garde les chrétiens et surtout les prêtres contre une lecture si dangereuse. Hélas ! nous savons d'expérience que nos amis traditionnels se plongent, tête baissée et yeux fermés (si l'on peut dire), dans toute une littérature ésotérique qui leur paraît la quintessence de la Mystique ; ils ne voient pas que ces messieurs les Gnostiques leur tendent un piège aussi vieux que le Christianisme : faire passer à travers des formules symboliques toute la doctrine panthéiste et fondamentalement antichrétienne des premiers gnostiques.

Monsieur Jean HANI distingue deux symbolismes :

1) Un Symbolisme d'ordre théologique, celui qui est enseigné à travers la Révélation et la Liturgie chrétienne depuis l'origine de l'Eglise et que tous les chrétiens baptisés connaissent bien : l'eau du baptême, le pain eucharistique, le lys de la pureté, le sang des martyrs, etc... Il correspond, nous dit Monsieur HANI à un premier sens du mot Tradition, celui qui désigne "les canons écclésiastiques propres à l'art chrétien comme tel".

2) Un Symbolisme d'ordre cosmologique, qui correspond à un autre sens du mot Tradition, celui qui désigne "les canons universels de l'Art Sacré, déduits des connaissances métaphysiques".

Une première remarque s'impose d'emblée : le Symbolisme de l'Eglise est présenté comme un usage particulier, local, d'un Symbolisme plus universel, non enseigné par l'Eglise, mais tiré ou "déduit" d'une Métaphysique. Nous verrons par la suite du livre que cette Métaphysique n'est pas autre chose que l'éternel panthéisme des Gnostiques et nous le démontrerons par les citations les plus claires et les plus probantes.

Le Symbolisme théologique que l'auteur décrit est bien celui de l'Eglise catholique et il accumule alors les références scripturaires et celles des Pères de l'Eglise pour bien montrer que son propos est orthodoxe ; mais en cours de chapitre, il fait dévier son discours vers le Symbolisme cosmologique, sans crier gare, pourrait-on dire.

A ce moment, il ne donne plus aucune référence explicite. Dès qu'il s'agit de ce Symbolisme, en fait panthéiste, la Tradition de l'Eglise ne lui fournit plus de références orthodoxes. Mais Monsieur HANI connaît très bien les nombreuses références qu'il aurait pu emprunter aux Gnostiques des premiers siècles. Elles sont énumérées à longueur de pages dans le "Contra Haereses" de Saint Irénée. Il se garde pourtant bien de les citer, car alors son propos ne paraîtrait plus tout à fait orthodoxe.

Il retient seulement quelques formules d'écrivains non condamnés, mais imprégnés de néo-platonisme, comme Denys l'Aréopagite (le pseudo-Denys), auteur écclésiastique longtemps confondu avec Saint Denys et dont le prestige pour cela avait été grand au Moyen-Age, et Saint Clément d'Alexandrie dont nous reparlerons. Ce sont les références habituelles de Monsieur Jean BORELLA. Pour le reste le lecteur en est réduit à consulter la bibliographie en fin de volume, qui est tout à fait suggestive : on y trouve surtout des auteurs franc-maçons.

Il faut en conclure que le premier Symbolisme est bien l'Enseignement constant de l'Eglise et que le second a été introduit subrepticement par nos modernes gnostiques. Il n'appartient pas à la Tradition de l'Eglise qui l'a rejeté dès les premiers siècles. C'est parce qu'il est inconnu aujourd'hui que Monsieur Jean HANI et ses amis guénoniens peuvent lui redonner un prestige tout neuf et d'apparence orthodoxe.

Mais il y a plus : "Les symboles théologiques, nous dit Monsieur HANI, ne sont le plus souvent compréhensibles que par référence à des symboles cosmologiques qui leur sont sous-jacents et pour ainsi dire les sous-tendent et ceci pour la raison bien simple (1) que l'Homme, étant immergé dans le monde sensible, doit rejoindre le divin à travers la "figure" de ce monde, justement avec l'aide de l'Art".

(1) "Pour la raison bien simple que" est admirable. Nous avions ignoré jusqu'à ce jour que l'immersion dans le sensible était la raison suffisante des symboles cosmologiques.

Les Pères de l'Eglise n'avaient pas compris que chaque symbole a une double signification, celle qui est enseignée par eux et une autre, secrète, ésotérique, qu'ils n'ont pas enseignée, si bien que leurs symboles sont incompréhensibles pour celui qui n'aura pas étudié la Métaphysique de René GUENON.

Les symboles cosmologiques sont les vrais symboles, puisqu'ils sont universels et nécessaires, alors que les Symboles théologiques sont une forme particulière, propre à l'Eglise, donc non marqués d'un caractère universel. Ils ont un sens éxotérique, quelconque, banal, sans intérêt et c'est pourquoi, nous dit Jean HANI, "Nous tenterons de retrouver le Symbolisme cosmologique sous-jacent", le vrai donc, celui pour lequel le livre a été rédigé. Apprendre aux Chrétiens que l'Eglise a ignoré depuis toujours le vrai sens de Symboles qu'elle n'a jamais bien compris et qu'elle a donc utilisés à contre-sens. Nous sommes ici en pleine Gnose maçonnique.

"Il faut, nous dit René GUENON, restituer à la doctrine du Catholicisme intégral, sans rien changer à la forme religieuse sous laquelle elle se présente au dehors (éxotérisme), le sens profond qu'elle a en elle-même (ésotérisme), mais dont ses représentants actuels paraissent n'avoir plus conscience non plus que de son unité essentielle avec les autres formes traditionnelles... " (cité dans "De la Gnose à l'Oecuménisme", page 46).

La Franc-Maçonnerie nous dit également : "Toutes les Religions qui ont existé jusqu'ici ont eu un fond de vérité (ésotérisme) et toutes l'ont recouvert d'erreurs, l'ont corrompue et mélangé à des fictions "éxotérisme", (id. p. 32). Voilà les vraies sources du Symbolisme de Monsieur Jean HANI.

LE CAS DE SAINT CLEMENT D'ALEXANDRIE

Nous ignorons tout de la vie de Saint Clément d'Alexandrie. Nous le connaissons seulement par ses oeuvres, en particulier, les "Stromates". Selon Saint Clément la Gnose suppose la foi, mais la dépasse. Elle ajoute à cette foi l'intelligence des vérités, jusqu'à une science infaillible, ou parfaite compréhension. Le Gnostique croit et sait. Il est arrivé, par son ascension de l'âme, jusqu'à la perfection. Il contemple Dieu : c'est la "Théoria" ou "Epopteia".

Mais le langage de Saint Clément est très équivoque : par le mot "théoria", il désigne tantôt la vision béatifique dans l'au-delà, tantôt la contemplation surnaturelle, tantôt la connaissance rationelle de Dieu. Il est imprégné de néo-platonisme. On trouve chez lui des idées justes, des erreurs, des textes confus et incertains, et une lumière diffuse qui ne permet pas de saisir les contours réels de sa pensée.

Le Père LEBRETON, S. J. signale que "Saint Clément s'abandonna à l'enthousiasme de ses maîtres pour une vie exempte de passions, fixée dans une contemplation perpétuelle, soulevée au-desus de l'Humanité et cette ambition très haute, non dépourvue d'illusion, entraîne dans le conception du Christianisme et particulièrement des rapports de la Foi et de la Gnose les conséquences les plus graves..." Son style est sans précision ni logique ; son esprit est perméable à toutes les idées. Sa fantaisie se promène sans cohérence, à travers tous les souvenirs sacrés et profanes, d'où une vraie difficulté à en saisir la suite.

Saint Clément veut distinguer, comme nos modernes gnostiques, une vraie Gnose d'une fausse Gnose, et comme eux également, il tient beaucoup à cette distinction, pour se démarquer des Gnostiques condamnés. Puis au cours de son oeuvre il s'efforce de réintroduire sans clarté l'essentiel du contenu de la Gnose hérétique.

Si le mot "Gnose" garde son sens grec ordinaire de "connaissance", on ne voit pas la raison d'être d'une telle insistance. Et il s'agit d'une querelle de mots, il est très facile de mettre les points sur les i et de renoncer à un mot

qui fait difficulté. Dans toutes les polémiques, les Gnostiques, au contraire, s'efforcent d'imposer d'abord le mot, puis dans la suite de leurs exposés, ils font pénétrer un sens nouveau et inouï du mot "connaissance".

Dans toute intelligence ordinaire, la "connaissance" est une opération de l'esprit qui reçoit en lui la forme des objets connus. Il y a donc bien une identification avec l'objet, mais seulement par la forme intelligible, non par la substance. Ce qui veut dire que cette identité est formelle et non réelle. L'objet connu, tout en étant présent dans l'esprit, reste présent hors de lui, dans sa substance, en lui-même.

Par le mot "Gnose", nos modernes Gnostiques entendent une identification réelle avec l'objet connu. Nous devenons la chose connue. Il s'agit d'une connaisance réifiante, qui produit en nous la substance de la chose. Donc, pour eux, connaître Dieu par la Gnose, c'est réellement devenir Dieu, c'est "coïncider" avec Lui au point de ne faire plus qu'UN, ce qu'ils appellent "le Retour à l'Unité Primordiale". Qui ne voit par là que la raison d'être du choix de ce mot "La Gnose" a son fondement dans une doctrine nouvelle, totalement contraire à l'enseignement de l'Eglise.

Par ailleurs, Saint Clément enseigne qu'il existe une tradition secrète, un enseignement ésotérique donc, des mystères et des initiations. BOSSUET, dans sa polémique contre Fénelon (2), s'est élevé avec énergie contre cette prétention de Saint Clément.

"Ces traditions secrètes ont été dans l'Eglise une source d'hérésies. C'était le dernier refuge des Manichéens et des autres sectes de cette nature, de dire qu'il y avait des secrets de religion qui n'étaient pas révélés à tous les fidèles. Saint Irénée et Saint Epiphane ont condamné ces traditions. Saint Augustin a combattu cette erreur des secrets de religion cachés aux fidèles dans deux traités sur Saint Jean... Pour qu'on établisse le principe que ces traditions étaient soigneusement cachées, ajoute BOSSUET, il s'ensuit que les Pères n'auraient osé s'en expliquer qu'à demi-mots, de sorte que leurs expressions sur ce grand mystère devant être enveloppées, il sera aisé, sous ce prétexte, de faire dire aux Saint Docteurs tout ce qu'on voudra."

On ne pouvait mieux dire. Si les Apôtres et les Pères de l'Eglise avaient connu le Symbolisme cosmologique dont parle Monsieur HANI, ils l'auraient tenu secret et leur duplicité d'alors devrait aujourd'hui leur faire perdre tout crédit parmi les Chrétiens.

LES FORMULES DU PANTHEISME

Monsieur Jean HANI, comme tout bon gnostique qui reste conséquent avec lui-même, affectionne le mot "Cosmos".

Si le mot "cosmos" ne désignait pas autre chose que ce que nous nommons l'Univers, on ne voit pas la raison d'être d'un tel choix de vocabulaire. Mais en fait, le mot "Cosmos" porte en lui-même une conception nouvelle de l'Univers et nous verrons qu'elle est totalement contraire à l'enseignement de l'Eglise.

L'Univers, c'est l'ensemble des êtres qui composent la création. Chacun de ces êtres possède sa réalité propre, sa substance. Il constitue une individualité bien distincte de celle des autres. Quand il s'agit des hommes, on parle de personnalité, qui nous pose dans notre espèce comme un être singulier, unique, non

(2) A l'occasion de la lecture d'un ouvrage secret et inédit de Fénelon, intitulé : "Le Gnostique de Saint Clément d'Alexandrie".

interchangeable. La multiplicité et la variété des êtres qui peuplent l'Univers constitue une Unité d'Ordre, mais non de Substance. L'Univers n'est pas autre chose que les êtres qui le peuplent. Lui-même ; l'Univers, n'est pas une chose, ni un être ; il est le nom qui sert à désigner cette collection d'êtres ; mais cette collection n'a pas d'existence propre. Il ne faudrait pas "réifier" un vocable commode pour substantifier ce qu'il désigne.

Le Cosmos est bien au contraire le mot propre pour désigner un seul être, IMMENSE, INFINI, formé d'une seule substance et dont les êtres qui le peuplent ne sont que des fragments éclatés, des morceaux dispersés qu'il faudrait réunir en un seul conglommérat. Les Gnostiques sont obligés de concevoir que cet immense "Cosmos" est parcouru par un souffle vital, une énergie interne, dite cosmique, commune à tous ses éléments. Nous sommes, avec le Vitalisme, en plein panthéisme, et les attributs de la divinité sont portés par le "Cosmos". Tout ceci est absolument contraire à l'enseignement constant de l'Eglise. Il faut toujours manifester une grande méfiance à l'égard de celui qui emploie le mot "Cosmos" en sachant bien que ce dernier soustend une philosophie panthéiste.

Ecoutons sur ce point Monsieur Jean HANI : "Le monde est un organisme harmonieux, hiérarchisé, dont on trouve la formulation chrétienne chez Denys l'Aéropagite et par celui-ci on remonte à Platon..."

"La création, c'est essentiellement le COSMOS succédant au CHAOS, c'est à dire l'Ordre, l'organisation au désordre, au "tohu-bohu" de la Genèse. Ordo ab chao. C'est l'Esprit pénétrant la Substance informe. De même, l'Architecte fabrique un édifice organique à partir de la matière brute et dans cette réalisation, il imite le créateur qu'ON a appelé, à la suite de Platon, le Grand Architecte de l'Univers, parce que, dit encore le Philosophe, "Dieu est Géomètre". La Géométrie, base de l'Architecture, fut, jusqu'au début de l'époque moderne, une science sacrée dont la formulation pour l'Occident vient précisement du "Timée" de Platon et par celui-ci remonte aux Pythagoriciens" (p. 45 du "Symbolisme du Temple Chrétien").

Voilà une belle page d'anthologie maçonnique ! Il suffit de relire les pp. 55 et 36 du livre "De la Gnose à l'Oecuménisme" pour y retrouver développées toutes les formules ci-dessus. "ON" a appelé le Créateur le Grand Architecte de l'Univers. Qui ? ON ? Nous savons pour l'avoir étudié par ailleurs que ce dernier n'est pas autre chose que le Serpent dans la pensée des Maîtres de l'Ordre. Ils l'ont toujours redit dans leurs conciliabules secrets. Pourquoi l'Architecture est-elle une science sacrée ? Parce qu'elle est pratiquée dans des rites secrets ceux des loges maçonniques, qu'elle est "le Grand Oeuvre" enseigné par Pythagore au dire des Princes du Sublime Secret, etc... etc... Monsieur Jean HANI, avec de telles formules, voudra nous faire croire qu'il n'est pas franc-maçon...

Et si nous voulons comprendre ce texte à la lumière de la philosophie du sens commun, nous tomberons dans des perplexités insolubles. Qu'est-ce que cet Ordre provenant du Chaos (Ordo ab Chao) ? Le Chaos, n'étant que la négation de l'Ordre, n'a pas d'existence propre. Il n'y a donc ni succession dans le temps, ni production de l'un par l'autre. Qu'est-ce que cette "substance informe" ou cette "matière brute ?" Ce n'est rien du tout. On ne peut ordonner un édifice organique à partir du "Rien". L'Architecte en question est-il un créateur ? et, sinon, qui a créé cette matière informe dont il a eu besoin pour construire son COSMOS ? Autant de questions préliminaires auxquelles le texte de Monsieur Jean HANI ne permet pas de donner le moindre commencement de réponse.

"Le Temple, nous dit-il, représente, il est la Nature régénérée, comme l'Eglise... (formule panthéiste). Il l'est dans la mesure où par sa construction même et sa structure, il montre déjà l'Esprit descendant dans la Substance, l'Esprit immanent par ses Energies à l'Ordre du Monde. Le Temple est un COSMOS sacralisé et offert" (p. 49).

On retrouve dans ce texte, l'Immanence vitale, chère à nos modernistes, l'Energie cosmique ou élan vital, chers à Bergson et à ses disciples. Quant à la

descente de l'Esprit dans la Substance, il faut pour en comprendre la signification, relire tout le premier chapitre du livre "De la Gnose à l'Oecuménisme".

LE RETOUR A L'ETAT PRIMORDIAL

Monsieur Jean HANI écrit, p. 65 : "De même que le Temple total, dans son plan, le Sanctuaire, dans son élévation, représente tout à le fois, l'Homme Archétype et la croissance spirituelle de l'individu humain jusqu'à sa coïncidence avec son Archétype, jusqu'à la "Stature du Christ" comme dit Saint Paul."

Voici d'autres formules de monsieur HANI : "L'arrêt de la rotation du monde et sa fixation dans un état final est la Restauration de l'Etat primordial" (p. 37) "La coupole du transept est fréquemment surmontée d'une croix ou d'une flèche élancée qui matérialise l'axe de la voute, ce qui signifie la Sortie hors du Cosmos. (Vous ne le saviez pas !) à l'imitation du Christ qui, lors de l'Ascension, monta au dessus de tous les cieux" (p. 38).

Toute la Métaphysique (?) de René GUENON se retrouve dans de telles formules : l'homme Archétype pour désigner le Christ, avec qui l'individu doit coïncider (dixit Saint Paul, paraît-il). L'Ascension du Christ au dessus de tous les cieux" et non au ciel tout simplement signifierait la "Sortie hors du Cosmos". Il n'est pas possible de se moquer plus impudemment de l'Ecriture Sainte en voulant la ramener systématiquement aux élucubrations des Gnostiques.

Citons ce texte à propos du Labyrinthe (p. 108 et 109). Nous y retrouverons, résumé, tout l'enseignement de René GUENON : le Voyage au centre, la distinction entre corps, âme, mental, esprit ; l'expression "le Soi de l'Homme", réaliser le Soi, les enveloppes de l'individu, le Royaume de Dieu identifié avec le centre du Monde, la concentration sur le Soi, etc... etc... Ce n'est pas du français, c'est du jargon gnostique, tel qu'on peut le lire à longueur de pages dans les ouvrages occultistes ou ésotériques qui encombrent aujourd'hui les librairies.

"On mesure alors, l'importance et le regain de sens que prend, dans cette perspective, la déambulation du fidèle médiéval dans le lacis mystique. Ce n'était point, comme le disait assez légèrement Cisternay, chanoine de Chartres, un "amuse-fol auquel ceux qui n'ont rien à faire perdaient leur temps à tourner". L'éminente dignité de ce pélerinage, comme d'ailleurs de n'importe quel pélerinage, tient au fait qu'il symbolise le vrai pélerinage, le vrai "voyage au centre" qui est un "voyage intérieur" à la recherche du Soi.

Le Soi de l'homme ne s'identifie ni avec son corps, domaine des sensations, ni avec son âme, domaine des sentiments, ni avec son mental, domaine des idées et de la raison, ni avec son esprit... ou pour employer le langage, son coeur.

Cet esprit, ce coeur est encore appelé suivant les Ecoles Spirituelles, le "fond", le "chateau intérieur", la "fine pointe" ou la "cime de l'âme". C'est là que réside l'essence humaine, "l'image de Dieu en l'Homme", c'est là le centre de son être.

Et tout le travail spirituel, le but unique de la vie, l'unum necessarium, c'est de "réaliser" ce Soi, c'est-à-dire de prendre conscience, avec la grâce de Dieu, d'une façon non pas discursive, mais vitale et ontologique, que cela seul est notre être véritable, de sorte que toutes les autres enveloppes de l'individu se résorbent en ce centre vivant et lumineux, qui est "le Royaume de Dieu en nous" et qui, en vertu de l'analogie entre le macrocosme et le le microcosme humain, s'identifie au Centre du Monde. L'Homme qui, par la grâce de Dieu, s'est établi en ce centre, voit tout, le monde et soi, avec l'oeil même de Dieu."

"Dans l'effort, long et difficile, de concentration qu'il doit faire sur lui-même pour opérer cette percée au Centre, l'Esprit a besoin d'être soutenu par des supports extérieurs, qui canalisent les courants sensible et mental et les fassent rentrer dans la perspective du but, aidant ainsi l'Homme à trouver son propre centre. C'est là le rôle des images, quelles qu'elles soient."

Voilà un langage qui n'a plus rien de chrétien. Les références à des formules scripturaires ne sont pas destinées à faire comprendre la suite des idées, mais à donner une apparence orthodoxe à des textes tout à fait opposés à l'enseignement de l'Eglise.

LA THEURGIE OU DIVINISATION

Enfin, dans le chapitre VII de "La Divine Liturgie", Monsieur Jean HANI nous présente les formules les plus parfaites du panthéisme.

Le titre "Théosis" nous indique que l'auteur va parler de déification, cette "opération spirituelle par laquelle l'homme est arraché à sa condition limitée, individuelle, sort de son Moi pour être assumé dans la personnalité divine, ce qui est proprement le but de la communion à la Chair et au Sang du Sauveur." (p. 67). Il lui est difficile de trouver ses formules dans l'Ecriture Sainte. Aussi notre auteur va-t-il les chercher dans la Liturgie orientale où le langage mystique permettra toutes les équivoques.

Nous partons de Saint Paul : "Dieu nous a rendu à la Vie avec Jésus-Christ. Il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir dans les cieux en sa Personne..." La répétition de la préposition "avec" montre bien qu'il ne s'agit pas d'une identification, mais d'une communion, d'une convivialité. L'homme est appelé à partager la vie divine, à participer au Bonheur parfait.

Le ryte byzantin dit bien : "Cette nature d'Adam que tu as renouvelée, ô Dieu, tu l'élèves aujourd'hui avec Toi au dessus des Principautés, etc... Le Fils de Dieu se les (les hommes) est incorporés et les a placés à le Droite du Père..."

Mais les formules de la Liturgie Orientale visent parfois au panthéisme. Saint Grégoire de Nysse écrit : "L'homme a été conçu avec ordre de devenir Dieu." Saint Jean Chrysostome : "Dieu a mêlé son sang au notre pour faire de nous, les hommes, un seul être avec lui." Maxime le Confesseur : "Par la sainte participation aux purs et vivifiants Mystères (la Messe), l'homme reçoit l'intimité et l'Identité avec Dieu ; par elle l'homme obtient de devenir Dieu, d'Homme qu'il était."

Cependant la Liturgie Romaine évite soigneusement toute formule qui pourrait entraîner un sens panthéiste. Elle parle toujours de participation et non d'Identification. Exemple : "Dieu, qui nous rends participants de ton unique et souveraine Divinité". (Il n'y a qu'un Dieu et nous prenons part à sa divinité) "O Dieu, fais que par le mystère de cette eau et de ce vin, nous ayons part à la divinité de celui qui a daigné s'unir notre humanité, Jésus-Christ."

En Jésus-Christ, la nature humaine n'a pas été absorbée dans sa nature divine, de telle sorte qu'elle ne serait plus humaine. Dieu est parfaitement homme et parfaitement Dieu. De même, notre nature humaine ne sera pas absorbée dans la nature divine de telle sorte que nous devenions Dieu, que nous coïncidons avec Lui, comme le dit Monsieur Jean HANI, que nous nous identifions avec Lui dans une seule Divinité Totale, le Plérome de nos Gnostiques.

Non ! La Liturgie nous parle toujours de Participation. Notre nature humaine, tout en restant distincte de celle de Dieu, sera élevée à une vie divine, elle ne sera pas détruite, ni consumée, mais assumée, c'est-à-dire soulevée et unie à Dieu par le lien très fort de la vision face à face, béatifiante.

Cependant Monsieur Jean HANI continue : "Tous ces textes que nous venons de citer disent clairement que la Messe est le lieu où se réalise la Déification par le moyen d'une véritable transmutation de l'Homme." (p. 155) Ce qui veut dire que la nature humaine sera perdue et qu'une nature divine se substituera à elle. Sinon, quel sens intelligible peut-on donner au mot "transmutation" ?

Pour conclure, ce texte très éclairant : "Quand l'homme a intégré sa personnalité divine, on peut dire que l'Image de Dieu en lui rejoint sont Archétype céleste. C'est la définition métaphysique du Salut. (Métaphysique au sens guénonien du mot : transmutation d'une nature. L'homme est divin par sa substance même. Le retour à l'état primordial est une intégration de soi à la divinité).

C'est en même temps l'acte par lequel le Sacrifice de Dieu dont nous avons parlé et qui est comme l'extériorisation de Dieu dans sa Création est annulé, racheté, si l'on ose dire. Car, dans cet acte, l'Homme s'est renoncé en son état extériorisé pour refaire en sens inverse, le trajet de Dieu allant à la Créature, de sorte que la Créature fait retour à son principe.

Et avec elle toute la Création, car l'homme en intégrant le Soi, ne fait pas seul le chemin du retour à Dieu. Miroir et résumé du Monde, microcosme, il entraîne tout le Cosmos sur le chemin, à la suite du Christ, qui le premier en tant qu'Homme-Dieu certes, mais aussi Homme a opéré la rédemption de tout le Cosmos." (p. 163).

On songe, en lisant une pareille profession de foi panthéiste, aux formules par lesquelles le Christ a dit qu'il n'était pas venu pour sauver le Monde, que Satan était déjà le Maître de ce Monde, qu'en souffrant sa passion il a voulu racheter les péchés des Hommes pour les sauver et les tirer de ce Monde, qu'il y aurait une nouvelle Terre et de Nouveaux Cieux, etc... etc...

Enfin, Suprême Moquerie : le sacrifice de Dieu est annulé par le retour de l'Homme à son principe, c'est-à-dire à sa nature divine première. On se demande vraiment à quoi a pu servir un tel sacrifice de Dieu ! Si l'homme est capable par la Gnose (Connaissance divinisante du Soi) de rejoindre son principe et d'intéger sa personnalité divine primitive, si c'est l'Homme qui s'est renoncé pour refaire le trajet de Dieu, le Sacrifice de Jésus-Christ est parfaitement inutile. C'est donc l'Homme qui par son acte d'Intégration a racheté le Sacrifice de Dieu, "si l'on ose dire" bien sûr, mais on a osé le dire !

E. C.

DES QUATRE PREMIERS KHALIFES A LA PRINCIPAUTE DES TURCS

LES QUATRE PREMIERS KHALIFES (632-660)

Mahomet avait donné lui-même l'exemple en lançant de son vivant dans la plaine syro-jordanienne, des expéditions qui avaient pour but de rallier par la force des armes, les tribus arabes installées dans ces régions. Les opérations s'étaient soldées par un échec. Après sa mort, le mouvement ainsi amorcé allait-il être compromis ?

Le Premier Khalife : ABU BAKR (632-634) était le frère de Aïscha, la jeune épouse préférée du Prophète. Il était aussi un des premiers convertis.

Il dut faire face à une révolte de tribus de l'Arabie centrale. Elles abandonnaient la cause du Prophète... et refusaient de payer au Chef, l'aumône légale (Zakat) instaurée par le Coran. Des expéditions militaires mirent fin à ces tentatives d'émancipation. Mais avant d'avoir rétabli son autorité sur tous les Musulmans, le Khalife engagea d'autres expéditions vers le Nord, en pays surtout peuplé d'étrangers de confessions stigmatisées par la prédication. Appât intéressant pour ces guerriers du désert, le Nord, c'étaient les bords de la Méditerranée !

La Guerre Sainte était déclenchée. On ne sait dans quelles conditions elle fut déclarée. Sa proclamation devait être faite officiellement et transmise aux peuples visés par émissaire. S'adressant à des peuples ayant un Prophète-Envoyé et des Ecritures (Juifs et Chrétiens) elle impliquait la soumission sans combat. Moyennant cette rédition, le paiement d'un tribut et l'obligation de respecter les directives générales de la politique musulmane, ces peuples seront garantis dans leurs cultes, leurs institutions religieuses et leurs biens. En cas de résistance et de combats, évidemment pour les vaincus par "le peuple élu", les conditions imposées devenaient beaucoup plus sévères. Les vaincus pourront garder leur foi, mais deviendront dans la Cité musulmane des protégés (dh'immi")... des citoyens de seconde zone... Les Coptes d'Egypte sont à notre époque les témoins vivants d'une telle méthode. Quant aux autres populations, idolâtres, animistes, adeptes de cultes orientaux, ils allaient connaître le total bon vouloir des vainqueurs, sans aucune limitation coranique.

Les Chrétiens des bords de la Méditerranée et les Catholiques d'Europe allaient subir pendant des siècles les sévices des hordes musulmanes... Il faut très humblement admettre, avec Daniel-Rops, que le jihâd s'inscrivait "comme pour les autres souffrances que Dieu permet, dans la perspective d'un jugement surnaturel et d'une expiation : devant nos infidélités, nos schismes, nos hérésies, le Seigneur ne dédaigne pas de nous livrer à un faux prophète, et même à son serviteur..."

Abû Bakr ne profita pas longtemps du dynamisme de ses cavaliers. Avant de mourir, il désigna comme son successeur Umar.

Le Deuxième Khalife : UMAR (634-644) Cet homme avait été l'un des plus fidèles disciples de Mahomet. Celui dont le maître disait : "La où était la Justice, là était Umar." Sous l'impulsion du Khalife, homme rigoureux et très dur, le jihâd prit sa véritable forme.

Vers le Nord-Nord Est, traversée de la Palestine et premier contact avec Byzance : défaite de l'Empereur Heraclius au sud ouest de Jérusalem. Héraclius est l'empereur d'Orient qui proclama la nouvelle hérésie, le monothélisme, comme loi d'empire (638), d'où sa condamnation par Rome. Il marquait ainsi le premier pas sur la route où Byzance allait s'écarter de plus en plus de la vraie foi pour connaître l'écrasement militaire...

Les bandes musulmanes submergèrent la Syrie dont la capitale Damas fut prise en 635 et conquirent toute la Perse. Ispahan tomba en 644. Byzance tenta de résister en Syrie : écrasée en 636, l'armée impériale se replia emportant la Vraie Croix de Jérusalem. La Ville Sainte fut occupée en 638, après un long siège. Le Khalife Umar vint prier à l'emplacement du Temple de Salomon, là où s'élève aujourd'hui la mosquée. Au delà de la Perse, les Musulmans atteignirent le Caucase et la Mer Gaspienne.

Vers l'Egypte, les troupes islamiques écrasèrent les impériaux de Byzance en 640 près d'Héliopolis. Le Caire puis Alexandrie capitulèrent, Alexandrie qui fut le plus puissant des Patriarchats catholiques, "cent un évêchés, propriétaire de bien innombrables, armateur naval qui contrôlait le commerce du pays, donateur fastueux". Le Patriarchat est passé aux mains des schismatiques Coptes, toujours asservis par les Egyptiens qui maintiennent le Patriarche Chenouda III et les Evêques en déportation. Il faut signaler que juifs et schismatiques se firent avec allégresse les fourriers des conquérants. "La civilisation héllénique qui, depuis un millénaire, depuis Alexandre, avait recouvert tout le Proche-Orient, qui avait suscité des pléïades de savants et de penseurs, fut balayée". Avec le recul, il est juste d'ajouter : et fut définitivement stérilisée. L'offensive s'arrêta sur ordre aux portes de la Tripolitaine.

Dans les territoires occupés et soumis à une active arabisation, seuls résistèrent les Arméniens et surtout les Maronites. Ces derniers étaient les fidèles d'une communauté monastique fondée au V° siècle autour du tombeau d'un grand anachorète Saint Maron. Les Maronites constituèrent un bastion de la foi la plus pure, la plus sourcilleuse. Obligés par l'invasion musulmane de quitter les belles plaines d'Asparnée et de Cyr sur les bords de l'Oronte, ils préfèrent tout abandonner plutôt que de se soumettre ou de pactiser avec les Infidèles. Réfugiés dans les montagnes du Liban, ils devinrent sous la direction même de leur Patriarche, les défenseurs d'un réduit chrétien que ni les siècles, ni les déchainements de la force ne devait briser". En 1984, cette résistance acharnée est toujours vive malgré les assauts d'un islam qui ne retrouve une passable unité que lorsqu'il s'agit de tuer du Chrétien.

Le deuxième Khalife fut assassiné en 644. Ceux qu'il avait désignés pour choisir son successeur, élirent un cousin et gendre du Prophète.

Le Troisième Khalife : UTHMAN (644-656), préféré à ALI, beaucoup plus proche de Mahomet, continua la conquète en direction de l'Afghanistan. Il fut le créateur de la première flotte musulmane. Il inaugura les raids vers les Iles Grecques : Chypre (648), Rhodes (653), la Crête et les Cyclades.

En 656, Uthman fut à son tour assassiné.

Le Quatrième Khalife : ALI (656-660). Il était le cousin germain du Prophète, son élève, son premier vicaire et l'époux de sa fille Fatima.

Depuis quelques années, le Gouverneur de la Syrie, Mufawiya, de la tribu des Banû Umayya, grands marchands caravaniers de La Mecque, devenait de plus en plus puissant, tandis que se faisaient jour dans le monde musulman plusieurs tendances, plusieurs méthodes de désignation du Khalife. Le pouvoir de Mufawiya allait aider au développement de la crise.

Se trouvaient en présence, tout d'abord les fidèles de l'absolutisme religieux de Mahomet, qui voulait que le Commandeur des Croyants, puisse être élu par l'ensemble de la Communauté, parmi les Croyants, quelque fut son origine ; puis ceux qui ne reconnaissaient que l'autorité de la famille du Prophète, donc les farouches partisans d'Ali ; finalement le troisième parti était celui des politiques, qui faisaient passer en somme l'efficacité avant le religieux. Ils estimaient que la légitimité du commandement résultait de la puissance temporelle d'une tribu et que le Khalifat, autorité spirituelle, était donné par surcroit. C'était une véritable inversion de la pensée du Prophète.

Ils retrouvaient cependant la conception profonde de la religion musulmane, orgueilleuse du pacte la liant à son Dieu et considérant l'ensemble des "non-croyants", comme le dâr al-harb, le monde de la guerre, le monde à conquérir. Pour remporter cette victoire, il vaut mieux avoir aussi la puissance terrestre.

D'ailleurs les proches voisins et ennemis, les Byzantins, donnaient l'exemple : depuis le schisme, le Basileus dirigeait l'Eglise par dessus les Evêques. Enfin, mais les Musulmans le savaient-ils, Rome et ses Pontifes, souffraient énormément du manque de puissance matérielle et cherchait avec un acharnement constant un appui temporel. C'est finalement le jihâd qui fit pencher la balance, et la guerre devint inévitable entre Ali et les tenants du caesaropapisme intégral personnalisé dans le gouverneur de la Syrie.

Ali commença par des succès. Il fit même prisonnière la dernière épouse du Prophète, Aïscha, qui s'était ralliée à ses adversaires. Mais Mufawiya était fin politique. Il réussit à couper Ali d'un certain nombre de ses partisans. FInalement en 655, à Siffin, s'opposèrent les deux camps. Le combat étant indécis, les troupes du gouverneur de Syrie obtinrent une trêve. Ali fut obligé d'accepter un arbitrage qui lui fut défavorable.

Les schismes se consommèrent...

La majorité des Musulmans suivit Mufawiya et accepta pour critère de foi, la tradition (Sunna) du Prophète et de ses compagnons, la communauté. Ce fut l'origine des *SUNNITES*.

Ils admettaient comme principe de base que tout souverain musulman doit être considéré comme légitime, lorsqu'il ne commande rien qui ne soit en opposition avec le Coran et la Sunna, quelque soit par ailleurs sa vie privée. L'enseignement du Prophète est interprété plus librement. A l'époque la religion put servir de prétexte aux conquêtes. C'est ainsi que l'expansion militaire s'accompagna d'une islamisation sunnite.

Les quatre écoles sunnites

Par la suite, quelques différences, plus rituelles que fondamentales puisque le croyant peut choisir librement entre elles, permirent de définir quatre écoles sunnites, toujours existantes :

L'Ecole Hanafite (Abû Hanifa) en Iraq où elle est née, en Syrie. L'Afghanistan lui donne un statut préférentiel. Elle est majoritaire parmi les sunnites du Pakistan, de l'Inde et de la Chine. Elle fut le rite officiel de l'Empire Ottoman et domine actuellement en Turquie. Cette école a cherché à développer le raisonnement juridique, une certaine rationalisation des méthodes, mais s'est peu à peu sclérosée.

L'Ecole Malikite (Malik Ibn Anas) a conquis l'Egypte, surtout la Haute Egypte, puis tout le Maghreb. Très attachée à la coutume, elle est seule reconnue au Maroc. C'est d'autre part la forme la plus répandue en Afrique Noire.

L'Ecole Shafiïste (Shafiï) qui recherche la valorisation de la Sunna, domine en Basse-Egypte, Arabie du Sud, Afrique Orientale musulmane, Indonésie et Malaisie. Elle est présente en Erythrée, Somalie, aux Indes (Côtes de Malabar et de Coromandel) et parmi les groupes musulmans du Viet-nam, de Thaïlande et des Philippines.

L'Ecole Hanbaliste (Ibn Hanbal) se veut un strict traditionnalisme. Elle n'admet que les traditions du Prophète et des premiers compagnons. Elle a été très puissante en Iraq. C'est d'elle que naquit le mouvement Wahhâbite étendu à la majorité de la péninsule arabe. Elle est l'école officiellement reconnue au royaume Saoudien et dans plusieurs émirats du Golfe.

Les divisions des partisans d'Ali.

Les partisans d'Ali n'étaient pas unis, face au puissant mouvement sunnite.

Certains lui reprochèrent d'avoir accepter l'arbitrage et s'en séparèrent. Ce sont les *KHARIJITES*, les "puritains de l'Islam". Pour eux, toute grande faute commise par un Imam le rend par là même, illégitime ; sa vie aussi bien privée que publique doit être irréprochable... Les oeuvres prescrites font partie de la foi... Quelque soit sa race, tout bon musulman peut être Imâm. Les plus durs des Kharijites sont partisans du meurtre religieux. Groupe peu important, il existe dans le Maghreb, en Algérie (Ouargla) et en Tunisie (Ile de Djerba), en Oman et à Zanzibar.

Leur séparation d'avec Ali conduisit ce dernier à renoncer au pouvoir en 658. Trois ans plus tard, il était assassiné.

Les seuls qui restèrent légitimistes et donc fidèles à ce dernier, proche parent du Prophète, aux gens de "la maison", sont les *SHIITES*. Pour eux l'Imâm doit être un Alide (descendant d'Ali). Il est par nature doué de l'impeccabilité qui le garantit contre toute faute. L'amour arabo-musulman de la discussion a de nouveau partagé les Shiites en plusieurs groupes :

Les *Zaydites*, modérés, qui n'admettent que 5 Imâm légitimes. De race alide, il est élu. C'est la religion du Yemen.

Les *Imamites* ou *Duodécimains* sont majoritaires. Ils reconnaissent douze Imâms légitimes, en chacun desquels réside, par émanation, une parcelle lumineuse divine. Le douzième Imâm n'est pas mort. Il est mystérieusement "caché" ou "absent". Ses fidèles attendent l'heure de sa manifestation... Cette attente est centrée sur le culte de "l'Imân caché" et de son retour en gloire pour les derniers temps...

Peut être comparée à ce culte, l'attente du Mahdi, personnalité mystérieuse, guide ultime de la Communauté qui la mènera dans "la voie droite" et dont la justice préparera l'anéantissement (des ennemis ?), la résurrection et le jugement. Cette espérance est vivante dans tout l'Islam, y compris dans les masses sunnites.

Historiquement, il faut signaler que depuis la fin du XV° siècle, où un descendant d'Ali, Ismael, appuyé sur des bandes de fanatiques shiïtes, devint châh de Perse, la religion nationale de l'Iran est le Shiisme.

Les *Ismailiens* ou *septimaniens* limitent à sept les Imâm légitimes. Le septième reviendra dans la gloire au dernier temps du monde. Ils ont divinisé la race alide. Leur vision du monde est moniste et émanatiste. Sept principes s'étagent de Dieu à la matière, et les sept cycles d'Imâm leur répondent. Ce sont les gnostiques de l'Islam. Ils pratiquent sept ou neuf degrés d'initiation.

Actuellement relèvent de l'Ismailisme des tendances diverses, parmi lesquelles il faut citer les Khûja, secte indienne de l'Aghâ Khân et les Druses. Néo-ismailiens étaient les Fatimides qui régnèrent sur l'Egypte et furent les alliés des Croisés.

Les shiites et les kharijites ont été fortement influencés par une école de théologie ou d'Apologie défensive de l'islam, apparue au 1° siècle de l'Hégire, les *MU'TAZILITES*. Ceux-ci mettaient avec force l'accent sur divers points dont l'inaccessibilité divine et "la Commanderie du Bien..." C'est la reconnaissance traditionnelle d'un devoir qui engage tout musulman à l'égard de tout autre, Khalife et Communauté. L'intervention directe se fera par l'épée et par le sang : on peut et on doit renverser les chefs coupables ; on peut et on doit obliger sous peine de mort les opposants à adopter la vraie doctrine. Ces directives impitoyables sont aggravées par une diposition juridique propre au shiisme. L'Ayatollah (Imâm) de l'Iran, entouré par les Hodjatoleslam et les Mollah qui ont le pouvoir de "raisonnement" est infaillible dans ses décisions.

Malgré l'imbroglio des diverses écoles, imbroglio qui a permis des rivalités et l'accession à l'indépendance de certains chefs, au moment où l'extension allait prendre de l'ampleur, la Communauté était bien solidaire pour s'approprier définitivement les terres et les biens des populations conquises.

Le gouverneur de Syrie, Mufawiya, victorieux d'Ali et regroupant sous ses ordres la grosse majorité des musulmans, fut proclamé Khalife en 660. Il prit logiquement Damas pour capitale. En 680, il désignera son fils comme héritier. Sera ainsi fondée la dynastie des Umayyades.

LA DYNASTIE DES UMAYYADES (660-750)

Elle va en moins d'un siècle véritablement fonder l'Etat Musulman en unifiant tous les éléments disparates qui le constituaient. Les diverses religions des populations conquises, monophysites, nestoriens, perses zoroastriens... virent leurs fidèles soumis au statut de protection - sujétion ou "dhimmi" (tribut annuel par tête et minorité civique). L'arabisation des coutumes, des lois, des structures foncières fut réalisée progressivement. Vers 700, prit effet l'interdiction du Grec dans la rédaction des actes publics au profit de la seule langue arabe.

Cette dynastie allait connaître et diriger l'assaut des Musulmans contre l'ensemble des territoires civilisés, organisés et globalement catholiques. Quel était, à l'aube du plus grand et du plus long rezzou de l'histoire, la situation du "monde de la guerre", désigné à la fureur envieuse des arabo-musulmans ?

Bref raccourci : le monde chrétien de Constantin à Mahomet.

Pour répondre à la question, il est nécessaire de revenir quelque peu en arrière. Le monde à conquérir était l'ensemble de l'Imperium Romain, entourant "sa" mer, la Méditerranée. Vers 30 avant Jésus-Christ, au moment de son apogée, l'Imperium couvrait trois millions de kilomètres carrés pour près de soixante millions d'habitants ; de l'Angleterre à l'Arménie par les "limes" du Rhin et du Danube, en passant par la Crimée, il couvrait la Syrie, l'Arabie pétrée et l'Egypte, puis re-

montait par toute l'Afrique du Nord, en Espagne et en Gaule.

Au III° siècle, "lorsqu'on considère la carte du Christianisme, on ne peut manquer d'être stupéfait du champ qu'il couvre. Pratiquement, à des degrés divers, c'est l'Empire tout entier qui a été ensemencé par l'Evangile". Cette fermentation catholique, agissant en tous milieux, n'attendait que l'avènement de Constantin le Grand (306-337) pour éclater au grand jour.

Mais cet immense Empire était trop difficile à contrôler en raison même de son étendue, et surtout à cause de la pression des nombreuses populations barabares qui campaient à ses portes. Pour se maintenir, l'Empire dut être divisé en deux parties : l'Occident et l'Orient.

Malgré cela, dans la nuit du 31 décembre 406 au 1° janvier 407, l'Empire d'occident vit céder le "limes", et ce fut la ruée des Barbares. Sur le Rhin, les Francs, les Saxons, les Lombards, les Burgondes, les Alamans..., plus bas sur le Danube, les Vandales et, au-delà, les deux tribus Goths, se précipitèrent pour s'emparer des richesses accumulées grâce à la symbiose ordre romain et religion catholique.

Deux raids ont préfiguré les chevauchés des Cavaliers d'Allah, celui des Vandales ariens et celui des Huns.

Les *Vandales* submergèrent et pillèrent la Gaule. Une horde passa en Espagne en 409. Les Wisigoths, alliés de Rome, les obligèrent à franchir le détroit de Gibraltar pour passer en Afrique du Nord. Ils détruisirent et saccagèrent tout le Maghreb. Maîtres d'Hippone (Bône) en 431, après un siège de dix huit mois au cours duquel mourut Saint Augustin, évêque de la ville, et de Carthage en 432, ils envahirent les Baléares, la Sardaigne, la Corse et la Sicile, pour finalement aller mettre Rome à sac. Avant d'être écrasés par Belisaire, général byzantin, en 533, les cent mille vandales "exploitèrent" le terrain conquis. Sur le plan religieux, ce fut littéralement la persécution. Si malgré tout, l'énergie du Clergé permit la résistance anti-arienne - 500 évêques au V° siècle - les Vandales trouvèrent dans les Maures des séïdes zélés.

L'invasion des *Huns* fut beaucoup plus brève. En 451, ils arrivèrent sous le commandement d'Attila, le fléau de Dieu, ils furent arrêtés fin août de la même année aux Champs Mauriatiques, près de Troyes, par le Patrice Aetius avec la collaboration des Burgondes et des Francs de Mérovée, l'ancêtre de Clovis.

L'Empire Romain d'Occident disparut définitivement en 476, le dernier commandant Odoacre ayant renvoyé les insignes impériaux à Byzance.

En Occident : Résistance et renouveau catholiques du 6° au 8° siècle

Dans la tourmente, les véritables pôles de résistance furent les Evéchés catholiques, tenus par des hommes comme Saint Rémi, Saint Avit, Saint Cesaire... Pour refaire une nation catholique, il leur fallait un homme, un chef. Ils choisirent les païens francs et leur jeune chef Chlodovicus (Clovis), le premier Louis des dynasties françaises. Epoux de la princesse burgonde catholique Clotilde, Clovis vainqueur des Alamans, fut baptisé et sacré à Reims pour la Noël 498 ou 499. Il fut l'artisan de la reconquête catholique de la Gaule, écrasant les Wisigoths d'Alaric II à Vouillé en 507.

Les ariens furent repoussés en Espagne, mais grâce à la pression militaire des Ostrogoths ariens d'Italie qui tenaient la Provence, ils purent conserver la Septimanie (Languedoc) avec Narbonne. Clovis laissait en 511, à ses fils, quatre royaumes imbriqués les uns dans les autres et s'étendant de Saxe-Thuringe à la frontière espagnole.

La conversion des Barbares continuait : les deux royaumes de Burgondie, celui de Genève et celui de Vienne (France), puis en Espagne le petit royaume des Suèves rejeté dans le Nord-ouest de la péninsule, devinrent catholiques. Finalement, le roi Récarède Wisigoth, est converti par l'Evêque de Séville, Léandre, en 589. Vers 633-635, le Roi Suinthila fut le premier à régner sur toute l'Espagne unifiée.

La pacification des esprits et la réorganisation de l'Eglise ont été, la même année, sanctionnés par le IV° Concile de Tolède. Dans le reste de l'Europe, les moines catholiques s'activèrent. L'irlandais Saint Colomban évangélisait les Iles Britanniques et la Bretagne celtique ; Saint Boniface se lançait à l'assaut de la Germanie...

Le Pape, de son modeste territoire italien dit "Patrimoine de Saint Pierre", avait dirigé toute l'évangélisation et restait le chef spirituel incontesté, mais faible. Il faudra l'avènement des Carolingiens pour apporter à Rome la force temporelle complémentaire indispensable.

En Orient: unité politique, puis divisions religieuses

L'Empire Romain d'Orient, symbolisé par sa capitale Byzance, fondée en 330 par Constantin le Grand était tranquille. Byzance, véritable forteresse consolidée par tous les empereurs, était le verrou qui bloquait les Barbares perses, slaves ou nomades des steppes, aux portes de l'Europe. Citadelle imprenable, elle résista à tous les assauts, sauf celui des croisés en 1204, pour n'être finalement submergée que par les Ottomans en 1453.

La cathédrale Sainte Sophie, construite par le Basileus Justinien et son épouse Théodora en 537, était par excellence le monument symbole de la puissance catholique. L'Empire participa à la lutte contre les Wisigoths en débarquant dans le sud espagnol qu'il occupa en partie ; Bélisaire élimina les Vandales d'Afrique du Nord puis, dans la foulée, il réussit à mettre au pas les Ostrogoths d'Italie. La victoire, pénible, ne fut complète qu'en 554 après la mort du général, remplacé par Narses.

A la puissance du glaive s'ajoutait le rayonnement spirituel à travers les Patriarchats d'Alexandrie, de Jérusalemn, d'Antioche, de Byzance et de Césaré, riches en théologiens. Grâce à cette puissance, l'Arménie était catholique depuis 300 ; en 410 l'Iran réunissait en Concile quarante Evêques, malgré les persécutions des souverains de religion mazdéenne ; deux églises prospères grandissaient en Arabie et en Ethiopie.

Des schismes devaient briser cette belle unité, malgré les interventions de Constantin contre les Donatistes de Kabylie et les Ariens d'Egypte. S'organisèrent peu à peu, par mélange du nationalisme et des déviations religieuses des ensembles de territoires ne reconnaissant plus la foi de l'Empereur : les monophysites jacobites de Syrie, les Coptes d'Abyssinie et d'Egypte ; les Nestoriens de la Syrie du Nord et de l'Iran. Dans toutes ces possessions qui aspiraient à l'indépendance vis à vis du pouvoir très centralisé de Byzance, se mainenaient des ilots fidèles, les Melkites. Peu à peu le pouvoir impérial se désagrégeait, d'autant que depuis Justinien ne régnaient que des médiocres.

Les Perses, précurseurs des Musulmans, à l'assaut de l'Empire d'Orient.

Les Perses Sassanides, rivaux de l'Empire d'Orient depuis 502, trouvèrent avec leur chef Chosroes II, les moyens de la victoire. Aidés par des bandes mongoles, ils avancèrent au sud jusqu'en Egypte et, au nord, atteignirent la mer de Marmara en face de Byzance. En mai 614, la prise de Jérusalem, le vol de la Sainte Croix devenue objet de risée à Ctésiphon, la capitale, furent ressenties par l'Orient catholique comme une véritable catastrophe.

Sur le trône de Byzance régnait Héraclius (610-641), catholique d'une foi ardente, enthousiaste à servir le Christ et l'Evangile ; il fut véritablement le premier Croisé ! Malgré une situation lamentable, Césaré, Alexandrie et Byzance attaquées, sous l'impulsion du Patriarche Sergius, l'Empire se dressa pour la croisade.

Le 5 avril 633, la guerre sainte catholique commença. Victoire rapide au début, Héraclius s'enfonça jusqu'au coeur de la Perse, où il brula, pour venger le sac de Jérusalem, le temple masdéen de Tabriz ! Puis se furent de nouveaux revers sous les coups d'une coalition de Perses, de Mongols, de Slaves et de Bulgares. Byzance assiégée sauvée par Sergius, Héraclius resté dans le Caucase reprit l'offensive et envahit à nouveau la Perse où les temples mazdéens flambèrent... Le 23 mars 630, Héraclius ramena la Sainte Croix à Jérusalem, la portant lui-même sur les épaules.

Hélas, dans des discussions et des termes "byzantins", il voulut ramener dans l'orthodoxie romaine les monophysites. Sautant le pas, il promulga comme loi d'Empire, l'Ecthèse ou exposé de la doctrine de l'unique volonté, le monothélisme en 638. Il faut bien reconnaître que le Pape Honorius mal renseigné parut consentant. La condamnation romaine ne vint qu'avec le successeur...

L'offensive Islamique

Mahomet et ses successeurs connaissaient bien cette situation et les faiblesses de l'Empire. Si, avec l'appui des nationalistes shismatiques ils avaient pu étendre l'Islam en Egypte, battre Héraclius en 641, Byzance, Sainte Sophie et les Lieux Saints restaient les symboles chrétiens à détruire. Le combat sera long. Il faudra, depuis cette victoire de 641, plus de huit siècles pour que la victoire soit totale et Sainte Sophie transformée en mosquée.

Les Umayyades tentèrent par deux fois de réduire Byzance. En 673 commença l'attaque par terre et par mer. Elle se solda par un échec au bout de cinq ans de combats. Ils recommencèrent en 717 avec des forces énormes stimulées par les succès de leurs frères en Europe. Le nouvel Empereur Léon III l'Isaurien (717-740) les battit devant Byzance en 718. Cette victoire totale dressa un obstacle décisif à de nouvelles tentatives pour très longtemps.

En Asie Mineure, l'effort de conquète avait été bloqué. Il n'en était pas de même de l'autre côté de Méditerrannée, malgré de grosses difficultés dues à l'éloignement et à la résistance des indigènes.

... vers l'Afrique

Trois campagnes furent lancées depuis l'Egypte vers le Maghreb. L'Afrique s'était quelque peu émancipée de Byzance. Elle avait été érigée en Exarchat administrativement presque autonome. Sur le plan religieux, le catholicisme de la population était resté orthodoxe. Il en résultait un concensus peu favorable à la fidélité au Basileus.

Les troupes arabo-musulmanes arrétées en 643 aux portes de la Tripolitaine sur l'ordre d'Umar, reprirent leur élan en 665 pour une razzia dans le sud tunisien.

En 669, le Khalife de Damas lança ses troupes sur "l'Ifrikia". Après s'être emparé de Gafsa, les musulmans fondaient une capitale des pays occupées : Kairouan (Forteresse). Ce furent les tribus berbères, dont l'une était commandée par une femme, qui s'opposèrent aux envahisseurs, à défaut des troupes impériales dont l'intervention se limita à quelques incursions par la mer. La résistance dura près de trente ans ; Kairouan fut même enlevée. Elle se termina à la prise de Carthage.

Dès ce moment l'extension fut rapide. En 704, l'Imperium ne tenait plus que l'extrême pointe de Ceuta, au Maroc, et les collines environnantes. L'occupation directe du Maghreb dura jusqu'en 1060, année où l'Emir fatimide de Kairouan se déclara indépendant du Khalife cairote.

L'Eglise africaine, qui avait pu réunir à la conférence de 412 neuf cents Evêques, allait mourir. Cette catholicité avait été florissante. Elle avait donné de nombreux théologiens dont Saint Augustin, des Docteurs, des Papes et des Missionnaires qui contribuèrent à évangéliser la Gaule.

Certes au début le statut du "dhimmi" fut accordé, moyennant un tribut du cinquième du revenu, mais vers 850, il n'y eut plus d'autres choix que l'apostasie ou l'exil. En 1050, il n'y avait plus que cinq Evêques catholiques résidants et leurs ouailles n'étaient que des marchands, des mercenaires, des prisonniers et des enfants sur lesquels se penchaient les religieux de la Merci.

La population berbère se convertit donc très vite à la foi du vainqueur... c'était son intérêt. Les petites troupes arabes intégrèrent dans leurs rangs d'importants renforts indigènes. Certains éléments se montrèrent d'excellents combattants. Ce fut le cas de Tarik, qui devint le lieutenant du délégué du Khalife et commandant en chef, Monça.

... vers l'Espagne

L'exarque de Ceuta, Julien, en très mauvais termes avec le roi Wisigoth d'Espagne entouré d'une population composée en grande partie d'émigrés espagnols, ariens et juifs ayant fuit la péninsule depuis le retour du catholicisme, s'imagina pouvoir utiliser les berbéro-musulmans pour renverser le Roi et livra la solide forteresse à Tarik.

Cette manoeuvre, véritable trahison, allait déclencher l'invasion. Quelle était donc la situation de l'Espagne catholique à la veille de la pénétration musulmane en Europe? Mis à part quelques places byzantines sur la côte sud-est, le Royaume de Tolède s'étendait jusqu'au-delà des Pyrénées, en Septimanie, territoire bordé à l'est par le Rhône, s'arrêtant à peu près à la hauteur d'Orange et limité au nord-ouest par les Cévennes. Les villes principales étaient Carcassonne, Narbonne, Nimes et Uzès. La faiblesse de l'autorité centrale permettait aux subordonnés de se révolter souvent, qu'ils fussent Asturiens, Basques ou Languedociens. Les querelles dynastiques n'arrêtaient pas. Une féroce persécution fit des juifs qui ne s'exilèrent pas des ennemis potentiels. Le pays, par ailleurs fort riche, semblait mûr pour la conquête. Monça, bien renseigné, obtint l'alliance du Byzantin Julien.

L'armée de Tarik, sept mille berbères, un contingent byzantin et un groupe d'exilés ariens, franchit le détroit de Gibraltar (Djebel Tarik) et marcha sur Algésiras. La bataille contre les troupes du roi Rodrigue, eut lieu sur les bords du Guadalete, le 19 juillet 711. La rapidité du succès de l'étendard vert fut surprenante : le roi tué, son armée détruite, l'occupation du pays se fit très rapidemen. Séville, Cordoue et Tolède furent enlevées. Monça débarqua à son tour et les alliés byzantins et goths déchantèrent ! Pour changer de roi, ils avaient livré l'Espagne aux troupes du Prophète pour sept siècles !

Par suite du petit nombre de véritables musulmans dans l'armée d'occupation, la situation des chrétiens dans ce nouvel état islamique, ne fut jamais, et de beaucoup, aussi pénible que celle réservée aux chrétiens du Maghreb. Cependant, dès le début de l'invasion, des catholiques se réfugièrent dans les sierras de Galice, d'Aragon, de Navarre en commençant la résistance. En 718, Pélage releva le titre royal de la dynastie wisigothique. Un solide bastion se créa dans l'Espagne du nord et sera le point de départ de la "reconquista".

Vers 714, la presque totalité de la péninsule était donc occupée. Le Khalife de Damas rappela auprès de lui Monça et Tarik. Un nouveau Khalife Sulaymâm (715-717) accéda au pouvoir. L'armée connu alors une période de flottement. Il fallut attendre la nomination d'un nouveau gouverneur de l'Espagne, Al-Khawlani pour que les opérations puissent reprendre.

... vers la France

Sous le Khalifat d'Umar II (717-720), l'armée reprit sa marche en avant. Elle pénétrait en Septimanie et mettait le siège devant Narbonne vers 718-719. Il ne semble pas que la résistance fut bien vive. Pour expliquer ce fait, les historiens se demandent si les très importantes et influentes communautés juives de la région n'ont pas favorisé l'implantation musulmane et anticatholique.

En mai 721, les troupes berbères bifurquèrent en direction de l'ouest, suivirent la vallée de l'Aude et parurent devant Toulouse, capitale de l'Aquitaine. Le Duc Eudes réunit une armée et obligea les musulmans à lever le siège, leur chef Al-Sassik ayant été tué. Un second ramena les troupes vers Narbonne. Comme le Duc Eudes ne les poursuivit pas, cet échec n'eut pas de conséquences, et ce fut seulement la mort du gouverneur Al-Chawlani qui obligea l'envahisseur à retarder son projet.

Au printemps de 725, sous le Khalifat de Hicham (724-743), le nouveau titulaire Aubasa marcha en direction de Carcassonne avec une forte armée. La ville capitula rapidement. AUbasa mourut pendant l'été. Malgré cela, l'occupation totale de la Septimanie se fit rapidement à partir de Narbonne et de Caracassonne devenues places fortes opérationnelles. Après avoir pris Nimes et Arles, l'armée déboucha dans la vallée du Rhône qu'elle remonta très rapidement. Au passage Lyon fut pillé et dévasté. Les Berbéro-musulmans atteignirent le sud de la Bourgogne et mirent à sac Autun en 725.

*** Le Mérovingien Chilpéric II, d'abord Roi de Neustrie, avait été reconnu Roi des Francs par le Maire du Palais en 719 et avait réuni sous "son" autorité les trois royaumes des descendants de Clovis. Le Maire du Palais et général en chef guerroyait au moment de l'avance musulmane, aux marches du royaume contre les Bavarois, les Saxons et les Alamans. Ce Maire du Palais était Charles Martel.***

Les troupes khalifales, vu l'étendue des territoires conquis ne formaient plus une véritable armée. Elles s'étaient divisées en plusieurs bandes pillardes comme l'ont signalé les chroniqueurs de l'époque.

En Espagne venait d'être nommé un nouveau gouverneur, l'Emir Abd-al-Rahman. En 731, il lança un nouvel appel au jihad et entama la troisième campagne, de loin la plus célèbre. Une armée de vingt mille hommes environ se réunit à Pampelune. Très disparate, elle comprenait une minorité d'Orientaux, de très nombreux contingents berbères, une grande quantité de chrétiens espagnols (Mozarabes) et des juifs formant l'infanterie. S'y ajoutait un nombre important d'esclaves chrétiens convertis à l'Islam et, selon la chronique, particulièrement ardents à la bataille.

Au moment de passer en Aquitaine, un incident curieux se produisit. Le berbère Munûsa, responsable des provinces du nord, venait d'épouser Lampégie, fille du Duc Eudes dont il devint l'allié. Il fallut éliminer le traitre. Al-Rahman assiégea le berbère dans sa forteresse de Puycerda et le contraignit au suicide. Tranquille sur ses arrières, l'armée se remit en marche. Elle passa le col de Roncevaux, envahit le Béarn et la Bigorre, détruisant Oloron, pillant Bayonne, Dax et Auch, puis se dirigea vers Bordeaux. Le Duc Eudes tenta de résister, mais il fut battu près du confluent de la Garonne et de la Dordogne. L'Aquitaine se trouva livrée au pillage et plus précisément les monastères, occasion de riches dépouilles.

Un des centres religieux les plus rayonnants du Moyen-Age était l'abbaye Saint Martin de Tours. Les pillards s'y dirigèrent mais très lentement car, en remontant vers le nord, ils prirent et pillèrent, en passant, Périgueux, Saintes et Angoulême. Ce temps perdu donna la possibilité au Duc Eudes d'aller demander l'aide de Charles Martel...

Le Maire du Palais leva une armée et, franchissant la Loire à Orléans, s'avança à la rencontre de l'ennemi. Poitiers n'est pas loin, mais les musulmans s'attaquèrent d'abord à l'Abbaye Saint Hilaire. C'est ainsi qu'en octobre 732, l'armée franque mit en déroute les Berbères et leurs alliés, près de Chatellerault sur la voie romaine joignant Tours à Poitiers. Le nombre des tués, parmi lesquels le gouverneur Abd-al-Rahman et des prisonniers fut important. Hélas, Charles Martel, trop soucieux de la situation à la frontière de l'ancienne Austrasie, ne poursuivit pas son avantage.

L'armée vaincue se disloqua. Une partie aurait fait souche sur place, une autre se serait dispersée dans le massif central, et le gros de la troupe rejoignit Narbonne.

Rendus prudents par cet échec, les Musulmans décidèrent de reprendre l'invasion du côté de la Provence, en évitant de se heurter à nouveau contre Charles Martel.

* * *

En 734, le gouverneur de Narbonne conclut un traité avec le Duc Maurante. Cette Provence, érigée en province indépendante "la Viennoise" dès 250 après Jésus-Christ par séparation d'avec la Septimanie qui formait avec elle la Narbonnaise, avait été incorporée au royaume franc en 536, et depuis cette époque avait toujours profité d'une indépendance certaine car gouvernée par des fonctionnaires particuliers, les Patrices.

Est-ce l'arrière pensée de se libérer totalement des Francs qui fit livrer aux Islamiques plusieurs places fortes de la rive gauche du Rhône ? Toujours est-il que sachant le Maire du Palais en Rhénanie, ceux-ci attaquèrent. Ils prirent Arles, ancien siège du Préfet des Gaules, Saint Rémi de Provence et Avignon. Dans cette dernière ville, la population se révolta contre la garnison franque et la chassa. Le Duc put livrer la cité aux envahisseurs qui s'empressèrent de la fortifier. Une série de petites garnisons fut installée tout le long de la vallée du Rhône d'Avignon à Lyon.

Au printemps 737, Charles Martel conscient de la menace ainsi créée, groupa une nouvelle armée qu'il confia à son frère Childebrand. Dès que celui-ci se dirigea vers Lyon, la garnison berbère se replia sur Avignon, poursuivie par les Francs. Charles Martel rejoignit son frère avec des troupes supplémentaires dont un contingent lombard, pour mettre le siège devant Avignon. Le choc fut terrible. La victoire franque permit une vengeance à la mesure de la menace ressentie... et de la trahison : l'armée musulmane et la population furent passées au fil de l'épée. Désireux de redresser totalement la situation, Charles alla assiéger Narbonne. Une armée venue d'Espagne fut battue. Cependant, pour des raisons obscures et semble-t-il mal acceptées de la population locale, il leva le siège et reprit la route du nord.

Charles Martel mourut en 741. Son fils Pépin le Bref lui succéda, seul héritier puisque le puiné Carloman était devenu moine au Mont Cassin.

En 742, le gouverneur de Narbonne quitta cette ville pour Cordoue. Il allait, avec une armée, participer à un réglement de compte entre clans musulmans. Les Comtes Wisigoths demeurés en place sous le "protectorat" islamique reprirent un peu d'autorité et d'esprit d'indépendance. Par ailleurs, le Duc d'Aquitaine exécuta un raid en Languedoc, en 751.

751 ! Pépin le Bref, Maire du Palais, déposa le dernier souverain mérovingien Childéric III et l'enferma dans un couvent près de Saint Omer. L'Eglise catholique avait consentie à cette opération préférant un pouvoir temporel solide. L'Evêque Boniface (Saint) donna au nouveau roi, l'onction à Soissons. Immédiatement le Carolingien prit la tête de la reconquête. Il récupéra durant l'année suivante, les villes de Nimes, Agde, Maguelone et Béziers.

Troubles au Moyen-Orient... répit pour les Chrétiens

Pendant cette période, des troubles importants éclataient au Moyen Orient. L'expension musulmane dans cette région, initialement arabe, était devenue syro-palestinienne. Lorsque l'Empire Perse fut vaincu, occupé, et obligé de payer tribut, les conversions se multiplièrent rapidement. L'opposition traditionnelle entre le monde gréco-syrien et le monde perse qui comptait encore de très nombreux fidèles zoroastriens, islamisés surtout par les shiites, atteignit le point de rupture. L'immensité de l'Empire arabo-musulman fit le reste.

La révolte éclata dès 747 dans la province du Khorassan sous le commandement d'Abân-Moslim. Un nouveau venu Saffali (Abû al abbâs) descendant d'Abbâs, l'oncle du Prophête, considérait les Umayyades comme de simples rois. Il écrasa l'armée du dernier chef de cette famille, Marwan II et s'assura du pouvoir en 750. Il se nomma Khalife neuf ans plus tard. La dynastie des Abbasides débutait son rêgne.

Echappant au massacre, un Umayyade, petit fils de l'ancien Khalife Hichan, Abd-al-Rahmân s'enfui au Maghreb, puis, avec quelques troupes il débarqua en Espagne et s'empara de Cordoue en 756. Il fut le fondateur d'une dynastie musulmane espagnole qui dura jusqu'en 1031.

En Septimanie, la guerre contre l'occupant islamo-berbère continuait. En 759, les chrétiens de Narbonne se soulevèrent et massacrèrent la garnison. La ville ouvrit ses portes au roi des Francs, mettant ainsi un terme à quarante ans d'occupation. Les querelles entre le pouvoir central des Abbasides et l'Emir de Cordoue d'une part, la lutte de ce dernier contre les gouverneurs de provinces, notamment ceux des Pyrénnées, Saragosse, Huesca, Barcelone restés fidèles à Damas, allaient affaiblir très fortement les musulmans. Les Carolingiens ne manquèrent pas d'en tirer profit, s'appuyant tantôt sur le Khalife, tantôt sur les Emirs locaux ; la Languedoc connut ainsi un temps de paix.

LA DYNASTIE DES ABBASIDES (750-1050)

Cette famille s'imposa donc à Damas, avec le soutien des Perses, très imprégnés de shiisme.

Les schismatiques nestoriens, persécutés par Byzance dès 457 avaient commencé de se réfugier en Perse. Leur rôle y devint important. Ils envoyèrent d'ailleurs des missions hors de l'Etat (conversion des Kurdes avant 600) vers l'Inde, la Chine, le Turkestan et le Thibet. Ils ne s'opposèrent jamais à la pénétration musulmane. Ralliés à cette domination, quand Bagdad, sur les bords du Tigre près de l'ancienne Ctésiphon, fut choisie par le Khalife Abbaside comme capitale en 762, le Catholicos nestorien s'y installa. Il apporta aux nouveaux maîtres ses marchands, ses scribes, ses intellectuels, ses médecins et ses savants. L'aide ainsi fournie leur permit de continuer leur évangélisation jusqu'en Asie Centrale.

Cet empire abbaside va connaître une série d'évolutions, à des niveaux différents, qui va le conduire à son affaiblissement puis à son effondrement.

Le premier problème a été celui de l'unité. La dimension des territoires dominés, les différences ethniques et les querelles religieuses, amenèrent comme pour Byzance, le réveil des nationalismes.

Dès 755 un Umayyade avait rejoint Cordoue en Espagne. En 800, le gouverneur Ibn Sâlim obtint du Khalife, la concession de l'Emirat tunisien de Kairouan à titre héréditaire. Il s'émancipait ensuite et fondait sa dynastie, les Aghlabides, qui régna jusqu'en 910. Cette famille fit la conquête de la Sicile vers 827 et de Malte en 863. ELle fut renversée par les Fatimides d'Egypte.

Les Berbères, anciennement catholiques, changèrent de rite musulman. Passés au Kharijisme, sous ce prétexte religieux, ils attaquèrent les Sunnites de Kairouan et fondèrent divers royaumes à Tlemcen et à Tiaret.

Un Alide de la branche Hasanide, Idris, échappant au massacre, gagna en 786, l'Egypte puis l'Afrique du Nord. Après de nombreuses campagnes contre les tribus chrétiennes subsistantes, il fut reconnu comme "Imam" par une tribu berbère du Maroc. Il s'empara alors de Tlemcen et fonda la ville de Fès. Son fils, né d'une berbère, fut proclamé souverain et fonda vers 790, le royaume shiite du Maroc avec Fèz pour capitale.

* * *

Il faut bien constater qu'à la fin du VIII° siècle, si l'Islam en tant que religion... obligatoire et militairement imposée, s'était répandu très largement, l'autorité physique du Khalife n'existait que dans un faible rayon autour de Bagdad.

Ce fut encore plus sensible après la mort du Khalife Haroun-al-Rashid (766-809), un des plus grands représentants de la dynastie. Il vivait dans le fameux palais de "la Porte d'Or", dans un faste que n'égala peut-être jamais aucun prince oriental.

Ne voyant dans l'Emir Umayyade de Cordoue qu'un rebelle à décapiter, se méfiant de Byzance à laquelle il fait payer par deux fois tribut, Haroun essaya de se rapprocher du Carolingien Charlemagne. Le Roi de France, sacré en 800, le 25 décembre, Empereur d'Occident, combattant Cordoue dans le sud, s'opposant au Basileus en Italie, profita de l'occasion. L'Empereur désirait protéger les pélerins qui, de plus en plus nombreux, se rendaient à Jérusalem et aux Lieux Saints. Le Khalife accepta que toutes les communautés chrétiennes de Palestine et les pélerins fussent placés sous la protection franque. L'Occident catholique prenait pied en Orient.

La désintégration progressive de l'empire abbasside

La révolte grondait en Perse où les Mazdéens et la pression naissante des tibus turques, créaient une instabilité permanente. Dans le Khorassan, vers 750 déjà, Mankana, l'homme au masque d'or qui se prétendait la réincarnation d'Abou Moslim, domina avec sa bande toute la région pendant une année.

En 869, les esclaves noirs importés d'Afrique, la solidarité commerciale et esclavagiste de l'Islam fonctionnant fort bien, se révoltèrent groupés autour d'un prétendu descendant d'Ali. Ils tinrent la Basse-Mésopotamie pendant vingt ans. Massacrant les Arabes, ils prirent même Bassorah et détruisirent plusieurs armées envoyées contre eux par Bagdad.

Vers 860, se révoltèrent des paysans et des artisans égalitaristes kharijites, dont le chef Saffar était un ancien chaudronnier. Il contrôla en peu de temps tout l'extrême est de la Perse, la province du Seïstan. Ayant obtenu l'investiture du Khalife, il annexa la province du Sind sur le cours inférieur de l'Indus et le Khorassan où il installa sa capitale. Il fut le fondateur de la dynastie des Saffarides (863-902) et osa même attaquer Bagdad en 879.

Apparition de la dynastie des Fatimides

Par ailleurs, un mélange de Shiites et de Kharijites, issus de sociétés secrètes, les Karmathes, ensanglanta la Basse-Mésopotamie puis la Syrie du nord. Leur chef était... l'Imam caché, descendant d'Ali et de Fatima, Ubayd Allah-al-Mahdi. Il passa au Maghreb, gagna les Berbères à sa cause vers 880 et fonda la dynastie des Fatimides.

La dynastie des Fatimides s'installa à Kairouan, évinçant les Aghlabides. Elle étendit sa domination de la Tripolitaine aux confins du royaume du Maroc. Ses corsaires pillèrent les côtes d'Italie, la Provence, la Corse, la Sardaigne, Gênes et Thessalonique en 924. Cette dernière razzia, dans le pur style musulman, aboutit au massacre de toute la population, sauf vingt mille jeune garçons et filles, vendus comme esclaves.

Les Fatimides conquirent l'Egypte en 969. Le Caire devint leur capitale en 972. Profitant du délabrement de la puissance abbaside, ils remontèrent jusqu'en Palestine et en Syrie centrale. Ils ont été les fondateurs de l'Université cairote d'Al-Azhar, toujours existante.

Leur emprise sur le Maghreb ne se fit pas sans difficultés. Le Maroc passa sous l'obédience de l'Emirat de Cordoue vers 980. L'Algérie et la Tunisie, notamment les docteurs sunnites de Kairouan, se révoltèrent et en 1046 appelèrent Bagdad à leur secours. La répression fatimide, en 1052, fut féroce. Les razzias ravagèrent toute la région entrainant une régression générale tant agricole qu'urbaine.

La poussée islamique vers l'Afrique Noire

Cette politique de la terre brulée allait, hélas, servir les intérêts de l'Islam... Un fort courant d'émigration vers le sud poussa les tribus berbères irréductibles à créer des Etats Nomades, avec les populations déplacées. Ils s'établirent dans les oasis, puis vers le lac Tchad et le Tibesti. Du IX° au X° siècle, ces Etats vivront de razzias sur les terres des Noirs.

Les divers potentats noirs réagirent et redressèrent la situation, en particulier les souverains du Ghana qui, en 990, soumirent certaines tribus nomades.

Finalement, lorsqu'au XI° siècle les Nomades eurent été complètement islamisés, ils lancèrent le Jihad. Vers la fin du siècle, les musulmans s'étaient taillés un empire allant de la Mauritanie au Niger en récupérant de 1054 à 1076, l'immense royaume du Ghana. S'effondrant au XII° siècle, il se divisa en plusieurs principautés indépendantes, plus ou moins islamisées, qui repoussèrent peu à peu les Musulmans vers le nord. Si les divers royaumes qui existèrent du XI° au XV° siècle étaient plus ou moins imprégnés d'Islamisme, ils ne furent plus dominés par un blanc. Une exception, au Sahara, Tombouctou resta un grand centre religieux musulman, universitaire et missionnaire.

Commerce et esclavage à travers le Sahara

La conquête par le sabre ou la lance était terminée, elle fut remplacée par le commerce... Dès le huitième siècle, d'ailleurs, les caravanes traversèrent le Sahara, par de nombreuses routes très fréquentées, allant de l'Afrique subsaharienne à l'Egypte et au Maghreb. Le trafic comportait, dans un sens, l'or et le cuivre des mines du Sahara, l'ivoire et les cuirs africains, de l'autre beaucoup de marchandises européennes.

Le commerce des esclaves noirs suivit les mêmes routes. Il avait commencé vers 666, quand Sidi Oqba fit payer aux oasis du Fezzan un tribut de plusieurs centaines d'hommes. Ces noirs furent vendus comme domestiques, et, certains furent pris comme recrues par l'armée. Le trafic a été estimé à vingt mille têtes par

an, soit deux millions par siècle. Enlevés dans les zones arbustives, ou vendus par un roitelet, rassemblés sur les grands marchés des zones de savanes, ils transitaient, marchandises vivantes auto reproductrices sur les pistes vers l'Egypte et l'Arabie, dûment encadrés par les Nomades.

A cette occasion, il est bon de préciser quelques points : la révolte du Mahdi au Soudan anglo-égyptien durant le XIX° siècle, eut pour cause principale la volonté anglaise d'abolition de l'esclavage ; l'esclavage n'a été aboli en Arabie Saoudite qu'en 1962 et en 1980 en Mauritanie...

L'évolution en Orient du 8° au 11° siècle.

Durant cette pénétration africaine, bien indépendante de la volonté du Khalife de Bagdad, la situation du pouvoir ne s'était pas amélioré. Les bandes karmathes qui n'avaient pas suivi Allah-al-Mahdi, continuèrent leurs exactions. En 930, elles réussissaient à saccager La Mecque et à s'emparer de la Pierre Noire qu'elles gardèrent pendant vingt ans.

Le processus de destruction du pouvoir central se fit en deux étapes, mais témoigna surtout du ramollissement physique des conquérants dans le luxe et les plaisirs de l'Orient. Tout d'abord le Khalife abandonna le pouvoir civil à un Vizir, chef tout puissant des bureaux, les diwan. Ce fut une évolution en tous points semblables à celle subie par les Mérovingiens face aux Maires du Palais.

Haroun-Al-Rashid eut un sursaut et se débarassa en 803 de la trop envahissante famille des Bakrhanides, car il avait su conserver le pouvoir militaire. Un double gouvernement s'étendait ainsi sur tout l'Empire, administration civile et structure militaire.

Le processus terminal fut engagé par l'abandon du contrôle des armées entre les mains des généraux persans puis des capitaines de tribus turques. C'est le problème du règlement de la solde des troupes qui permis le changement. A partir du IX° siècle environ, les soldes n'étaient plus payées en argent liquide, mais par la délivrance, au chef d'unité, d'un territoire dont il percevait les impots comme droit de fermage ou les revenus. Au chef revenait le soin de régler en espèces les soldes. Au stade suivant, ce chef, à son tour, paya en distribuant une partie de ses droits. Finalement ce droit devint viager puis héréditaire : le fonctionnaire était transformé en un féodal. Les armées devinrent propriétés privées de chefs qui les mettaient à la disposition de qui ils voulaient ou s'en servaient pour leur compte personnel... Il s'en suivit la création de principautés ou de dynasties indépendantes plus ou moins importantes.

Ainsi le X° siècle vit la suprématie de la dynastie des Samanides (902-999), qui régna sur d'immenses territoires s'étendant de la mer d'Aral à l'Océan Indien et au Golfe Persique. Elle entretient une très brillante civilisation aux lisières du monde arabe. La dernière dynastie perse et shiite fut celle des Buwayides qui se révolta en 932, régna sur l'ouest de la Perse et finalement imposa sa suzeraineté aux Abbasides en 946.

Ceux-ci eurent d'ailleurs une attitude assez passive vis à vis de ces mouvements et se contentèrent de lutter contre Byzance. Haroun al-Rashid se montra le plus efficace.

En 927, l'Empire d'Orient se redressa et reprit la lutte avec vigueur. C'était l'époque où les Fatimides remontaient d'Egypte vers la Palestine et le littoral libanais. Les armées byzantines avaient un chef excellent. Elles délivrèrent la Crête en 961, puis elles atteignirent la Cilicie et lancèrent des raids à travers le territoire musulman. Chypre et Antioche réoccupées, les troupes de Nicéphore Phocas se dirigèrent vers le littoral pour s'opposer à l'avance fatimide qui avait en 974 atteint Beyrouth. Les byzantins s'emparèrent de Damas et pénétrèrent en Palestine. Elles étaient sur le littoral quand la maladie frappa leur commandant et ce fut le retour à Byzance. Par la suite, le Basileus assura simplement la maitrise

de la frontière aux limites de la Syrie et tourna ses armées vers l'Arménie et la Bulgarie.

Ainsi libres de leur action, les Fatimides déclenchèrent une violente offensive en direction des Lieux Saints, au début du XI° siècle. Offensive doublée d'une terrible persécution contre les catholiques : le Saint Sépulcre et les Eglises de Jérusalem furent détruits en 1010. Le Khalife Al-Hakim en devint fou d'orgueil. Il finit par se proclamer Dieu... et fut assassiné. Il conserva des disciples et, actuellement les Druzes, habitants du nord de la Syrie et du Liban, le vénèrent toujours, ce qui explique bien des choses.

La montée et Turcs et la fin des Abbasides.

Les Abbasides très affaiblis, allaient finalement disparaître sous les coups de leurs puissants serviteurs militaires, les Turcs.

Il y avait fort longtemps que les tribus turques bougeaient. Parties des Monts Altaï, au-dessus du désert de Gobi, elles se dirigèrent vers la plaine mongole, la forêt sibérienne et l'immense steppe s'étendant de l'Ob à la mer Caspienne... Une des premières signalées, les T'ou-Kive, du chef Boumin, se divisa en deux troupes. La bande occidentale menaca la Perse. Elle s'installa en Transoxiane ou Turkestan. Cette région, limitée vers le nord-est par la mer d'Aral et le fleuve Syr Daria, avait de nombreuses villes construites par les Persans. Les Turcs convertis à l'Islam y demeurèrent sous la tutelle des Samanides.

D'autres turcs fournirent des milices aux Khalifes de Bagdad, en lutte fréquentes contre les Perses indépendants de l'est. De 836 à 892, des troubles ayant éclaté entre les vingt mille hommes de la garde turque du Khalife et la population de la capitale, la cour dut s'exiler, plus au nord, à Samara. Les Khalifes suivaient leurs troupes !

Une tribu turque, les Rhaznévides ou Ghaznévides, dont le chef était gouverneur du Khorassan, s'empara de l'Afghanistan et s'émancipa. Elle commença la conquête de l'Inde à la fin du X° siècle.

A la fin du X° siècle, l'éponyme turc Saldjuq et ses tribus confédérées suivirent la route habituelle. Descendant de l'Altaï, elles s'installèrent à l'embouchure du Syr Daria, acceptant plus ou moins d'être vassaux des Samanides puis des Karakhamides. Elles furent converties à l'Islam par des missionnaires sunnites, venus de Bagdad. Cette foi religieuse toute neuve, leur aptitude et leur ardeur à la guerre firent que ces turcs se lancèrent à la conquête de l'Asie pour instaurer leur domination et restaurer un islam unitaire, pur et dur.

En 1040, les Seldjoukides, du nom de leur premier chef, enlevèrent le Khorassan aux Rhaznévides, conquirent la Perse dont ils prirent la capitale Ispahan vers 1051. Finalement, ils remplacèrent à Bagdad, en 1055 les Buwayhides comme protecteurs du Khalife abbaside. Leur chef Toqhrul Beq reçut le titre de Sultan. Le pouvoir lui appartenait.

Les hauts et bas de l'Islam occidental

Pendant l'effondrement des Abbasides que devenait la présence musulmane en Europe ?

Comme il a déjà été signalé, l'Emir Abd-al-Rahman, Umayyade, qui avait pris le pouvoir à Cordoue en 755, connaissait l'opposition des gouverneurs provinciaux.

En 765, le roi Pépin le Bref envoya une ambassade à Bagdad. En 768, il reçut à son tour les ambassadeurs musulmans dans un chateau de la Loire ; magnifiquement traités, ils repartirent chargés de cadeaux. La même année, Charlemagne, accédant au trône, continua la politique paternelle. Finalement, en 777, le gouver-

neur de Saragosse en personne vint trouver Charles à Paderborn, en Saxe, pour lui demander assistance contre l'Emir de Cordoue.

Le Carolingien leva une armée, et, doté d'une lettre d'encouragement du Pape Hadrien 1°, se mit en campagne. Fin mai 778, les Pyrénées furent franchies à Roncevaux et les troupes rejoignirent devant Saragosse celles venues par le col du Perthus. Les gouverneurs musulmans avaient en gage de leur sincérité, confié leurs enfants aux chefs francs. L'armée s'élança à travers l'Aragon, la Navarre et la Catalogne. Hélas, en Germanie, les saxons de Witikind avaient repris le combat... Charles, emmenant les enfants maures avec lui, préféra revenir sur ses pas pour rejoindre son royaume au plus vite. Les musulmans ne pensèrent plus qu'à récupérer les jeunes otages. Sur la route du retour, les francs prirent d'assaut la ville de Pampelune, poussant ainsi les Basques à la vengeance. Il fallut passer par Roncevaux. Les Basques laissèrent filer le gros des troupes et tendirent une embuscade à l'arrière garde qui emmenait les otages. La configuration du terrain permit le massacre des francs et la libération des captifs. Charlemagne revenu sur ses pas ne trouva que des cadavre.

Conscient des difficultés, ne voulant pas jouer au plus fin avec ses éphémères alliés, le Roi créa une vaste zone tampon entre son royaume et l'Espagne islamique : le Royaume d'Aquitaine qu'il confia à son plus jeune fils, Louis, en 781.

Pendant ce temps, l'Emir de Cordoue consolidait son pouvoir, et en 793, Hisham 1°, successeur d'Abd al Rahman, reprit le jihad contre les catholiques. Une armée maure vint assiéger Narbonne, puis se dirigea vers Carcassonne. Le Duc de Toulouse se porta au secours de la place. Les forces franques furent écrasées. La situation devenait à nouveau critique.

Heureusement les musulmans ne purent s'unir et le Roi prépara le terrain par de nombreuses tractations. Ainsi, en 796, l'oncle de l'Emir de Cordoue vint à Aix-la-Chapelle pour se mettre à la disposition de Charles. Ce dernier hésita, se souvenant de l'échec de la précédente campagne, mais en 798, il opta pour une offensive visant à l'occupation des hautes vallées pyrénéennes. En dix ans, de 801 à 811, le Roi de France, devenu Empereur d'Occident, s'établissait solidement sur une ligne de places fortes : Lérida, Barcelone, Pampelune, Tarragone et Tortose. La "Marche" d'Espagne, au sud des montagnes était créée. Elle sera, avec le Royaume d'Asturie, les bastions d'où partira la "Reconquista".

Les Emirs de Cordoue avaient toujours une position difficile. Condamnés par Bagdad, ils étaient maintenant harcelés par les nouveaux états musulmans du Maghreb. Par contre coup, ils essayèrent d'obtenir un arrêt de l'offensive franque et même une aide militaire. De nombreuses trèves furent établies, en 810, 816, 839, mais les successeurs de Charlemagne, mort au début de l'an 814, étaient plus attirés par Bagdad. Ils eurent bientôt d'autres soucis. Une guerre fratricide eut lieu qui se termina en 834, par le traité de Verdun. Charles le Chauve, issu d'un remariage de Charlemagne, devenait le Roi de France. En 847, il signait avec l'Emir de Cordoue, Abd al-Rahman II, le traité de paix.

La guerre contre l'Islam ne cessa pas pour autant et prit une autre tournure. Les Cavaliers d'Allah, hommes de cheval et meneurs de dromadaires s'étaient bien adaptés à la mer et à la course, sous le troisième Khalife Uthman, fondateur de la "marine" musulmane. Leurs corsaires, dès la fin du VIII° siècle, attaquèrent les côtes provençales. C'est l'époque de la construction des tours "sarrasines", utilisées pour le guet et la résistance aux débarquements. Les pirates, dénommés sarrasins, mélange de musulmans et de marins rebut des nations méditerranéennes, avaient leurs bases au Maghreb, en Sicile et en Sardaigne.

Vers 850, ils s'installèrent en Camargue. A partir de là, ils lancèrent des raids contre la Provence : Arles est pillée, et la très riche abbaye Saint Césaire dévastée. Des troubles dus à la disette autant qu'à des révoltes éclatèrent en Espagne, empêchant l'extension de la conquête au royaume du roi Louis de Provence.

Ce ne fut pas pour longtemps. Vers 890, l'occupation du massif des Maures (Djebel al Kilâl) fut réalisée. L'implantation, réussie avec de faibles moyens, profita des discussions et des rivalités existantes entre les féodaux de la région. Peu à peu la communauté musulmane s'étoffa et grâce à des fortifications militaires, le massif fut organisé en véritable base de départ pour de plus importantes opérations.

Toulon fut la première ville détruite. ANtibes et Villefranche sur mer subirent le même sort. A l'ouest, les "Maures" atteignirent Marseille en 923, puis Aix en Provence dont une partie de la population fut emmenée en esclavage. D'autres bandes musulmanes s'élançèrent vers le Nord. Les cités épiscopales tombèrent les unes après les autres : Vence, Glandèves, Sénez et Riez. Puis furent attaquées Manosque et Apt en 896, Sisteron en 911 et Embrun en 916. De là les Maures et les sarrasins établirent leur domination sur tous les cols alpins. Dès 910, ils étaient à même de faire payer tribut aux pélerins se rendant à Rome. En 911, l'Evêque de Narbonne ne put passer. Remontant toujours plus loin, ils attaquèrent en 936 l'abbaye de Saint Gall, sur les terres du roi de Germanie Arnoul.

Parallèlement, les Aghlabides de Kairouan, maîtres de la Sicile, considéraient l'Italie du sud comme leur terrain de chasse. Les rivalités existant entre les Lombards et les Napolitains, leur donnèrent l'occasion de franhir le détroit de Messine. Ils s'installèrent en 836 à Tarente. Byzance essaya de réagir à partir de ses possessions vénitiennes, mais un raid sarrazin ravagea la plaine du Pô. La désunion des Chrétiens leur livra Bari. En 846, ils débarquèrent à l'embouchure du Tibre et pillèrent la Basilique Saint Pierre, hors des murs de Rome.

L'intervention de l'armée de Louis II, Roi de France, arrière petit-fils de Charlemagne par la première épouse de Louis le Débonnaire, se solda par un échec. Les musulmans repartirent avec leur butin sacrilège. Ce Carolingien sentit varitablement que la Croisade était et allait devenir nécessaire pour rejeter l'Islam hors de l'Europe. Le Pape Léon IV le couronna Empereur Romain d'Occident. Il lutta contre les musulmans jusqu'en 871, aidé par la flotte byzantine. Après quatre ans d'efforts, il reprit Bari, mais mourut en 875. Ses oncles se partagèrent son Royaume. Charles le Chavue devenait alors Empereur. Les Sarrazins continuèrent leurs raids et le Pape précha en vain la Croisade.

Tout au contraire, les Chrétiens en luttes incessantes les uns contre les autres les prirent comme alliés : le Duc-Evêque d'Amalfi les installa au pied du Vésuve et la cité de Gaête les envoya dans les Etats Pontificaux. En désespoir de cause, malgré le shisme oriental, le Pape Jean VIII fit appel à l'esprit de chrétienté et demanda son aide à Byzance. Le Basileus envoya sa flotte sous le commandement de Nicéphore Phocas. Les petites principautés du sud italien se soumirent et les flottes sarrazines subirent de gros désastres...

L'Italie sauvée des Musulmans, la crise chrétienne allait s'aggraver. De l'assassinat du Pape Jean VIII, à la faillite de l'Empire d'Occident jusqu'en 962 avec Othon et l'effacement des derniers carolingiens devant les Normands, laissant le sud de la France envahie, la Catholicité semblait bien malade.

Encouragés par les victoires de leurs congénères, leur occupation de la Provence, leur maitrise sur les routes alpestres, les musulmans d'Espagne repartirent à l'assaut. En 920 une armée vint camper sous les murs de Toulouse... En Provence, le Roi d'Arles Hugues tenta vers 942 une action contre les Maures avec l'apui de la flotte de Nicéphore Phocas. La rivalité qui l'opposait au Roi d'Italie et dernier Empereur d'Occident Béranger, lui fit prendre les Maures comme alliés ! L'installation de leurs troupes dans la haute vallée de l'Isère, la Maurienne, fut officialisée. En 968, le nouvel Empereur Othon 1°, conscient du danger envisagea une expédition, mais il mourut en 973 sans avoir réalisé son projet.

Peu à peu cependant les exactions des Sarrazins stimulèrent la noblesse régionale. Un Abbé de Cluny, en route pour Rome, fut enlevé le 21 juillet 972. A défaut des Carolingiens derniers descendants de Charles le Chauve remplacés à la tête du combat contre les nouveaux envahisseurs normands par les Ducs Robertiens d'où naitrait la dynastie capétienne, les Seigneurs et féodaux français et italiens se coalisèrent avec l'appui de la flotte byzantine. Ils vinrent à bout des maures dans le courant de l'année 973. Signe incontestable de la victoire, la ville de Fréjus recevait en 975 un nouvel Evêque.

Une grosse partie de la communauté musulmane fut massacrée. Une partie fit souche dans la région ; en effet une charte de l'Abbaye de Montmajour, près d'Arles, datée de 998, signale la présence d'esclaves sarrazins des deux sexes. Certes, il y eut encore quelques incursions musulmanes sur le sol français en 1020 à Narbonne, en 1046 aux Iles de Lerins, mais la menace avait disparu.

Le renouveau catholique se faisait de plus en plus fort. L'expension de la Croix reprenait, allant jusque vers les pays nordiques. Rome allait connaître une série de Papes formés par Cluny. Les Capétiens, premiers rois véritablement français de souche et les Empereurs Romains Germaniques comme Otton III ou Henri II par leur autorité et l'obéissance globale à l'Eglise, allaient préparer le consensus indispensable à la reconquête catholique et aux Croisades.

* * *

Le renouveau n'était pas exclusivement catholique et européen. En Orient se préparait l'avènement d'une dynastie musulmane qui allait résister aux assauts des Croisés.

A peu près à le même époque où Byzance, shismatique se séparait de Rome avec son Patriarche Michel Cérulaire, excommunié dans Sainte Sophie par les Légats pontificaux, les Turcs "race militaire jeune", autrement redoutable que les civilisés amollis qu'étaient devenus les Arabes et les Persans, montraient leur force. Maîtres à Bagdad, les hommes de la dynastie des Seljoukides allaient veiller à la reconquête sunnite en milieu musulman.

L. D.

L'INITIATION AUX PETITS MYSTERES DANS L'ANTHROPOSOPHIE DE RUDOLF STEINER

Pourquoi, parmi les grands chapitres de la doctrine anthroposophique, choisissons-nous la mystique comme sujet de notre premier développement plutôt que d'autres chapitres, celui de la cosmogonie par exemple ? C'est parce que la mystique est la source d'inspiration permanente de toute la doctrine.

Si donc, analysant la mystique, nous parvenons à déterminer de quel esprit elle relève, nous saurons du même coup de quel esprit relève la doctrine toute entière, par quel esprit elle est inspirée. Et ce renseignement sera précieux pour estimer le degré de nocivité de l'anthroposophie pour les Chrétiens.

SOMMAIRE : Les organes de la clairvoyance - La vision spirituelle - Les oreilles de l'âme - Trois ordres d'information - L'oeil spirituel - Des entités fluorescentes - Les mystères mineurs - L'épreuve du feu - L'épreuve de l'eau - L'épreuve de l'air - Deux boissons - Garde-fou.

LES ORGANES DE LA CLAIRVOYANCE

Rudolf Steiner soumet ses adeptes à une discipline spirituelle dont il décrit les règles dans un ouvrage intitulé "L'INITIATION ou comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs". Nous ferons de fréquents emprunts à cet ouvrage et nous le citerons d'après l'édition "Triades" 1982.

Cette discipline spirituelle comporte trois degrés : "Les degrés établis par la tradition à laquelle nous nous sommes référés sont les trois suivants : la préparation, l'illumination et l'initiation" (page 53).

La préparation consiste en une concentration mentale exercée sur certains phénomènes naturels. Le disciple, que l'on nomme aussi l'étudiant, est invité à méditer fortement et fréquemment sur deux ordres de phénomènes : les germinations et les flétrissements. "Il dirige son attention, tantôt sur des êtres en voie de croissance, de floraison et d'épanouissement, tantôt sur des choses qui se flétrissent et qui meurent". (p. 57). L'étudiant va se gymnastiquer, pendant des semaines et des mois, à une contemplation, ainsi orientée, de la nature qui l'entoure.

Faisons ici une première constatation : on lui fait méditer le monde, non pas dans son fonctionnement régulier, mais dans son état de devenir et d'éternelle renaissance. Il est, dès le départ, dirigé vers une prise de conscience aigüe de l'universelle et permanente MUTATION. C'est qu'en effet la "transfiguration universelle" tient, dans la doctrine anthroposophique, une place majeure, comme dans toutes les doctrines gnostiques actuelles.

Au cours de cette première phase de l'entrainement, le disciple devra maintenir en lui une attitude purement observatrice ; son attention sera retenue par le phénomène extérieur qu'il examine : le bouton de rose qui s'ouvre ou au contraire la souche qui pourrit. Quand il sera bien entrainé à la méditation intensive de tous ces êtres en cours de transformation, il passera à un second exercice.

Dans ce second temps, il retournera sa pensée vers lui-même et il concentrera son attention simultanément sur deux choses : le phénomène EXTERIEUR

qu'il observe et l'ECHO que ce phénomène provoque dans son esprit ; il s'observera lui-même en cours d'observation.

Quand la simultanéité de ces deux observations, l'une objective (le phénomène extérieur), l'autre subjective (l'écho sensoriel) sera réalisé avec aisance et équilibre, alors l'étudiant sentira, parait-il, germer en lui tout un ordre nouveau de sentiments et de pensées. On comprend que l'entrainement pour parvenir à cette double perception soit très long.

"Grâce à ces sentiments et à ces pensées, s'édifieront les ORGANES DE LA CLAIRVOYANCE" (p. 59). En quoi consistent ces organes psychologiques nouveaux ? On ne nous l'explique pas vraiment, prétextant que pour bien comprendre cette édification, il faut l'avoir expérimentée soi-même. L'étudiant, nous dit-on, aura formé en lui une nouvelle faculté qui lui permettra d'entrer en communion avec la nature et de vibrer à l'unisson avec elle. Celui qui se livre à cet entrainement avec persévérance, régularité et méthode "voit s'ouvrir à lui un monde nouveau : le MONDE PSYCHIQUE ; ce que l'on appelle le monde astral commence à poindre comme une aura. Croissance et décroissance ne sont plus pour lui, comme auparavant, des faits éveillant des impressions vagues, mais des réalités qui s'expriment en lignes et en figures spirituelles dont il n'avait encore jamais soupçonné l'existence... Peu à peu le monde psychique ou astral se déploie lentement devant lui" (p. 60).

Avant d'aller plus loin, précisons bien la phase à laquelle l'étudiant anthroposophe est parvenu. Par une observation intensive et pénétrante, il a majoré l'impression que produit en lui le spectacle des objets matériels, des plantes et des animaux. Puis il a également majoré l'écho que ces phénomènes sensoriels provoquent normalement en lui, en les étudiant isolément. Enfin il a OBJECTIVISE l'écho ainsi hypertrophié lequel va prendre, dans son esprit, la valeur d'un être en soi. A l'image objective du monde, qu'il continue à voir comme autrefois bien entendu, vient se superposer une autre image de ce même monde, autre image qui sera comme une radiographie de ce même monde.

C'est bien ce que dit, en d'autres termes, Rudolf Steiner lui-même : "Lorsque l'étudiant est arrivé au point de pouvoir contempler, sous leur forme spirituelle, des phénomènes également perceptibles à son oeil physique, il n'est pas très éloigné de voir des choses qui n'ont aucune existence physique et qui, par suite, restent intégralement cachées (occultées) à celui qui ignore la science secrète" (p. 61).

LA VISION SPIRITUELLE

Les phénomènes naturels extérieurs (déjà choisis d'ailleurs : des épanouissements et des dégénérescences) contemplés avec pénétration, produisent sur l'esprit de l'étudiant en cours d'entrainement, deux impressions successives. La première est l'impression commune à tout observateur : elle est superficielle et sensorielle. La seconde se réalise au niveau psychique profond : elle est particulière à celui qui a su éduquer et sensibiliser son psychisme interne pour le rendre réactif ; c'est donc un écho, comme nous l'avons remarqué, mais un écho anormalement amplifié par l'attention soutenue portée sur lui. Et amplifié au point de devenir à son tour un objet d'observation interne.

L'étudiant est devenu capable de recueillir deux versions du monde : une version sensorielle et une version interne. Alors intervient pour lui un nouvel élément de formation. C'est l'INTERPRETATION de ce qui se passe maintenant en lui. Ses moniteurs anthroposophes vont lui expliquer le sens et la véritable nature de la version interne nouvellement reçue : ils vont lui dire qu'elle est une VISION SPIRITUELLE du monde ; il sera censé voir désormais la "face" spirituelle des choses ; et il le croira facilement étant donné le caractère flou et vaporeux des nouvelles images qui se forment dans son psychisme.

Cet écho amplifié est désormais considéré, par le sujet qui l'éprouve, comme appartenant au monde des âmes, au monde des idées, c'est-à-dire au monde spirituel ou "monde supérieur". On lui dit qu'il a acquis la vision de l'Esprit.

L'écho d'une chose matérielle sur le psychisme de l'étudiant est donc devenu une chose spirituelle. C'est du moins cette assimilation, parfaitement arbitraire d'ailleurs, qui va désormais inspirer tout le reste de la spiritualité anthroposophique. "Un point important, c'est ce que la science secrète appelle "l'orientation" dans les mondes supérieurs. On parvient à cette orientation en se pénétrant entièrement de la conscience que les sentiments et les pensées sont des faits réels, au même titre que les chaises et les tables dans le monde physique" (p. 62).

L'étudiant croit désormais s'être rendu sensible à la charpente "spirituelle" qui serait sous-jacente à tout objet matériel, à tout végétal et à tout animal. Ces êtres dits spirituels qu'il discerne en transparence à l'intérieur de toutes choses, il va désormais les traiter comme des objets entre lesquels il lui faut s'orienter et se déplacer comme on le fait pour les objets matériels. "De même que, dans la vie physique, il trouve son chemin à travers les choses physiques, il sait maintenant s'orienter parmi les phénomènes de croissance et de dépérissement qu'il vient d'approfondir à la manière décrite plus haut" (p. 63).

LES OREILLES DE L'AME

De même qu'il s'est entrainé à pénétrer les objets visibles et à s'en compénétrer lui-même, ainsi le disciple va se pénétrer des sensations sonores pour discerner leur spiritualité cachée . Toute une marche à suivre lui est fournie pour que, là aussi, il se rende co-vibrant à toutes sortes de sons : les bruits minéraux, les cris des animaux, les rires et les pleurs des hommes.

"L'étudiant doit apprendre à ressentir ainsi la nature toute entière. Il sème par là des germes nouveaux dans le monde de ses idées et de ses sentiments. La nature commence alors à lui révéler ses mystères par l'intermédiaire des sons qui en expriment la vie... Là où l'on ne croyait auparavant percevoir qu'un son, les résonnances des corps soit-disant inanimés, le disciple perçoit maintenant une nouvelle langue de l'âme... Il commence à entendre avec l'âme" (p. 65).

TROIS ORDRES D'INFORMATIONS

La phase préparatoire a d'abord eu pour objet principal de faire naitre, dans le psychisme profond, une faculté d'appréhension nouvelle des choses physiques extérieures. A nos yeux et à nos oreilles maintenant exercées, elles se laissent observer comme par transparence jusque dans leur intérieur "spirituel". Nous percevons ce noyau spirituel autour duquel elles sont construites. Les images ainsi élaborées sont, par les instructeurs anthroposophes, réputées psychiques, astrales, supérieures et spirituelles.

En même temps qu'il s'est rendu apte à capter ces nouvelles informations, l'étudiant, grâce au même travail, grâce à la même faculté de clair-voyance, s'est encore rendu capable de recevoir deux autres catégories d'informations.

Tout d'abord le sujet va pouvoir s'écouter lui-même comme avec un amplificateur. "On entend alors le VERBE INTERIEUR". Par l'intermédiaire de la faculté d'appréhension nouvellement édifiée, l'étudiant va entendre des informations provenant de son SUBCONSCIENT lesquelles restaient auparavant inaudibles.

Mais il va aussi "capter des informations qui émanent du monde DES ESPRITS et qui ne trouvent pas à s'exprimer par des sons extérieurs perceptibles

à l'oreille physique... des vérités d'origine spirituelle vous sont révélées progressivement. On écoute en esprit." (p. 67).

Nous venons d'opérer une importante distinction entre trois ordres d'informations : les premières qui proviennent des objets extérieurs après avoir fait écho sur le psychisme ; les secondes qui proviennent de l'inconscient ou plus généralement du propre esprit du sujet lui-même ; les troisièmes qui proviennent des êtres spirituels et qui peuvent éventuellement faire irruption dans la vie mentale du disciple.

Certes Rudolf Steiner connait cette distinction et il y recourt quelquefois. Mais le plus souvent il maintient au contraire la confusion entre ces trois ordres d'information, entretenant entre elles une sorte d'exequatur. Nous ne sommes pas encore assez avancés dans notre étude pour saisir les raisons de cette confusion. Qu'il nous suffise, pour le moment, de la noter.

L'OEIL SPIRITUEL

Le travail de la phase préparatoire est maintenant terminé. Il a doté l'étudiant d'une faculté psychique de réception que Rudolf Steiner appelle "organe de clairvoyance". C'est une faculté, nous dit-il, qui sommeille en chaque homme et que l'entrainement progressif se contente d'éveiller. Le disciple anthroposophe va maintenant faire fonctionner cet organe en utilisant la même méthode de concentration d'esprit qui lui a servi pour le constituer. Il est désormais en marche vers la seconde phase de son ascension "spirituelle" : celle de l'ILLUMINATION.

Mais on lui conseille d'avoir recours dorénavant, soit à un guide qui devra être évidemment un anthroposophe confirmé, soit à des ouvrages sélectionnés dans lesquels la science occulte sera exposée avec prudence. La méthode d'observation intense d'un objet minéral, végétal ou animal reste la règle essentielle et on continuera à l'appliquer. Mais l'intensité de l'observation ne suffit pas. Il ne suffit pas d'incruster en soi la nature et de s'y incruster soi-même ; encore faut-il le faire dans un certain esprit. Il faut déjà que la méditation soit orientée vers certains thèmes de réflexion, comme elle l'a déjà été discrètement nous l'avons vu, au cours de la préparation. Et ces thèmes de réflexion vont être fournis au disciple soit par des moniteurs désignés, soit par des ouvrages anthroposophiques rédigés à cet effet. Voici un exemple de ces thèmes.

"Les premiers pas consistent à observer d'une façon toute particulière certains phénomènes et certains êtres naturels ; par exemple, un cristal transparent aux belles facettes, puis une plante, un animal. Que l'on commence par concentrer toute son attention sur la COMPARAISON entre la pierre et l'animal de la manière qui va être décrite. Les pensées indiquées ici doivent s'emparer de toute l'âme en s'accompagnant de sentiments très vifs. Aucune autre pensée, aucun autre sentiment ne doit s'y mêler et troubler l'intensité de l'observation. Que l'on se dise donc ceci :

"La pierre a une forme, l'animal aussi a une forme. La pierre demeure immobile à sa place, l'animal change de place. C'est le désir, l'instinct qui pousse l'animal à changer de place, et c'est aussi à la satisfaction de ses instincts que sert la forme de l'animal ; ses organes et les membres qui lui servent d'instruments sont façonnés, conformément à ces instincts, par le désir, tandis que la forme de la pierre est la résultante de forces où le désir n'entre pas." (p. 69-70).

On voit tout de suite que nous avons franchi un nouveau degré dans la conduite de notre méditation. Il s'agit maintenant d'entrer dans le MONDE DES CAUSES et c'est pourquoi on fait méditer à l'adepte non plus seulement la structure profonde (prétendument spirituelle) des choses, mais leur DYNAMISME interne. L'étudiant est invité à rechercher "le pourquoi" des êtres et des comportements. Bien

plus, la persévérance de ses exercices contemplatifs va faire de ces "causes" de nouveaux êtres spirituels. Il va les objectiviser. L'organe de la clairvoyance, exercé dans ce sens, va augmenter son activité ; il va devenir ce que la science occulte appelle l'OEIL SPIRITUEL, parce qu'il voit, non plus les choses, mais l'esprit des choses, c'est à dire leur cause. C'est du moins ce que l'on enseigne.

Si, sur l'écran de son oeil spirituel, l'étudiant voit apparaitre l'esprit qui est censé résider dans les choses inanimées, dans les plantes et dans les animaux, a fortiori y verra-t-il se profiler les mouvements de son propre esprit. C'est en tous cas ce qu'affirment tous ceux qui ont l'expérience effective de ces exercices : "Chacun peut dire : dans la sphère de mes sentiments personnels et de mes idées, se trouvent cachés lesmystères les plus augustes ; mais jusqu'ici je n'avais pas su les percevoir. Le problème réside donc finalement en ceci : l'homme porte partout avec lui son corps, son âme et son esprit, mais il n'est CONSCIENT que de son CORPS et non pas de son âme et de son esprit. Or l'occultiste devient conscient de son âme et de son esprit, comme l'homme ordinaire l'est de son corps. - C'est pourquoi il importe d'orienter dans la bonne direction les sentiments et les pensées. Alors se développera, dans la vie ordinaire, la faculté de percevoir les choses invisibles." (p. 77-78).

DES ENTITES FLUORESCENTES

Pour avancer encore d'un degré, le disciple va maintenant exercer, sur des êtres humains, la méthode d'observation et de méditation qu'il s'était jusqu'alors contenté d'appliquer aux minéraux, aux plantes et aux animaux. Mais alors ces nouveaux objets d'observation vont différer des anciens en ce qu'ils ne sont plus guidés par leurs instincts mais par la volonté d'une âme spirituelle et libre. Aussi les moniteurs anthroposophes vont-ils conseiller à leur étudiant de se rendre sensibles, autant qu'ils le pourront, aux INTENTIONS CACHEES des personnes dont ils observent et méditent la gesticulation.

Nous comprenons bien qu'ils puissent acquérir ainsi une grande sagacité, d'autant plus que son entrainement dure des semaines et même des années. Seulement ce que nous ne pouvons pas comprendre, c'est le phénomène mental qui va se produire en lui après tant d'exercices persévérants. Nous n'en aurions aucune idée si des anthroposophes chevronnés ne nous décrivaient unanimement ce phénomène. En effet le disciple va ressentir maintenant les premiers symptômes de ce que les occultistes nomment l'ILLUMINATION. Laissons parler Steiner lui-même :

"... Le sentiment qu'inspire la plante, par sa nature aussi bien que par son degré d'intensité, tient le milieu entre le sentiment que fait naitre la pierre et celui que provoque l'animal. Les organes qui se forment de cette manière sont "les yeux spirituels". On apprend progressivement à percevoir par eux LES COULEURS du monde de l'âme et de l'esprit. - Tant que l'on a seulement assimilé ce qui a été décrit pour la phase préparatoire, le monde spirituel, ses lignes et ses figures restent obscures.

"Par "l'illumination", il s'éclaire. Ici aussi, remarquons bien que les mots "clair" et "obscur", ainsi que les autres expressions que nous avons employées n'expriment notre pensée que très approximativement. Du moment que l'on se sert de la langue commune, il ne saurait en être autrement. Cette langue n'est faite que pour les conditions physiques.

"La science secrète qualifie de "bleu" ou "bleu-rouge" ce que les organes de la clairvoyance voient rayonner de la pierre. Ce qui est ressenti comme émanant d'un animal se voit en "rouge" ou "rouge-jaune". En réalité les couleurs ainsi perçues sont de nature spirituelle. Celle qui sort de la plante est "verte", tendant progressivement vers un "rouge-rose" clair et éthérique. Car la plante, de tous les êtres vivants, est celui qui, dans les mondes supérieurs, ressemble sous certains rapports à son aspect dans le monde physique. Il n'en est pas de même

pour la pierre et pour l'animal" (p. 71-72).

Les purs esprits eux-mêmes, quand on les observe avec l'oeil spirituel, ont également leur couleur propre : "Les êtres des mondes supérieurs, qui ne revêtent jamais un corps physique, ont aussi des couleurs souvent admirables, mais aussi souvent hideuses. En fait, dans les mondes supérieurs, la richesse des coloris est infiniment plus variée que dans le monde physique" (p. 72).

Par quel type de radiations l'oeil spirituel s'est-il véritablement laissé impressionner ? C'est une question très difficile à laquelle nous ne pouvons pas répondre ici. Nous essayerons de résoudre ce problème quand nous traiterons de la distinction à établir entre la vraie et la fausse mystique. Ce qui est certain pour l'instant c'est que toutes ces ENTITES FLUORESCENTES ne sont pas uniquement subjectives.

Steiner insiste sur le fait que, chez les illuminés, il y a unanimité quant aux effets ressentis : les colorations ou les irisations sont les mêmes quels que soient les observateurs. Ils peuvent en parler entre eux sans que naisse aucun malentendu. Un même objet provoque chez tous une même couleur.

Il est donc certain que l'esprit de l'illuminé s'est laissé pénétrer par une forme subtile de la matière, forme subtile à laquelle l'homme n'est pas normalement sensible. Sa "faculté de contemplation", latente au départ, est maintenant envahie, non plus par Dieu, pour qui elle est faite cependant, mais par la frange vibratoire ultime de la matière. Une "communion naturelle" s'est réalisée. Pour être plus général et plus théorique, on parle de préférence d'une COMMUNION COSMIQUE.

Steiner décrit comme suit l'illumination qui termine cette phase d'entrainement du disciple : "Voici des années qu'il attend sans percevoir les fruits de son travail ; un jour, assis paisiblement dans sa chambre silencieuse, soudain une lumière spirituelle l'entoure ; les murs disparaissent, deviennent transparents au regard de l'âme et un nouvel univers se déroule à l'oeil désormais clairvoyant et résonne à son oreille désormais ouverte à l'esprit." (p. 129).

LES MYSTERES MINEURS

Maintenant que le voilà illuminé, le disciple va entreprendre la troisième phase de son ascension dans la "Société Anthroposophique Universelle". Il va se diriger vers l'INITIATION. Mais ses moniteurs ne peuvent pas lui expliquer d'emblée la route que l'on va lui faire suivre ; la révélation viendra en avançant. "Les communications qui vont suivre sont les éléments d'une discipline spirituelle dont le nom et la nature apparaitront clairement à tous ceux qui sauront les appliquer comme il faut." (p. 55). Il sait seulement qu'on le conduit vers l'initiation. QU'est-ce donc que l'initiation ?

"L'initiation est le suprême degré d'une discipline occulte sur lequel on puisse, dans un livre, donner des indications encore accessibles à tous". (p. 97). On nous avait déjà dit, quelques pages plus haut : "On ne trouvera ici naturellement que ce qui peut être exposé au public. Ce sont des indications qui sont extraites d'un enseignement intime bien plus profond." (p. 55) - Il existe dans les sphères dirigeantes de la société d'anthroposophie, "un enseignement intime beaucoup plus profond" dont les livres publiés ne sont que DES EXTRAITS.

Pour le moment le disciple ne doit songer qu'à une initiation mineure. En pleine possession de ses organes de clairvoyance, familiarisé avec une vision colorée, irisée et "illuminative" du monde environnant, il va réfléchir sur la nature interne des choses, sur leur causalité et leur devenir, ainsi que sur la place de son moi personnel. Et il aboutira ainsi à l'initiation aux PETITS MYSTERES. Il ne doit pas vouloir brûler les étapes et viser plus loin pour l'instant. "Ce que l'on pourrait dire sur les degrés qui sont au-delà de l'initiation ne serait plus guère

compréhensible. Mais on saura en trouver le chemin, si à travers la préparation, l'illumination et l'initiation, on a pénétré jusqu'aux mystères mineurs." (p. 97). L'initiation dont il est question dans l'ouvrage de Rudolf Steiner conduit seulement à la révélation des mystères mineurs. C'est donc qu'il existe aussi des "mystères majeurs" dont on ne nous parle pas parce qu'ils ne seraient "guère compréhensibles" pour nous.

Mais ce que nous comprenons, en tout cas, c'est que dans le livre "L'initiation ou comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs", Rudolf Steiner ne parle pas de CEREMONIE RITUELLE. Dans la Société Anthroposophique, l'initiation aux mystères mineurs n'est pas ritualisée. Mais elle est tout de même très surveillée, comme nous allons le voir. On ne peut donc pas la considérer comme une "auto-initiation". La marche à suivre est jalonnée par une série d'épreuves bien graduées qui ne peuvent être franchies que sous le contrôle de moniteurs confirmés.

L'EPREUVE DU FEU

Il s'agit là beaucoup plus d'une expérience que d'une épreuve à proprement parler. Notons que ce n'est pas une expérience au sens scientifique du mot mais une "expérience mystique". Steiner en a parfaitement conscience et il le précise en ces termes : "La première consiste à acquérir, au sujet des propriétés matérielles des corps inanimés, puis des plantes, des animaux et enfin de l'homme, des vues plus exactes que les vues habituelles. Nous n'entendons pas par là ce que l'on appelle aujourd'hui la connaissance scientifique. Il ne s'agit pas de science mais de VISIONS." (p. 99).

Voyons donc ce que ces visions apprennent au candidat. "Le candidat à l'initiation apprend à reconnaitre de quelle manière les choses de la nature et les êtres vivants se manifestent à l'oeil et à l'oreille spirituels, de sorte que, dans une certaine mesure, ces phénomènes apparaissent à l'observateur comme dévoilés et nus." (p. 99).

Nous avons déjà noté que, pendant l'étape préparatoire, l'étudiant s'exerçait à percevoir SIMULTANEMENT la vision physique et la vision occulte et coloriée. Il a cultivé longtemps cette double vision. Cette fois, au cours de l'épreuve qu'on lui propose, il doit s'efforcer de supprimer la vision physique pour ne plus laisser apparaitre que la vision occulte. Il doit arriver à ne voir que les images qui lui sont fournies par l'oeil spirituel (ou l'oreille spirituelle pour les sons).

"Ce qu'il voit et ce qu'il entend se dérobe à l'oeil et à l'oreille physiques. Pour la vision sensorielle, ils sont recouverts d'un voile. Ce voile tombe, devant le candidat, suivant un processus que l'on peut appeler un phénomène spirituel de CONSOMPTION. C'est pourquoi l'on nomme cette première probation l'EPREUVE DU FEU." (p. 99). L'écorce physique et sensorielle des êtres a disparu. Elle a été brûlée. Il reste la vision de ce que le disciple prend pour l'essence profonde des choses et qui n'est, en réalité, que leur frange vibratoire ultime. Son organe de clairvoyance est peuplé de ces entités irisées dont il connait déjà bien les couleurs caractéristiques.

C'est alors qu'il se produit un nouveau phénomène psychologique très curieux, sous l'effet d'ailleurs de la volonté de l'étudiant : ces entités vont devenir pour lui comme les lettres et les mots d'une nouvelle langue, que l'on ne manquera pas de déclarer "spirituelle", bien entendu, "Dans l'âme où grandit la connaissance clairvoyante, objective, une faculté se développe, une force la pousse à déchiffrer les phénomènes et les êtres spirituels comme les caractères d'une écriture." (p. 101).

Cette faculté et cette force sont encore mieux décrites dans le passage suivant : "Les signes de l'écriture cachée ne sont pas arbitrairement compo-

sés, mais conformes aux forces qui agissent dans l'univers. On apprend par eux la langue des choses. Le candidat constate bientôt que les signes qu'il découvre correspondent aux figures, aux couleurs, aux sons... qu'il a appris au cours de la préparation et de l'illumination. Il se rend compte qu'il n'a encore fait qu'épeler l'alphabet. Maintenant seulement il va commencer à lire dans les mondes supérieurs". (p. 102).

Ainsi, par la consomption de leur "voile sensoriel", les choses et les êtres du monde apparaissent comme les syllabes et les mots d'une nouveau langage.

L'EPREUVE DE L'EAU

Les moniteurs qui surveillent l'entrainement initiatique du disciple vont lui imposer une certaine tâche à accomplir. Les documents écrits ne donnent aucune précision sur la nature de cette tâche ; il est donc vraisemblable qu'elle est laissé à l'appréciation des moniteurs. On va mettre le candidat à l'initiation dans la nécessité de prendre une décision en tenant compte uniquement des données que lui fournit son oeil spirituel. AInsi on verra s'il est vraiment familiarisé avec son univers spirituel.

"Pour celui qui est arrivé à ce degré d'entrainement, il existe des devoirs qui ne sont plus déterminés par aucun mobile extérieur, ce ne sont pas les circonstances du dehors qui le guident dans ce domaine, mais bien des règles de conduite qui lui ont été révélées par le LANGAGE CACHE. Par la deuxième épreuve il doit prouver maintenant que ces règles le dirigent avec autant de sureté et de fermeté qu'un fonctionnaire soumis à son règlement." (p. 104).

Les moniteurs vont donc lui définir une certaine action à accomplir sans qu'il lui soit permis, dans l'accomplissement de cette action, de tenir compte des données extérieures. Il devra se fier exclusivement à ses "organes de la clairvoyance" : "Dans ce but, le candidat doit se sentir placé, à un moment de son entrainement, en face d'une certaine tâche. Il doit accomplir une action en s'inspirant de ce qu'il a perçu pendant les périodes de préparation et d'illumination. Et cette action elle-même, il doit la déchiffrer DANS LE LANGAGE DES SIGNES. S'il sait reconnaitre son devoir et agir en conséquence, il a subi victorieusement l'épreuve" (p. 105).

Pourquoi cette épreuve s'appelle-t-elle "l'épreuve de l'eau" ? "Parce que, écrit Steiner, le candidat perd le sol ferme que procure les conditions extérieures, de même que tout appui fait défaut à celui qui nage dans une eau profonde. L'épreuve doit être RENOUVELLEE jusqu'à ce que le candidat ait conquis une parfaite assurance." (p. 105). Il s'agit de prouver la maitrise de soi au milieu des "mondes supérieurs".

L'EPREUVE DE L'AIR

Le but de la troisième épreuve est de provoquer chez le candidat une prise de conscience nette de son MOI SUPERIEUR. Malheureusement le chapitre que Rudolf Steiner consacre à ce sujet dans son livre "L'Initiation" est rédigé en termes particulièrement feutrés. Son court développement reste dans un flou qui permet à peine de deviner comment l'épreuve se déroule. Les directives précises sont certainement données de vive voix au candidat par ses moniteurs.

Dans l'épreuve précédente, celle de l'eau, il était réduit aux seules données de son oeil spirituel pour débrouiller une situation difficile. Cette fois, dans l'épreuve de l'air, un échelon de plus est franchi dans le dépouillement. On ne lui permet même plus de recourir à l'organe de la clairvoyance qui lui permettait de s'orienter dans le "monde supérieur". Il va devoir prendre une décision rapide et on ne lui laisse que son jugement intérieur. On va le mettre dans une si-

tuation où une référence au monde supérieur lui serait même impossible, et d'ailleurs ne lui servirait à rien.

"Si le candidat a suffisamment progressé, la troisième probation l'attend. Tout est remis entre ses mains. Il se trouve dans une situation où rien ne le pousse à agir. Il est complètement seul pour trouver sa route. Rien ni personne ne saurait lui donner la force dont il a besoin, si ce n'est lui-même. La chose essentielle consiste à y voir clair sur le champ, car ici il faut trouver son MOI SUPERIEUR, dans le vrai sens du mot. Il faut rapidement se décider à suivre l'indication de l'ESPRIT en toute chose. Ce qui empêche de prêter l'oreille aux avis de l'ESPRIT doit être surmonté hardiment." (p. 109-110).

Cette troisième épreuve est nommée EPREUVE DE L'AIR dans toutes les écoles d'occultisme et pas seulement dans l'anthroposophie. Pourquoi ce nom ? "Parce que le candidat se trouve privé aussi bien de l'appui solide des impulsions venues du dehors que de l'aide des perceptions "spirituelles" de formes, de couleurs... etc... acquises au cours de la préparation et de l'illumination. Il est réduit exclusivement à lui-même." (p. 11). Il n'est même plus porté par des flots ; il est comme "en l'air".

Nous n'en saurons pas davantage. Nous resterons dans le vague quant aux modalités de cette troisième épreuve. On se contente de nous dire qu'elle est la dernière. Le disciple a maintenant atteint la conscience de son "moi supérieur", c'est à dire qu'il a parfaitement assimilé l'esprit nouveau qu'on lui a transmis, la vision nouvelle du monde qu'on lui a inculquée. On peut déclarer qu'il est devenu un homme nouveau. Désormais le disciple victorieux est réputé INITIE AUX PETITS MYSTERES, et cela, il est important de le rappeler, sans que l'initiation ait été marquée par une quelconque cérémonie rituelle.

DEUX BOISSONS

Au cours des trois phase de la préparation, de l'illumination et de l'initiation, le disciple a mis en jeu une incontestable RELIGIOSITE naturelle. Cette religiosité, il va en avoir besoin tout au long de sa vie de militant anthroposophe. Il faut donc qu'il la conserve et qu'il la discipline. Il faut qu'il cultive simultanément l'oubli de l'ancien monde grossier et matériel, et le souvenir du monde spirituel dans lequel il vient d'entrer. A cet effet, on va lui faire boire deux breuvages mystiques : la "boisson d'oubli" et la "boisson de souvenir".

Qu'est-ce que la BOISSON D'OUBLI ? C'est la boisson que le nouvel initié sera censé avoir absorbée quand il aura chassé l'univers sensoriel au second plan et que son esprit se sera peuplé de ces "entités de consomption" que l'épreuve du feu avait fait apparaitre en lui. Quand cette "maturité initiatique" sera réalisée, alors il aura reçu "ce que l'on appelle symboliquement la boisson d'oubli, c'est à dire qu'il possédera le secret d'agir sans se laisser à tout instant troubler par la MEMOIRE INFERIEURE." (p. 113).

La "mémoire inférieure" c'est la vision de l'univers telle qu'elle résulte des "données-non-corrigées" des sens. Et la "mémoire supérieure" c'est celle qui est le fruit de la contemplation permanente de la "face cachée des choses".

Le nouvel initié devra encore avaler "mystiquement" un second breuvage : "La seconde boisson qui s'offre à l'initié est la BOISSON DE SOUVENIR. Grâce à elle, il lui devient possible d'avoir toujours présent à l'esprit les vérités supérieures. La mémoire ordinaire n'y suffirait pas. Il faut se les incorporer et ne plus former avec elle qu'un seul et même être. Il ne suffit pas de les connaître, elles doivent s'intégrer tout naturellement à l'action vivante comme la nourriture ou la boisson de la vie physique. Elles doivent s'exprimer par ce qui est l'homme lui-même, se répandre en lui et devenir comme les fonctions vitales de son organisme. Ainsi réalise-t-il toujours plus spirituellement l'objectif pour lequel la nature l'a physiquement construit." (p. 114).

Tout cet entrainement contemplatif aura donc pour résultat, comme il était facile de s'en douter dès le début, d'incorporer intimement l'initié avec LA NATURE et de l'introduire dans une véritable COMMUNION COSMIQUE. Ce point d'aboutissement n'est encore que suggéré par le texte de Rudolf Steiner ; il sera marqué par la suite avec une bien plus grande précision.

S'il s'imprègne toujours plus de ce nouvel esprit, de cette nouvelle "communion", de cette nouvelle mystique, l'initié montre ses capacités à monter encore d'un degré. Il peut espérer dépasser les "petits mystères". "Il possède le droit de pénétrer dans le TEMPLE DES CONNAISSANCES SUPERIEURES. Nous ne ferons qu'effleurer ce qu'il y aurait encore à dire ici." (p. 111). Il est évident que l'ascension initiatique du militant anthroposophe se continue vers les "mystères supérieures" ou GRANDS MYSTERES. Mais les documents publiés ne font état de cette ascension qu'en termes voilés. Le cheminement vers l'initiation aux "grands mystères" n'est pas décrit en détail comme l'a été celui vers les petits mystères.

GARDE-FOU

Une telle gymnastique d'esprit est éminemment traumatisante. L'exercice permanent de cette singulière mystique conduit à faire subir au monde ambiant un perpétuel RETOURNEMENT. Ce que l'homme ordinaire considère comme l'endroit, l'inité le considère comme l'ENVERS. Pour lui, s'en tenir au témoignage des sens, c'est ne voir que l'envers du décor. On ne voit le monde dans sa véritable essence, pense-t-il, que si on observe sa radiographie profonde sur l'écran de "l'oeil spirituel" ou organe de la clairvoyance. L'anthroposophe se trouve donc placé entre deux visions du monde : la vision sensorielle qu'il croit illusoire et la vision dite "spirituelle" qu'il croit essentielle et supérieure. Il y a véritablement de quoi attraper le vertige et même de quoi devenir fou ; c'est d'ailleurs ce qui arrive assez souvent. Steiner est le premier à en avoir la pleine conscience. Et pourtant c'est un danger auquel il soumet délibérément son disciple.

Pourquoi prendre un tel risque ? Nous posons la question mais nous n'y répondrons pas, tout au moins pour l'instant. Rudolf Steiner pense, c'est certain, que ce risque vaut la peine d'être couru étant donné l'excellence du monde "spirituel et supérieur" avec lequel l'initié est mis en contact. Nous ne voulons pas ici entamer la discussion sur la véritable nature de ce monde prétendument "spirituel et supérieur".

Rappelons ici qu'il est en réalité constitué seulement par la frange vibratoire ultime de la matière. Et ajoutons à cela cette aggravation que de véritables esprits, mais des esprits déchus, viennent le plus souvent se mêler à cette frange ondulatoire matérielle, à la manière dont les chauves-souris s'accrochent à nos cheveux.

Les mauvais esprits viennent parasiter ces subtiles vibrations ce qui explique en effet l'impression de spiritualité qu'elles produisent. Mais nous ne pourrons creuser le problème que lors d'un examen discriminatif approfondi de la vraie d'avec la fausse mystique. C'est ce que nous ferons un jour.

Il reste que Steiner est conscient du danger de vertige et de folie, et qu'il en court pourtant le risque. Mais pour diminuer au maximum ce risque, il va élever un GARDE-FOU autour de son disciple à l'exercice. Il édicte toute une série de précautions psychologiques dans lesquelles il s'est montré un PEDAGOGUE GENIAL.

L'établissement de son garde-fou est basé sur la distinction entre l'imagination et l'oeil spirituel. L'imagination produit des phantasmes irréels et différents d'un sujet à l'autre, tandis que l'organe de la clairvoyance perçoit des entités qui sont les mêmes pour tous les observateurs. Tout en maintenant ferme l'objectivité des données de l'oeil spirituel, il va repousser celles de

l'imagination. C'est elle, dit-il, qui est la grande fautive, la grande responsable des accidents. C'est elle qui fait déraper tout le système. La précaution première est donc de faire taire l'imagination.

"Il ne faut pas cesser un instant de renforcer le BON SENS qui distingue la vérité de l'illusion. Pendant tous ces exercices, on ne doit pas perdre une seule minute la maitrise consciente de soi-même. On doit penser avec autant d'assurance que s'il s'agissait des choses et des évènements de la vie journalière. Il serait facheux que l'on tombât dans un état proche de l'hallucination. Les idées doivent rester claires, pour ne pas dire froides, et cela sans défaillance. Si ces exercices faisaient perdre l'EQUILIBRE INTERIEUR, et s'ils empêchaient de juger aussi sainement des choses de la vie ordinaire qu'on le faisait auparavant, une très grave faute aurait été commise." (p. 82).

Le garde-fou de Steiner c'est donc une méfiance systématique de l'imagination alliée bien entendu, en contre-partie, avec une confiance absolue dans l'objectivité de l'oeil spirituel. Mais il ne se contente pas de cela ; il rajoute une autre précaution : la LENTEUR et la PROGRESSIVITE de l'entrainement. Il revient sur cette précaution encore plus souvent que sur la première. Il faut, insiste-t-il, procéder par petites étapes et refaire inlassablement les mêmes exercices pour que "tout baigne dans l'huile" comme l'on dit aujourd'hui. Or c'est dans l'établissement de ces exercices progressifs que Steiner a fait preuve d'un véritable génie didactique. Il a copié certains procédés sur ceux des autres écoles d'occultisme, bien entendu, mais ce qu'il y a ajouté de son cru en fait un "maitre". Un MAITRE DE LA FAUSSE MYSTIQUE.

J. V.

Quoique de manière fort succinte, dans un précédent article du bulletin n° 14, nous avons vu qu'il résulte de ce constat : *"On ne pense pas rien, on pense de l'être"*, que l'objet formel de l'intelligence en tant qu'intelligence, c'est l'être - l'être quant à son intelligibilité, comme l'objet formel de la vue est la couleur, celui de l'ouïe le son, etc., en sorte que penser est faire acte de présence d'intelligence, d'esprit à l'être.

Et c'est dire encore que l'âme humaine, en tant que rationnelle, est d'une ouverture totale sur tout l'être, ou, si l'on préfère, que la connaissance se module entre ces deux extrêmes : un indéterminé par indigence d'être : la matière, pure puissance, et un indéterminé par richesse d'être : Dieu, Acte pur.

Ainsi est-il de l'ordre même de l'âme humaine en tant qu'humaine, donc unie, toute intellectuelle qu'elle soit, au corps organisé pour la vie dont elle est l'acte d'être, de s'élever jusqu'à l'Etre même subsistant, Dieu - intelligible premier.

Dieu - premier par excellence, parce qu'infini de perfection d'être et d'intelligibilité, est, précisément parce que tel, le "premier désirable", et il attire ainsi, comme le disait Aristote, tout à lui. Tout cela parce qu'il est à la fois principe et fin de toutes choses, comme il est à la fois source unique et simple de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses.

Ceci ne signifie pas que nous ayons, ici-bas, une connaissance directe de Dieu. L'âme seule n'est pas l'homme. Le croire, après Platon, comme le font les augustiniens et les cartésiens spiritualistes d'hier et d'aujourd'hui, conduit à nier toute intelligibilité immanente aux choses, puisqu'on entend celles-ci hétérogènes à l'âme, à l'esprit pur que nous sommes ; on méconnait ainsi la capacité de l'âme, en tant qu'intelligence, à extraire, à abstraire des choses, à travers les données sensibles élaborées par les sens sur les choses qui s'offrent à leurs prises, cette intelligibilité qui y est en puissance.

De cette option encore, l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme, découle la nécessité de déclarer que l'âme est le "premier connu" et, comme le fait Augustin, que l'âme se connaît elle-même, et ainsi connaît Dieu de manière tout aussi directe - sous le prétexte avoué ou non que l'un et l'autre sont de même nature, et selon l'adage des Anciens : le semblable est connu par le semblable.

Nous n'avons pas une connaissance directe de Dieu. L'homme est un composé ontologique d'âme et de corps, en sorte que, pour lui, toute connaissance part des sens, donc de l'univers, du monde. C'est le monde qui commence toujours, c'est lui qui, nous éveillant à lui, nous éveille ensuite à nous-même, et c'est lui encore qui nous guide jusqu'à la source unique de Tout, l'Intelligible premier, Dieu.

De ce premier mouvement, la première connaissance que nous avons de Dieu est celle de son existence : il est, et ne peut pas ne pas être. Dieu est l'Etre même, ou, si l'on préfère, l'Existence même. Le nier serait nier toute existence, puisque toute existence a rapport à l'Existence.

La seconde connaissance de Dieu est celle de sa nature spirituelle : il est, comme le disait à cet égard Aristote, "Pensée pensée de la pensée", et de sa transcendance. Cependant, là, il faut s'entendre, car il s'agit d'attributs, et il n'y a pas d'attributs de Dieu ; il ne peut y en avoir ; car ce qui s'attribue est

distinct de ce à quoi on l'attribue : il complète son être, et Dieu ne serait donc pas l'Etre même - on en ferait ainsi un composé de ces attributs. C'est ce que fit Platon : il réalise les genres suprêmes, c'est-à-dire les "transcendantaux" (1), et en compose l'être divin.

Ce qu'il faut donc dire, avec Thomas d'Aquin, c'est que Dieu n'a pas d'essence ou, ce qui revient au même, que "Dieu n'a d'essence que son être même", ou encore, qu'en Dieu l'essence et l'être sont identiques - alors que pour toutes les créatures ils ne le sont pas : Socrate, par exemple, n'est pas l'homme en soi. Socrate participe de l'essence homme, qui détermine son être ; mais il ne l'assume pas en totalité : il y a distinction réelle entre l'essence et l'existence de Socrate - et il en est de même pour toutes les créatures.

Ce qu'il faut donc comprendre, c'est que les qualifications que nous prêtons à Dieu ne peuvent être justifiées par une analogie de ressemblance directe entre Dieu et la créature, en ce sens qu'il y aurait ainsi quelque chose de réellement commun à l'un et à l'autre : il n'y rien de commun, pas même l'être.

Les noms et les appellations, substantives ou attributives, que nous employons en parlant de Dieu, s'appliquent à lui "en raison d'un certain rapport qu'il entretient avec les choses où notre intelligence puise ses concepts", écrit Thomas d'Aquin, c'est-à-dire en tant qu'il est leur cause, et qu'on ne peut donc lui refuser ce qui appartient à toute cause par rapport à son effet, à savoir une suréminence formelle qui l'explique. On le voit l'analogie est ici indirecte, elle n'apporte aucun élément de signification, parce que l'univocité est partout absente - ce qu'oublie, en fait, tous les panthéistes.

Ceci signifie-t-il que Dieu soit inconnaissable ? Là, méfions-nous du mot inconnaissable, à fortiori entendu au sens kantien. Dieu n'est pas inconnaissable ; il est indéfinissable - d'où l'expression biblique : il est l'Innomé. Toute définition serait le ramener à nos catégories, bref l'enfermer dans nos concepts, et, encore une fois, il ne serait donc pas l'Etre même.

Comprenons ! La multiplicité et le caractère défini - donc fini, limité - de nos concepts sont uniquement du côté de la créature et dans l'esprit de ceux qui pensent Dieu en fonction de la créature ; ils ne sont pas en Dieu : "In Deo non sunt", dit Thomas d'Aquin.

Ce qui ne signifie pas qu'ils n'aient pas en Dieu un fondement réel, et donc qu'ils ne visent pas Dieu lui-même ; mais ceci dit il faut ajouter aussitôt que la réalité visée est parfaitement une, et qu'elle est donc en Dieu tout autre que les essences définies exprimées par nos concepts, et qu'au surplus cette réalité est subsistante, alors que nos noms n'expriment que des qualifications. L'erreur - erreur souvent faite, fut-ce inconsciemment - est de réaliser nos concepts, donc nos noms divins, et d'en composer Dieu : "In Deo non sunt !"

Ceci dit, cela ne signifie point que les noms ou appellations que nous employons en parlant de Dieu, que les qualifications qu'on lui prête, soient erronés ; ils ne peuvent l'être, sans quoi, en pronoçant ce vocable : Dieu, on ne désignerait rien.

Pouquoi la philosophie aristotélicienne de Saint Thomas d'Aquin est-elle "la philosophie de l'Eglise", comme le rappelait le pape Pie XII, après nombre de ses prédécesseurs depuis la canonisation de Thomas d'Aquin, en 1323, et son élévation au titre de "Docteur commun".

---

(1) On appelle transcendantaux les propriétés de l'être en tant qu'être, c'est-à-dire appartenant à tout être, mais que le mot être n'exprime pas explicitement , en sorte que ce sont des synonymes du mot être ; à savoir : unité, vérité, bonté, beauté. Et, comme la notion d'être, ils sont des notions analogues, non univoques - c'est-à-dire non participés de manière ex aequo.

Et, plus particulièrement, chaque fois que les philosophes et les théologiens venaient à l'oublier, revenant à l'option platonicienne : l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme, ou prenant une discipline de la pensée pour l'ordre commun de l'intelligence humaine, si ce n'est, là encore, parce qu'elle est le fruit de l'intelligence humaine ordonnée à son ordre, donc à sa raison d'être ?

Il ne peut y avoir conflit entre l'intelligence humaine ordonnée à son ordre et la foi révélée. L'une et l'autre sont dons de Dieu : elles ne peuvent se contredire. L'une et l'autre sont des instruments qui doivent s'interférer pour conduire l'homme à réaliser sa raison d'être, laquelle - nous l'avons vu - est de paître Dieu "lumière de lumière".

Qui ne reconnaîtrait, en effet, que la philosophie, élaborée par l'intelligence humaine ainsi ordonnée à son objet, l'être, et donc à l'Etre même, "Intelligible premier", est l'exercice préparatoire à la Sagesse suprême, qui est la vie en présence et en référence à Celui-là, comme l'appelait déjà Platon, qui est la Cause et le Bien du Tout, mais grâce à "Celui-là", son égal, qui s'est fait chair pour vivre parmi nous et nous faire vivre "per ipsum, et cum ipso, et in ipso" ?

On comprend que l'Eglise catholique ait élu Thomas d'Aquin pour son philosophe et son théologien par excellence.

On l'oublie trop, le christianisme catholique contient plus de vraie philosophie que n'importe quelle philosophie, plus de vraie rationalité que n'importe quel système rationnel, et, comme tel, qu'il est la référence suprême, et donc qu'il ne peut accorder créance qu'à la philosophie qui vise cette universalité, du fait qu'elle prend appui sur la rationalité universelle de tout le créé, parce que cette rationalité qui lui est immanente est rationnelle de la rationalité du Créateur - l'Intelligible premier.

L'Eglise voudrait avoir non seulement un dogme, mais une pensée intégrale qui se tienne, un tout où les doctrines en rapport avec la foi prendraient place dans cette dernière, la prolongeraient, l'expliqueraient en se faisant expliquer par elle. Le discours universel de Dieu aurait alors deux prophètes : l'intelligence humaine, fille de Dieu, et le Verbe, son image égale, collaboreraient pour une révélation à la fois naturelle et surnaturelle du savoir.

C'est là un beau rêve, et notre histoire chrétienne, bien sûre de ne le réaliser jamais, s'en inspire. Mais l'erreur, en ses moments de faiblesse, est de croire que tous les systèmes, toutes les doctrines ou philosophies peuvent s'intégrer dans ce double discours. Et c'est bien l'erreur de nos temps actuels.

Une formule l'éclairera. Elle est de l'un des premiers Pères apologistes, Clément d'Alexandrie, successeur de Saint Pantène à la tête de l'école catéchuménique qu'il avait fondée, au tout début du II° siècle de notre ère, à Alexandrie, alors qu'il s'agissait de préparer au baptême les gentils, et qu'il fallait établir des ponts, marquer les concordances, si l'on avait affaire à des catéchumènes de haute culture, monter à leur niveau, au lieu de les inviter à descendre. Clément d'Alexandrie et Origène feront briller l'école de tout son éclat.

D'origine et de culture grecque, puisant dans ce mouvement de la pensée spéculative grecque qui, en un peu plus d'un siècle et demi, était passée du polythéisme au panthéisme, puis au monothéisme, et qui, inscrite dans cet ordre nouveau du penser, avait atteint aux plus hauts sommets de la pensée humaine, d'abord avec Socrate, puis avec Platon, et enfin avec Aristote, Clément, dans les Stromates, écrit : "La philosophie est un prolégomène nécessaire pour ceux qui viennent à la foi par la raison... La philosophie a servi aux Grecs de pédagogue, comme la Loi aux Hébreux". (2)

Cette pensée touchant les rapports de la philosophie, de la raison avec la foi est là déjà énoncée comme elle sera admise définitivement par l'Eglise sous l'influence d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin.

Quoi qu'il en soit, il y a une volonté commune entre Aristote et Thomas d'Aquin, comme en témoigne toute leur oeuvre, volonté de sauver l'intelligence en la restituant à son ordre, imparti par sa raison d'être, et, par là, lui interdire de s'épuiser dans ce mouvement continuel entre l'idéalisme rationaliste et l'empirisme matérialiste.

Ce balancement est consécutif, tantôt à l'option : l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme, ce qui est en faire un esprit pur, un ange, voire, par exemple avec Hegel et les gnostiques, un dieu, tantôt à l'option contraire : le corps seul, c'est l'homme - ce qui est en faire un pur animal. Mais quelle que soit l'option, l'on n'atteint pas la réalité qui s'offre à nous telle qu'elle est en elle-même, à savoir à la fois sensible et intelligible. Comment dès lors atteindre la source unique de l'intelligibilité et de l'être de toutes choses ? On ne le peut.

Or, ce souci fondamental a disparu de notre époque. On y découvre la même ignorance, teintée de la même hostilité, d'Aristote et a fortiori de Thomas d'Aquin.

Se dispensant de les enseigner, comment leur philosophie pourrait-elle être évoquée comme critère des philosophies actuelles, dont on abreuve les cervelles, alors cependant, comme l'écrivait le pape Léon XIII, qu'elles n'ont "de philosophie que le nom" ?

Cette répudiation, au profit des philosophies hostiles à l'aristotélisme thomiste, sous l'injonction du "Programme de l'Enseignement d'Etat", n'appartient pas qu'au monde profane ; elle est devenue le fait patent du monde religieux, du monde catholique - comment la philosophie de Saint Thomas d'Aquin pourrait-elle, dès lors, être entendue "la philosophie de l'Eglise" ?

Pour se rendre compte des conséquences de cette répudiation, et de son officialisation au sein même de l'Eglise, il suffit de comparer l'esprit qui régna aux conciles de Trente et de Vatican I avec celui qui présida au concile de Vatican II. Un fait le rendra saisissable. Lors des conciles de Trente et de Vatican I, sur l'autel de la basilique conciliaire étaient présents les Evangiles et la Somme théologique de Saint Thomas. Au concile de Vatican II, la Somme théologique n'y figurait pas.

L'on objectera que Vatican II n'est pas un concile doctrinal, mais un concile "pastoral". C'est vrai, du moins si l'on se rapporte à l'Introduction au Concile, élaborée et lue par le pape Jean XXIII, lequel, le jour même de son élévation à la chaire de Saint Pierre, annonça urbi et orbi la réunion d'un nouveau concile (3).

Mais si le concile de Vatican II est "pastoral", comme on nous l'affirme, pourquoi cet attentat contre la messe et contre le catéchisme, pour ne parler que du plus visible ? (4).

---

(2) Plus loin, Clément compare ceux qui méprisent la sagesse humaine et entendent se contenter de la seule foi, à des agriculteurs qui veulent des fruits de leurs champs sans se servir de la serpe, de la houe et de tous les instruments agraires.

(3) Phénomène troublant en soi et unique dans l'histoire de l'Eglise et incompréhensible si l'on ne sait que tablant sur la mort de Pie XII, tout un essaim de philosophes et de théologiens, imbus des doctrines modernistes, sous la direction de certains évêques et cardinaux, imbus eux-mêmes des mêmes doctrines, prépara en secret, dès 1944/45, le nouveau concile. Plus tard, ils s'en flattèrent.

Tenons-nous en simplement au plan philosophique. Elaborer une "pastorale", et a fortiori nouvelle, prétendument en rapport avec la société moderne, implique quelque respect des règles de la psychologie. Or, à moins que nous nous abusions, la psychologie participe de la philosophie, au point qu'elle en est en quelque manière la loi interne.

Il est facile de comprendre que, si l'on fait l'option idéalo-rationaliste, selon laquelle l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme, la théorie de la connaissance et donc la spéculation philosophique qui en procédera seront nécessairement hétérogènes et hostiles à celles qui participeront de l'option empirico-matérialiste, selon laquelle, le corps, et le corps seul, c'est l'homme.

Si l'on convient, par exemple avec Kant, que le mode de connaître, imparti à l'homme, ne lui permet que d'atteindre et de connaître les "phénomènes", et non les "noumènes", c'est-à-dire les "choses en soi" - les choses en leur être et leur intelligibilité immanente, il s'ensuivra fatalement l'affirmation de l'impossibilité d'établir une philosophie, une métaphysique de l'être avec son prolongement naturel, la "théologie rationnelle" ou "théodicée", comme y concluent précisément la philosophie d'Aristote et de Thomas d'Aquin, lequel parvenu à ce niveau l'illumine de la théologie révélée et lui donne ainsi tout son sens.

En effet, si comme le veut Kant, on ne peut atteindre la "chose en soi", c'est-à-dire la chose en son être et son intelligibilité immanente, il s'en suit que l'on ne peut pas non plus atteindre et connaître "la chose en soi et par soi", que l'on appelle Dieu, qu'elle est inaccessible à la raison humaine, qu'elle est "inconnaissable". Et c'est l'agnosticisme kantien avec sa fatalité l'athéisme.

Quant aux empirico-matérialistes, sous quelque forme qu'ils explicitent leur spéculation philosophique, leur option fondamentale est : le corps, et le corps seul, c'est l'homme, ou, comme ils disent : l'homme est "un être purement physique". Dès lors, ils affirment que parler d'un au-delà de la sensation est foncièrement absurde.

Ainsi, à l'affirmation idéalo-rationaliste : il n'y a de réel que ce que notre entendement conçoit, et tel qu'il le conçoit (indépendamment de toute référence à la réalité concrète, vu qu'elle est entendue hétérogène à l'esprit pur que nous sommes), on oppose l'affirmation inverse : il n'y a de réel que ce que nos sens perçoivent, et tel qu'ils le perçoivent.

---

(4) Attentat contre le catéchisme de Trente, élaboré sous la direction du pape Saint Pie V, pour le rendre, par souci de fermeté dans la foi et la tradition, invulnérable aux assauts de théories et de doctrines, issues de la Réforme et de sa commère la Renaissance (Luther et Erasme), l'une et l'autre fondées sur le refus de la scolastique aristotélo-thomiste.

Attentat contre la messe, ramenée, en conclusion de Vatican 1, lequel était un concile doctrinal, par Saint Pie X, là encore, par souci de fermeté dans la foi et la tradition, à sa formulation primitive et traditionnelle, afin de la rendre imperméable à toute modification ultérieure et, à fortiori, aux courants "modernistes", issues des théories et doctrines, nées au XIX° siècle de la fusion du cartésianisme et du luthéranisme - fusion génératrice de la philosophie protestante, laquelle jusqu'alors n'avait pas d'existence. (A ce propos, rappelons que Descartes écrit que le dogme catholique de la transsubstantation des espèces eucharistiques va contre toute raison et que l'Eglise devrait y renoncer).

Au fond, cet attentat contre la messe, consécutif à Vatican II, est dans la ligne même de celui que Luther, en 1523, commit contre la messe. Pour ne pas heurter le peuple, de la messe, Luther "ne changea presque rien de ce qui frappait les yeux du peuple", comme l'écrit Bossuet, mais en modifia plus encore l'esprit que la lettre. En bref, ce double attentat signifie une volonté de "protestantisation" luthérienne de la foi catholique.

Notons-le, de part et d'autre, est niée l'intelligibilité immanente aux choses ; comment, dès lors, pourrait-on s'élever à l'Intelligible premier, Dieu ? On ne le peut. C'est ainsi que par répudiation de la scolastique aristotélo-thomiste, la pensée connaît ce balancement perpétuel entre l'idéalisme et le matérialisme et s'épuise à élaborer des "doctrines qui n'ont de philosophie que le nom", lesquelles cependant engendrent à leur tour des théories et doctrines politiques, économiques, sociales, morales, etc., qui ne peuvent donc qu'être , en fait, hostiles à l'homme lui-même.

Si l'on analyse quelque peu la "pastorale", éditée par Vatican II, l'on découvre non sans stupeur, qu'elle est la mise en oeuvre du "Programme des modernistes", cependant réfuté et condamné par tous les papes dès son avènement à la fin du XIX° siècle et à l'aube du XX°.

En effet, le "Programme des modernistes" n'a d'autre objet que celui de fonder la foi en Dieu, indépendamment de la raison, sous prétexte qu'il convient d'admettre avec toutes les doctrines psychologiques et philosophiques modernes, que L'HOMME N'EST PAS OUTILLE INTELLECTUELLEMENT POUR S'ELEVER A UNE DIVINITE TRANSCENDANTE, démontrer rationnellement son existence et expliciter sa nature et ses attributs essentiels.

H. P.

L'actualité nous impose d'éclairer le lecteur sur les combats menés à l'intérieur du Liban par les différentes factions arabo-musulmanes : guerre religieuse dirigée contre les Chrétiens et, dans les périodes d'accalmie, batailles entre les milices islamiques pour la conquête du pouvoir. Ces luttes empreintes d'une sauvagerie toute coranique, devraient, piètre satisfaction, éclairer les Occidentaux sur la véritable nature dé l'Islam.

Il ne sera donné dans cet article que des renseignements limités. La suite de l'étude publiée dans la revue fournira une documentation plus complète.

LES FORCES CHRETIENNES

Coreligionnaires de cette chrétienté dont le combat est un signe d'espoir pour toutes les minorités identiques perdues dans les masses musulmanes, nous devons leur donner la première place dans cet exposé.

Ces forces défendent non seulement la structure de l'Etat Libanais qui fait de ce pays minuscule "la seule contrée ouverte aux proscrits de toutes provenances, le seul espace où chacun peut s'exprimer et travailler" face au totalitarisme islamique, mais encore luttent pour éviter l'élimination physique et la destruction systématique des lieux de prières des Chrétiens de tous rites, implantés dans toutes les régions et représentant plus de la moitié de la population avant 1975, début des massacres.

Il faut en effet savoir que dans ce Liban, "havre de sécurité et de tranquillité", vivaient en bonne harmonie des Arabes de toutes origines, des Druzes, des Kurdes, des Persans, des Grecs, des Russes blancs, des Arméniens, des Italiens, des Français, ainsi que d'autres occidentaux et des Américains.

Quant aux Chrétiens, il était possible de décompter :

. Les Syriaques et les Assyro-Chaldéens venus d'Irak ;
. Les Grecs-Orthodoxes et leurs réfugiés de Syrie ou de Jordanie ;
. Les Arméniens protestants, orthodoxes (Patriarchat d'Antélias) et catholiques (Patriarchat de Bzommar) ;
. Les Melkites (grecs-catholiques) avec leur Patriarchat d'Aïn-Traz ;
. Les Maronites (catholiques) et leur Patriarchat de Bkerké ;
. Les Catholiques Latins dont beaucoup sont venus de Palestine depuis la création d'Israel ;

TOUS intimement mélangés sur le terrain aux musulmans Sunnites et Shiites des différentes sectes.

A l'origine des Forces chrétiennes se trouve le Cercle Sportif des Phalanges (en arabe : Kataëb), créé par Pierre Gemayel (1905-1984), père de Béchir et d'Amine.

Dix ans plus tard naissait le Mouvement Phalangiste, également dénommé Rassemblement Libanais ou Parti Démocrate Social. Les principaux éléments doctrinaux étaient empruntés à l'oeuvre d'Emmanuel Mounier, mort en 1950.

La présentation des Kataëb, dès 1975, par les média occidentales relève de la désinformation et du mensonge. Journalistes et politiciens en firent un mouvement fasciste et d'extrême droite ! Les massacres des Chrétiens furent, dans la foulée, justifiés par les revues et journaux français, sauf rares exceptions, comme la punition méritée de leurs provocations, de leur attitude sectaire et de leurs actions terroristes.

Béchir Gemayel symbolisa la lutte pour la préservation des principes et traditions chrétiens et, aux yeux de tous les habitants, le combat pour un Liban libéral et démocratique. Ce qui explique son élection à la Présidence de l'Etat, et, immédiatement, son élimination brutale par les pro-syriens.

Cheik Béchir fonda en 1976, les Forces Libanaises, armée de la résistance libanaise, en regroupant

les Kataëbs - 75 % des effectifs et les plus solides ; les Noumour (tigres) du Parti National Libéral de Camille Chamoun et de son fils Dany, l'actuel Président ; le Tanzim, l'Organisation d'Abou Roy et les Gardiens du Cèdre d'Abou Arz. L'armement de ces hommes était ridiculement faible comparé à celui des Palestiniens d'Arafat, financés par les pétro-dollars.

Après la disparition en septembre 1982 du chef incontesté de tous les Libanais et l'accession de son frère Amine à la Présidence, la structure multiconfessionnelle de l'Etat fut immédiatement remise en cause.

Avec la complicité des forces d'Israel qui avaient obligé les Palestiniens à se rembarquer, l'assaut final contre les chrétiens débuta en 1983. Les Shiites excités par les prédicateurs iraniens se livrèrent aux pires exactions dans le Liban sud, et le long de la côte méditerranéenne jusqu'à Beyrouth-ouest. Les Druzes socialistes de la famille féodale Joumblatt firent de même dans le Chouf. Devant ces militaires à l'armement lourd soviétique livré par les Syriens, sous l'oeil de Tsahal, le combat ne put être que maneuvre de retardement.

Dès 1984, le nouveau chef des F.L. Fadi Frem, aidé par son chef d'Etat Major Fouad Abou Nader et par le Commandant du front nord Samir Géagéa réorganisa son armée. Il mit sur pied un bataillon motorisé et une unité de parachutistes.

Depuis 1978, les bases doctrinales du nationalisme chrétien étaient fournis par les penseurs du Rassemblement des Intellectuels Chrétiens, partisans d'un régime fédéral à l'identité libanaise en opposition à l'identité arabe et seul capable d'assurer les droits du peuple chrétien. Leur chef de file était l'avocat Walid Farès.

Les maneuvres d'Amine Gemayel, chef du Parti Kataëb et Président de l'Etat, les pressions de l'Eglise Grecque Orthodoxe habituée de la "dhimmitude" provoquaient une asphyxie progressive, politique, financière et morale de la Résistance Chrétienne. Au début de l'année 1985, un mouvement de renouveau a été déclenché par samir Géagéa et Elie Hobeika. Par ailleurs une nouvelle coalition chrétienne (Front Libanais) fut créée avec comme Président Camille Chamoun, secrétaire général Edouard Honein et au Comité directeur Fouad Frem Boustani, Dany Chamoun Président du P.N.L. et Walid Farès.

La réaction musulmane ne se fit pas attendre. Les massacres reprirent... Finalement Samir Géagéa s'effaça et Hobeika dut se rapprocher de Damas. Cela n'a pas convaincu celui qui se veut le protecteur du Liban, puisque un attentat au camion-kamikaze pendant une réunion de l'état-major du Front manqua de peu sa cible à l'automne de la même année.

Actuellement les Forces Libanaises ont été éliminées du Chouf. Elles défendent une zone appuyée sur la montagne, débutant par Beyrouth Est et suivant le bord de mer jusqu'à Batroun. Le principal port est celui de Jounieh. Elles tiennent ce réduit chrétient où se pressent des dizaines de milliers de réfugiés.

Peu éloignée de cette zone, mais encerclée par les troupes syriennes se maintient la ville de Zahlé et ses quinze mille chrétiens. Dans le sud du Chouf, en face de Saïda, une enclave maronite résiste à la pression shiite, autour de la ville de Jezzine. Ce secteur semble défendu par les forces chrétiennes du Général Antoine Lahad.

Pour le moment, le calme parait revenu. Une partition du territoire libanais s'est réalisée manu militari. L'entente israelo-syrienne est devenue flagrante. Que réserve l'avenir ? En attendant ceux qui ont fait les frais des opérations sont les Chrétiens et ces éxilés arabes de Palestine, que sont les Palestiniens.

LES PALESTINIENS

Catalyseurs de la haine anti-chrétienne et premiers responsables du chaos libanais, ces hommes avaient commencé à quitter le nouvel Etat d'Israel dès 1948. Ils se réfugièrent dans les pays voisins : bande égyptienne de Gaza, Jordanie et Liban. Ces deux derniers en reçurent la majorité. Finalement après l'annexion de la Cisjordanie et la répression anti feddayin du Roi Hussein, il n'y eut que le Liban pour les accueillir selon sa tradition ancestrale de tolérance et de charité.

Les jeunes hommes, émigrés enfants, créèrent l'organisation "El-Fath" - la victoire - autour d'un groupe publiant à Beyrouth un petit journal. Les animateurs du groupement, dont les deux chefs Khalil et Wasir et Yasser Arafat s'établirent à Stuttgart en R.F.A. et firent leurs études à l'Université. L'aide du F.L.N. algérien leur était acquise. Dès 1962, les camps de Cherchell et de Paul-Cazelles servirent de bases d'entrainement pour les Fedayins. Depuis 1961, les officiers bassistes de syrie avaient accueilli, financé et entrainé d'autres membres du Fath. Mieux, en 1966, c'est l'aile gauche du Baath, partisan du socialisme révolutionnaire, qui prit le pouvoir. Se voulant leader de la lutte contre Israel, fort de l'appui de l'U.R.S.S. la Syrie va devenir le centre organisateur du Fath.

Soucieux de contrebalancer l'importance de ce mouvement nettement pro-soviétique, Nasser et l'Arabie Saoudite avaient créé en 1964 une organisation moins gauchisante, l'Organisation de Libération de la Palestine O.L.P., dirigée par Ahmed Choukairi et regroupant, armant et entrainant d'autres réfugiés. Le succès foudroyant de Tsahal dans la guerre des Six Jours et l'occupation de la Cisjordanie allaient fournir des milliers de combattants aux deux organismes.

Houari Boumedienne réussit à faire accepter aux protecteurs des Palestiniens, la mise sur pied d'une structure identique à celle du F.L.N. et de l'A.L.N. : union de tous les groupes pour personnaliser la résistance dans un gouvernement provisioire en exil et forte armée de libération présente dans un pays limitrophe d'Israel pour éviter toute application d'une solution n'ayant pas son accord. L'humiliation collective de tous les Etats musulmans permettra la mise à la disposition des troupes du Fath et de l'O.L.P. d'énormes moyens financiers transformés inlassablement en matériel militaire moderne. Sur le plan stratégique il fut décidé qu'aucune opération ne serait engagée de l'intérieur des frontières d'Israel mais s'effectuerait à partir des camps de Jordanie et du Liban.

Bientôt ce malheureux pays devint la terre d'élection des Fedayin. En 1969, sous la pression de Nasser, le Président libanais Hélou dut accepter l'autonomie complète de l'armée palestinienne. PLus de cinq cent mille au début 70, les émigrés se conduisirent en maîtres du terrain, échappant aux lois de l'Etat mais imposant la leur. Sous prétexte d'harceler Israel, l'O.L.P. et Yasser Arafat se taillaient un territoire de rechange.

Les musulmans shiites ou sunnites habitants de la région et vivant en paix avec les Chrétiens, se laissèrent entrainer dans l'opération conforme à la loi coranique. En avril 1975, les musulmans du Sud et les Palestiniens, beaucoup mieux armés que leur futur adversaire, réussirent par leurs sauvages exactions à entrainer les Kataëb dans la guerre.

Les Palestiniens armés et leurs recrues étrangères se partageaient entre :

. El - Fath de Yasser Arafat, également Président du Comité exécutif de l'O.L.P., avec pour second Abou Ayad ;

. Le Front Populaire de Libération de la Palestine, (F.P.L.P.), groupe marxiste désireux de supplanter El-Fath ;

. Le Front démocratique de Libération de la Palestine, (F.D.L.P.), encore plus à gauche que le précédent. Son chef est Nayef Hawamen, son idéologue le Docteur Habache. Le Front a reçu dès 1972, l'aide de l'organisation gauchiste japonaise "Armée Rouge". Toutes les méthodes violentes sont admises ;

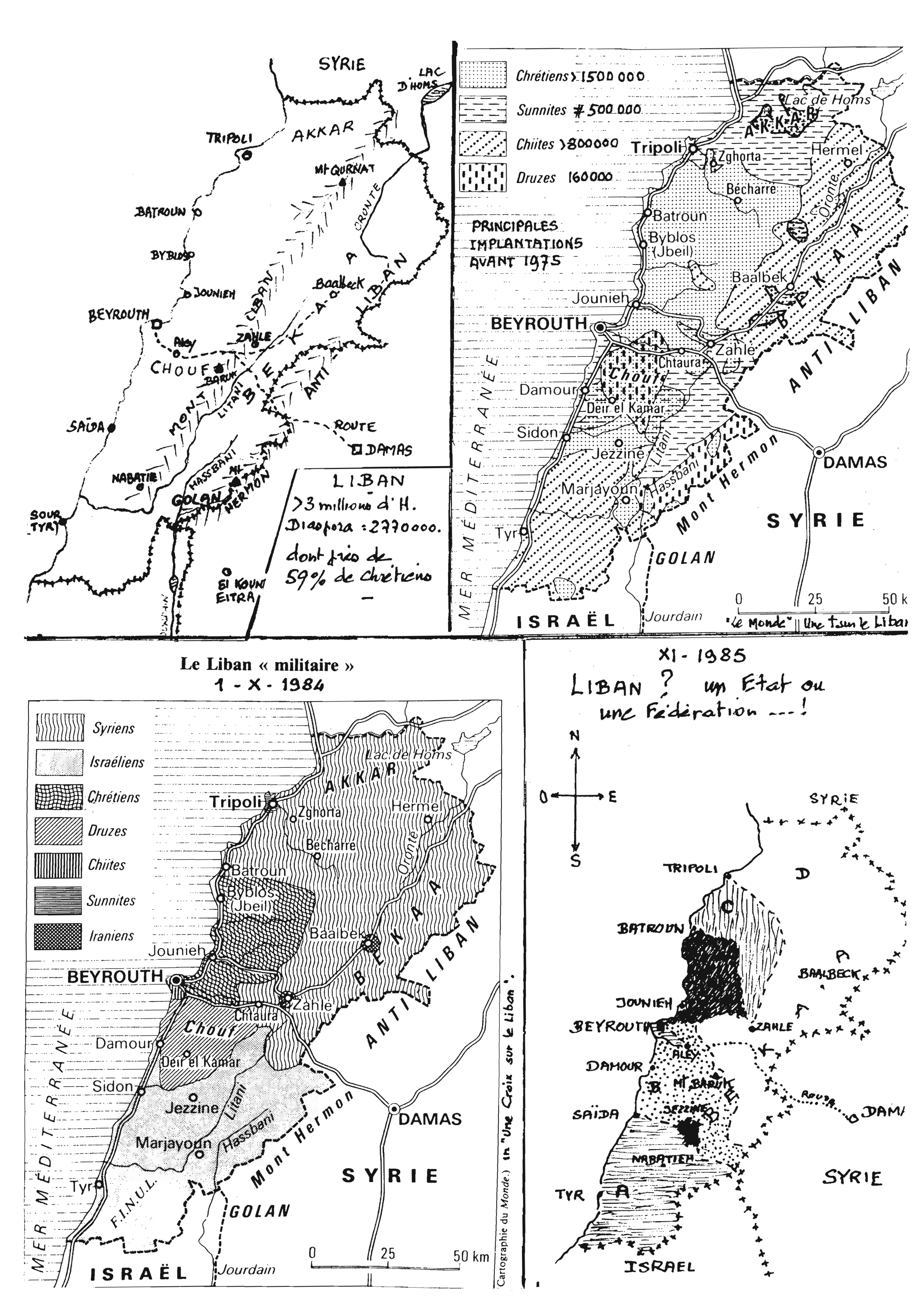
. Le Commandement Général du F.D.L.P., (F.D.L.P. - C.G.) sous les ordres du syrien Ahmed Jibril, ouvertement marxiste léniniste. Ses hommes sont formés près de Moscou dans les camps du K.G.B. et du G.R.U. Des centres de transit et d'approvisionnement existent dans plusieurs capitales de pays de l'Est.

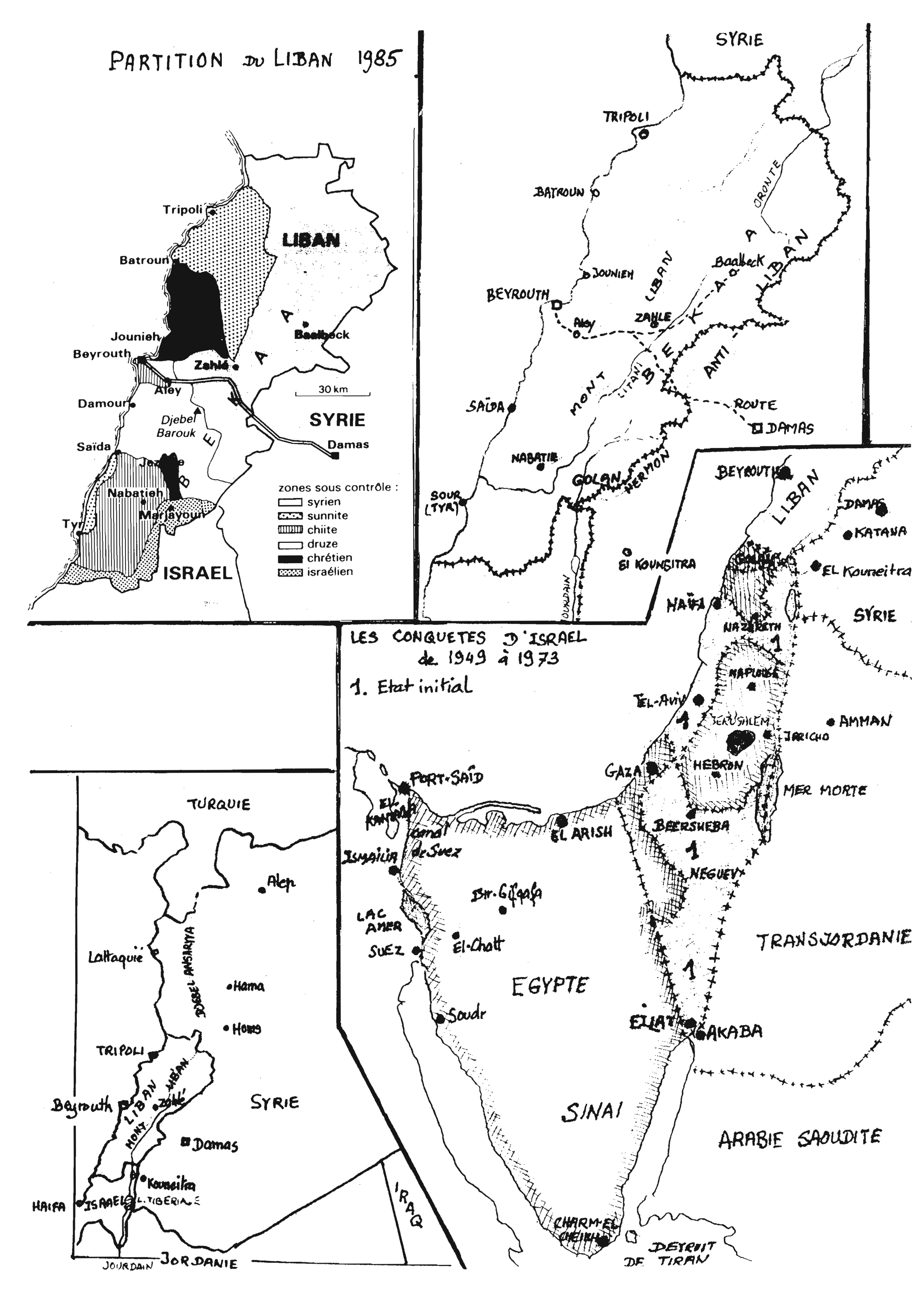
C'est Jibril qui a obtenu des Israeliens la libération de plusieurs centaines de prisonniers musulmans principalement shiites de Cisjordanie. Parmi eux le japonais Kozo Okamoto de l'Armée Rouge. Autant qu'il est possible de découvrir les motifs de ce geste, il semble qu'Israel tente de plaire à Damas en donnant une importance à un de ses hommes, et, à travers celui-ci obtenir de l'U.R.S.S. qu'elle calme un peu Hafez El Assad et laisse émigrer les juifs de Russie... ténébreux calcul qui parait bien se réaliser et révéler un accord entre Jérusalem et Damas pour éliminer les Palestiniens.

. L'Armée de Libération de la Palestine, milice syro-palestiniennne, équipée et contrôlée par Damas ;

. La Saïka, petite milice palestinienne pro-syrienne de Zoheir Mohsen.

Israel dut intervenir pour dégager la Galilée journellement attaquée. Ce fut l'intervention de 1982 qui conduisit Tsahal jusqu'à Beyrouth. Sous la pression des bonnes âmes occidentales exclusivement sensibles aux justes malheurs des ennemis de la Chrétienté, Yasser Arafat et ses hommes, encerclés, purent échapper à l'écrasement et gagner des Etats amis. Réarmés, ils revinrent l'année suivante autour de Tripoli. Attaqués par les troupes shiites et syriennes, ils furent à nouveau sauvés par les si généreux socialistes européens parmi lesquels se distinguèrent les dirigeants français !


SYRIE
LAC D'HOMS
TRIPOLI
AKKAR
Mt QURNAT
BATROUN
BYBLOS
JOUNIEH
BEYROUTH
ALEY
ZAHLE
CHOUF
BARUK
Baalbeck
BEKAA
MONT LIBAN
ANTI LIBAN
ORONTE
LITANI
SAÏDA
ROUTE
DAMAS
NABATIE
HASSBANI
Mt HERMON
GOLAN
SOUR TYR
El KOUNI EITRA
LIBAN
>3 millions d'H.
Diaspora : 2770000.
dont près de 59% de chrétiens
Chrétiens >1500 000
Sunnites # 500 000
Chiites >800000
Druzes 160000
PRINCIPALES IMPLANTATIONS AVANT 1975
Lac de Homs
AKKAR
Tripoli
Zghorta
Hermel
Bécharre
Oronte
Batroun
Byblos (Jbeil)
Baalbek
BEKAA
Jounieh
BEYROUTH
Zahlé
ANTI LIBAN
Chtaura
Chouf
Damour
Deir el Kamar
MER MÉDITERRANÉE
Sidon
Jezzine
Litani
Hassbani
DAMAS
Marjayoun
Mont Hermon
SYRIE
Tyr
GOLAN
ISRAËL
Jourdain
0 25 50 k
"Le Monde" Une Croix sur le Liban
Le Liban « militaire »
1 - X - 1984
Syriens
Israéliens
Chrétiens
Druzes
Chiites
Sunnites
Iraniens
Lac de Homs
AKKAR
Tripoli
Zghorta
Hermel
Bécharre
Oronte
Batroun
Byblos (Jbeil)
Baalbek
BEKAA
Jounieh
BEYROUTH
ANTI LIBAN
Zahlé
Chtaura
Chouf
Damour
Deir el Kamar
MER MÉDITERRANÉE
Sidon
Jezzine
Litani
DAMAS
Marjayoun
Hassbani
Mont Hermon
SYRIE
Tyr
F.I.N.U.L.
GOLAN
ISRAËL
Jourdain
0 25 50 km
(Cartographie du Monde.) in "Une Croix sur le Liban".
XI - 1985
LIBAN ? un Etat ou une Fédération ...!
N
O
E
S
SYRIE
TRIPOLI
D
C
BATROUN
BAALBECK
BEKAA
JOUNIEH
BEYROUTH
ZAHLE
ALEY
DAMOUR
B
Mt BARUK
ROUTE
DAMAS
SAÏDA
JEZZINE
NABATIEH
SYRIE
TYR
A
ISRAEL



PARTITION DU LIBAN 1985
Tripoli
LIBAN
Batroun
Baalbeck
Jounieh
Beyrouth
Zahlé
Aley
30 km
Damour
Djebel Barouk
SYRIE
Saïda
Damas
Nabatieh
Marjayoun
Tyr
ISRAEL
zones sous contrôle :
syrien
sunnite
chiite
druze
chrétien
israélien
SYRIE
TRIPOLI
BATROUN
ORONTE
JOUNIEH
BEYROUTH
Aley
ZAHLE
Baalbeck
MONT LIBAN
BEKAA
ANTI LIBAN
LITANI
ROUTE
DAMAS
SAÏDA
NABATIE
SOUR (TYR)
GOLAN
HERMON
El KOUNEITRA
JOURDAIN
LES CONQUETES D'ISRAEL
de 1949 à 1973
1. Etat initial
BEYROUTH
LIBAN
DAMAS
KATANA
EL Kouneitra
SYRIE
HAÏFA
NAZARETH
NAPLOUSE
TEL-AVIV
JERUSALEM
JERICHO
AMMAN
GAZA
HEBRON
MER MORTE
PORT-SAÏD
EL KANTARA
EL ARISH
BEERSHEBA
Canal de Suez
Ismailia
NEGUEV
Bir Gifgafa
LAC AMER
SUEZ
El-Chatt
TRANSJORDANIE
EGYPTE
Soudr
EILAT
AKABA
SINAI
ARABIE SAOUDITE
CHARM-EL CHEIKH
DETROIT DE TIRAN
TURQUIE
Alep
Lattaquie
DJEBEL ANSARIYA
Hama
Homs
TRIPOLI
Beyrouth
LIBAN
MONT LIBAN
Zahlé
SYRIE
Damas
Kouneitra
HAIFA
ISRAEL
L. TIBERIADE
IRAQ
JORDANIE
JOURDAIN

LES SHIITES

Ils réunissent au Liban plus de huit cent mille adeptes soit la moitié de la population musulmane et le quart des habitants.

Dès le début de l'intervention militaire israelienne, les très nombreux shiites habitant le Sud-Liban accueillir favorablement les soldats de l'étoile de David. Ils étaient cependant endoctrinés depuis les années soixante par des meneurs anti-juifs et anti-occidentaux, avec la bénédiction du Shah Mohaméd Reza Pahlavi. C'est en 1961 que l'ayatollah Moussa Sadr, assassiné depuis en Lybie, créa le mouvement Afwat al Moukawama al Lunaniya, (A.M.A.L. en français : espoir). Devant l'attitude des shiites libanais qui avaient beaucoup souffert des exactions palestiniennes, et pour éviter le basculement d'Amal vers l'entente avec Israel et les Chrétiens pour rétablir un Liban indépendant, la Syrie importa un certain nombre de faux ou vrais ayatollah et mollah, ainsi que des militants de choc. La ville de Baalbek dans la Bekaa devint leur quartier général. Le riche avocat Nabih Berri, au passeport U.S. devint le secrétaire général d'Amal et Hassan Hashin, le Président exécutif.

Le chef des Shiites du Sud Liban, Mahmoud El - Faqih, a signalé le glissement d'Amal dans la mouvance de Khomeiny et conteste les positions de Berri. L'influence iranienne finit par se concrétiser dans la formation de deux groupes, partisans de la guerre à outrance et sous toutes les formes possibles contre les Occidentaux, les Chrétiens, les Américains et Israel... qui ravitaille les armées iraniennes en guerre contre l'Irak !!

. AMAL Islamique créé en 1980, dirigé par Hussein Moussawi. Le centre est situé à Yanta dans la Bekaa. La lutte est étendue à tout ce qui n'est pas chiite.

. HEZBOLLAH, groupe dit du Parti de Dieu ou des Fous de Dieu, encore plus dur et qui rappelle par ses actions les "hachachin" ismaéliens de la forteresse d'Alamut au Moyen-Age. Dirigés par Cheikh Abbas El-Moussawi et Soubhi Toufelli, ils sont basés à Baalbek avec de fortes antennes à Beyrouth-Ouest et dans le Sud Liban.

. Jihad Islamique n'est pas une organisation mais cette dénomination recouvre aisément tous les actes terroristes des musulmans et autres aventuriers crapahutant dans le Liban. Le qualificatif Islamique est une répétition à l'usage des ignares occidentaux car il n'y a de Jihad - guerre sainte contre les infidèles - que pour les seuls disciples de Mahomet !

Ces shiites rèvent d'instaurer une République Islamique au Liban. Les habitants du secteur shiite de Beyrouth et de l'aéroport de Khaldé savent en quoi cela consiste. Rien ne pourra être fait sans l'accord de Damas. L'assaut récent donné par les troupes syriennes, les milices laïques contre les forces intégristes shiites et les fondamentalistes sunnites à Tripoli en a éliminé une grande partie, rappelé le reste à l'obéissance envers Assad et contraint l'URSS à modifier quelque peu sa position.

LES SUNNITES

Au nombre de cinq cent mille environ, ils paraissent dans leur grande majorité les plus modérés et les moins organisés des musulmans du Liban.

Leur principale milice Les Mourabitoum (nassériens indépendants) connut son apogée en 1975-76 à Beyrouth-Ouest. Elle était toute dévouée aux Palestiniens en majorité du même rite. Pratiquement éliminée par une action druzo-shiite, elle s'est repliée dans Tripoli où se situe le plus important centre sunnite, et où habite leur chef Rachid Karamé.

. Le Mouvement de l'Unification Islamique avait une certaine importance à Tripoli. Son chef est le cheikh Saïd Chabanne. C'est un fondamentaliste comme l'est le directeur de leur principale institution théologique Hussein Kouatly. Ils sont infiltrés de Frères Musulmans. L'attaque syrienne de l'automne 1985 leur a porté un coup redoutable.

Dans l'ensemble les Sunnites laissent faire, satisfaits des victoires des autres musulmans, dans l'espérance d'un Etat à direction islamique. Force est bien de constater que le seul mobile réalisant l'unité des fidèles d'Allah est le massacre des Chrétiens et secondairement celui des Juifs, mais ceci est vraiment trop dangereux.

LES DRUZES

Forts de leurs alliances et de leurs succès, les Druzes semblent avoir oublié qu'ils ne représentes que trois pour cent de la population libanaise, soit dans les cent quarante mille personnes. Deux autres groupes existent, l'un en Syrie et l'autre en Israel où il a la nationalité et le droit de servir dans l'armée.

Les Druzes sont aussi en terre libanaise des émigrés. Leurs ancêtres, des Khurdes sunnites vinrent s'installer dans le Chouf, fuyant la Syrie, il y a plusieurs siècles. Leur religion est tout autant singulière que celle des Alaouites. Ils sont les adorateurs du VI° Khalife fatimide ismaélien du Caire Al-Hakin, le destructeur des Lieux Saints chrétiens. Grisé par son succès, il se fit reconnaître pour Dieu en 1014 ! Depuis cette époque, les Druzes attendent son retour.

Les seigneurs druzes ont installé un véritable régime féodal avec une hiérarchie très stricte. Leurs serfs ont été longtemps les premiers occupants du sol, les chrétiens maronites. Dans les années 1840 à 1860, des tentatives de remise en question de cet odieux système, débouchèrent sur le massacre des Chrétiens. La France n'était point encore totalement anesthésiée. Les troupes de Napoléon III intervinrent. Depuis cette époque, les Druzes confondent dans la même haine Chrétiens et Français.

Le chef actuel Walid Joumblatt, dont le père a été assassiné en 1977 par les Syriens, est également Président du Parti Socialiste Progressiste. Ce qualificatif de socialiste, lui a ouvert les bras des partis occidentaux. A ce titre, il est un des vice-présidents de l'Internationale Socialiste où il rencontre les chefs d'Etats affiliés, de Mitterand à Shimon Péres en passant par Willy Brandt, Soares, Gonzales... etc.

Les Druzes ont participé à la guerre contre les Chrétiens pour aggrandir leurs fiefs et, par l'extermination des habitants d'une grande partie du Chouf, la destruction des lieux de culte et des villages, effacer les traces de leurs mauvaises actions. Joumblatt et ses vingt mille miliciens ont oublié leurs anciennes luttes contre les shiites et les sunnites qui les méprisent, leur ancienne collaboration avec les forces alliées contre Damas et le zèle mis par les soldats druzes de Tsahal dans la traque des terroristes musulmans. La barbarie déployée à l'égard des populations chrétiennes est-elle le prix du pardon ?

PETITS GROUPES

Il existe des groupements politiques de faible audience mais qui, à l'occasion des troubles, ont par leurs milices pris part au carnage.

. Le Parti Communiste Libanais. Fondé en 1924, à prédominance shiite. Une milice du P.C. a participé en septembre 1985 à l'attaque de Tripoli pour réduire les milices intégristes ou fondamentalistes ;

. L'Organisation d'Action Communiste au Liban, qui date de 1970 ;

. Le Parti Syrien National-Social (P.S.N.S.), groupe laïco-fascisant et pro-syrien, fondé dans les années trente par un chrétien orthodoxe Antoine Saadé. Ce groupe est le responsable de l'attentat qui a couté la vie au Président Béchir Gemayel.

L'ARMEE SYRIENNE

C'est grâce à son action, encadrement des milices, ravitaillement en armes et matériels lourd avec l'accord tacite d'Israel que le Liban se retrouve "protégé" de Damas et que les Chrétiens regroupés dans un modeste territoire ne pourront que s'incliner ou "faire Camerone".

Deux raisons majeures ont guidé la politique du général-président Hafez El-Assad.

Tout d'abord, il appartient à une minuscule secte pseudo-musulmane datant de 884 : la Nusairiya. Le système religieux est un mélange d'éléments chrétiens, païens et musulmans. AUtrefois les adeptes étaient groupés dans une montagne située entre l'Oronte et la Méditerranée, approximativmeent face au port de Lattaquié. Très mal considérés par les musulmans, ils obtinrent du gouvernement français d'être appelés Alaouites, dans la période du mandat de 1921 à 1925. Leur nombre ne dépassa jamais le million de personnes. Dans quel but la France favorisa-t-elle leur entrée dans l'armée syrienne ? De toute façon, les hommes de cette secte initiatique et secrète, réussirent à noyauter l'armée et à s'emparer du pouvoir. Ils exercent sur les syriens une véritable dictature avec arrestations arbitraires, tortures, disparitions et exécutations sommaires. La Ligue des Droits de l'Homme, Amnesty International ne s'en inquiètent pas autrement. D'ailleurs que reprocher à un chef d'Etat reçu officiellement par le néo-socialiste Giscard et visité obséquieusement par François Mitterand, pendant la guerre du Liban, 1975 pour le premier et 1984 pour le second.

La deuxième raison est son désir de vengeance vis à vis d'Israel dont la dure campagne de 1973 a détruit son potentiel militaire et économique. Devenu l'homme lige des soviets, aidé par l'Iran et l'Arabie Saoudite, Hafez El Assad se voit sous peu Khalife de la Grande Syrie reconstituée. Pour l'instant il a récupéré une bonne partie du Liban, les shiites ont été ramenés à plus de modération, les Chrétiens ont cédé terrain et autorité, les Druzes digèrent leur victoire et les Palestiniens n'ont pratiquement plus droit à la parole !

La liberté, les libertés sont en voie de disparition au Liban qui fut le pays du pluralisme et du respect des droits et de la dignité de l'Homme et de la Femme. Les Chrétiens libanais et principalement les Maronites ont mené seuls un terrible et trop inégal combat. Ce dernier combat pour lequel N.S.J.C. avait demandé avant Sa Passion

"... maintenant que celui qui a une bourse la prenne, de même celui qui a une besace et que celui qui n'en a pas vende son manteau pour acheter un glaive." (Saint Luc XXII - 37).

Ils ont obéi totalement à l'injonction de Notre Seigneur. Que Sa Miséricorde leur évite le pire et qu'ils puissent se maintenir dans leur réduit devenu le Sanctuaire de la Catholicité.

Quant à la France "marraine de l'indépendance du Liban depuis Saint Louis, elle a, une fois de plus, renié ses traditions et ses origines ; fait fi de ses intérêts moraux et matériels permanents. A quel prix pourra-t-elle obtenir son pardon ?

L. D.

2° édition

TEMOIGNAGE SUR LES ORIGINES DE LA REVOLUTION LITURGIQUE

Le caractère un peu particulier de cet article nécessite quelques explications préliminaires qui permettront de mieux le situer et d'éviter tout quiproquo.

Précisons d'abord qu'il n'est pas question de faire le tour des origines de la révolution liturgique, un gros volume n'y suffirait pas, mais seulement de donner un éclairage sur une période déterminée, le premier quart du 20° siècle.

Cet éclairage nous sera fourni par un témoignage datant d'une quinzaine d'années, témoignage involontaire certes mais public, que nous commenterons pour en souligner les arrière-plans.

Notre point de départ est une lettre adressée par un moine bénédictin, Dom Damase WINZEN, allemand d'origine et de formation, mais fondateur et abbé d'un monastère américain, l'Abbaye du Mont Sauveur, à ses amis et bienfaiteurs, à l'occasion de la Noël 1963.

Dans cette lettre, écrite peut de temps après l'accession du Cardinal Montini au Souverain Pontificat, Dom WINZEN raconte ses souvenirs, pendant et après la guerre de 1914-1918, notamment sa rencontre avec les mouvements de jeunesse catholique et, par la suite à Rome, son introduction dans l'univers des jeunes monsignori auquel appartenait Giovanni-Baptista Montini.

Malgré quelques longueurs, au moins du point de vue qui nous intéresse, nous avons pris le parti de reproduire ce texte intégralement, nous contentant de l'interrompre par quelques commentaires. Le témoignage sera ainsi entier, moins contestabe et plus significatif.

Chers amis du Mont-Sauveur,

Au commencement de l'Avent, nous nous adressons à vous une nouvelle fois, en espérant que lorsque cette chronique vous parviendra, ce sera la période de Noël et le moment opportun de vous souhaiter à vous tous une joyeuse fête de la naissance du Messie. Comme toujours, nous sommes profondément conscients de notre dette envers vous, et cette année en particulier, à cette saison de lumière et de cadeaux, nous nous sentons les obligés de tous ceux qui prennent une part active à notre programme de construction. La Messe de Minuit sera notre Action de Grâces solennelle offerte au Père en souvenir reconnaissant de toute votre bonté.

Lorsque nous faisons allusion au fait que nous sommes dans le temps de l'Avent 1963, nous réalisons qu'une année entière s'est écoulée depuis la dernière chronique. Tant de choses sont survenues qu'il serait parfaitement inutile d'essayer de les affronter toutes. Parmi les évènements qui se sont déroulés hors des confins du Mont-Sauveur, ceux qui nous ont touchés au plus fort de nous-mêmes furent la mort du Pape Jean XXIII, l'avènement du Pape Paul VI et, tout récemment, l'assassinat du Président Kennedy. Le monde entier a pleuré la mort du Pape Jean XXIII de la même manière qu'un homme pleurerait la mort de son père.

De façon unique et inimitable pour l'humanité entière, il était le représentant de la bonté de "notre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes" (Matthieu, 5, 45).

Le Président Kennedy était plutôt comme un frère aîné pour les citoyens de cette nation, et c'est pourquoi la balle qui l'a frappé nous a tous blessés profondément. Dans ces deux cas, la passation du pouvoir de ceux qui en détenaient les clés révèle la dignité supérieure de leur fonction, et donc nos prières accompagnent le Président Johnson et le Pape Paul VI. Nous aimerions consacrer cette chronique à ce dernier, comme une marque du lien particulier qui existe entre lui et le Mont-Sauveur.

Pour décrire la nature de ce lien et le placer sous son vrai jour de telle sorte qu'il devienne, pour vous également, une chose vivante, je dois remonter aux jours lointains de ma jeunesse. Dans une vue rétrospective, je peux dire que deux expériences au niveau culturel ont grandement influencé ma façon de penser. Ma première est le contact avec le dénommé "mouvement de la jeunesse". Ce mouvement s'était déjà développé en Allemagne, avant la première guerre mondiale, sous l'influence de Nietzche, en tant que protestation de la jeune génération contre l'auto-suffisance, le manque d'authenticité culturelle et de sincérité de l'ère victorienne.

L'auteur aborde ici une question des plus importantes et qui mériterait une étude pour elle-même ; nous en souligneront seulement l'argument essentiel.

L'hypocrisie reprochée au 19 ° siècle, souvent réelle, tenait à un ensemble de faits contradictoires, résultant du statut ambigu de la religion produit par la Révolution en cours.

La foi réelle, profonde, était éteinte, et même considérée comme indigne, chez beaucoup de membres des milieux socialement influents, politiques, financiers, intellectuels ; mais une apparence de religion faisait encore partie du décorum, du standing social, et cela n'a d'ailleurs disparu que tout récemment.

D'autre part, l'influence jansénisante avait souvent supprimé la spontanéité, la chaleur vraie de la pratique religieuse, et la sensibilité ainsi non satisfaite abandonnait les voies régulières de la prière liturgique catholique pour se créer une foule de succédanés dans l'esprit romantique et sulpicien.

Nietzsche avait donc toutes facilités pour critiquer une pratique creuse et compassée, et reprocher aux chrétiens leur tête triste et sans vie, indigne d'un Christ qui serait ressuscité.

Mais s'il faut savoir reconnaître les éléments réels sur lesquels il s'appuyait, il faut aussi et en même temps considérer la fausseté globale de son raisonnement, car, en fait, s'il profitait des rides du 19° siècle, c'est au christianisme même qu'il en avait : pour lui, Dieu est mort, et l'homme doit devenir le surhomme, le futur et seul vrai Dieu ; s'il jouait à être meilleur chrétien que les chrétiens eux-mêmes, ce qui n'est pas bien difficile sur le papier, ce n'était que pour mieux torpiller de l'intérieur l'équilibre même de la foi qui, elle, ne sépare jamais le Vendredi Saint de Pâques, la mort du Christ de sa Résurrection, les deux choses étant liées au point de n'avoir aucun sens prises isolément.

Nous saisissons là à sa source une des nombreuses déviations de la nouvelle religion qui a fait de cette critique nietzchéenne un de ses thèmes favoris. Si le 19° siècle se comportait en effet parfois comme s'il oubliait un peu la Résurrection pour ne penser qu'à la mort, le progressisme au 20° siècle a mis un accent unilatéral sur la Résurrection : considérée ainsi, seule, celle-ci éloigne du christianisme, elle inaugure une nouvelle religiosité, para-nietzschéenne, et elle prépare une tournure d'esprit pro-panthéiste qui conduira un jour à nier la Résurrection elle-même : nous y sommes arrivés.

Parmi les jeunes, il y avait une tendance croissante à se retirer de "l'appareil" du milieu culturel dominant, et la manière la plus simple de le faire était de fuir les villes pendant les week-ends, puis, pendant les vacances, de faire du tourisme à pied, non pour s'amuser mais pour vivre une vie nouvelle dans la simplicité, l'austérité et la charité, près de la nature et près des gens. Chants et

danses folkloriques, contes et mystères remplacèrent les façons de se divertir qui existaient dans les villes ou bien les parties de bière ordinairement en faveur auprès des étudiants d'université de la vieille école.

Les formes conventionnelles des relations sociales furent méprisées. Fuir ce qui était artificiel, fuir le faux, revenir à la vérité, à l'amour sincère, à la véritable beauté, à la joie franche, furent le cri de bataille de la nouvelle génération ! Après la première guerre mondiale, le "Second Empire" de Guillaume II fut brisé, ce mouvement atteignit alors de plus grandes proportions et se répandit dans les milieux catholiques par l'intermédiaire de "Quickborn" (La fontaine de vie) et "Neudeutschland".

Il revêtit un autre caractère. Il prit l'extension d'un renouveau religieux, parce que, pour la jeunesse catholique, retourner à la vérité et fuir le faux avaient inévitablement la signification de devenir "sincère" dans la pratique de la religion, non seulement de se faire "catholique pratiquant", mais de retourner aux sources authentiques de la vie spirituelle, de la parole de Dieu et de la Liturgie.

Le "Cercle biblique" et la "Messe communautaire" devinrent des caractéristiques indipensables de la nouvelle vie que la jeune génération catholique essaya de développer dans ses différents groupes. Dans la liturgie furent trouvées la vraie communauté, la beauté réelle et la véritable joie, toutes choses que la jeunesse avait recherchées. Ici, l'éternelle jeunesse de l'Eglise se manifestait elle-même aux coeurs des jeunes. La beauté, la grandeur, la profondeur devaient être découvertes dans les formes authentiques du culte public de l'Eglise.

Tout ceci ressemblait à la découverte d'un nouveau monde pour les jeunes qui s'étaient ennuyés aux leçons de catéchisme, avaient trouvé une monotonie mortelle aux exercices pieux et qui avaient eu un comportement tenu constamment sur la défensive dans les domaines de l'apologétique et de la morale.

L'auteur fait ici allusion à ce mouvement de retour aux traditions catholiques qui fut une des composantes importantes du catholicisme de la fin du 19° siècle. Sous diverses influences, on s'est alors détourné de la Renaissance et de l'Age baroque, accusés, souvent à juste titre, d'une certaine contamination par le néo-paganisme, pour se rattacher aux formes et à l'esprit chrétien médiéval : simplicité, naturel, joie, liturgie et Ecriture sainte.

Malheureusement, cette tendance devait rapidement dégénérer : équilibrée chez Dom Guéranger et ses premiers disciples, elle devint dupe d'elle-même, versant dans l'idéalisme et l'optimisme béat et faisant peu à peu fi de l'enseignement positif (catéchèse) comme de l'homme réel (morale) et des circonstances révolutionnaires (apologétique).

Ainsi libéré des liens du réel, ce mouvement ne pouvait que courir vers son autodétermination et préparer, à travers les évolutions de l'entre-deux-guerres, les bouleversements de l'après-guerre et du Concile.

Les allusions de Dom WINZEN nous font toucher du doigt trois des éléments primordiaux du développement de la crise depuis une soixantaine d'années : la déviation s'appuie sur une faiblesse du corps chrétien, elle s'insinue dans un élan de restauration vital, et elle utilise les organisations de jeunesse.

Ces trois constantes que nous saisissons là en matière liturgique, peuvent être retrouvées dans de nombreux domaines, et nous aurons l'occasion d'y revenir.

Mon premier contact avec le mouvement de la jeunesse eut lieu pendant la Guerre, mais la seule chose dont je me souvienne est un épisode plutôt embarrassant. Lors d'un de nos tours pédestres, j'avais été désigné cuisinier. A cette époque de très strict rationnement, il n'était pas facile de trouver quelque chose à mettre dans la grande casserole que je transportais à l'intérieur d'un énorme sac à dos. Aussi étions-nous tout contents d'avoir de la farine d'avoine, du lait, de la

margarine et même du cacao. A l'étape, un feu fut allumé et la cuisine commença. J'avais projeté de faire cuire la farine d'avoine avec du lait, de mélanger ceci à du cacao, puis de mettre de la margarine dans la casserole et de transformer ce mélange en des galettes cuites à feu ouvert. Tout alla bien jusqu'à ce que je tienne la casserole, avec son contenu de margarine et de mélange de farine d'avoine, au-dessus du feu ; tout à coup, des flammes envahirent la casserole, je fus effrayé et laissai tout tomber dans le feu. L'effet sur le groupe fut accablant ; ce fut la fin de ma carrière de cuisinier. On me conseilla d'en rester à l'aspect intellectuel des choses. Ce que je fis.

Ce passage un peu comique est néanmoins intéressant comme témoin d'une tournure d'esprit, et, en son genre, il explique bien des choses.

Beaucoup d'intellectuels, et aussi d'ecclésiastiques, habitués à vivre dans la tour d'ivoire des choses de l'esprit ou de la religion, n'ont guère d'expérience de la vie concrète, et nombreux sont ceux dont la tête a tourné lorsque l'expérience brutale de la vie réelle a atteint et heurté fortement leur sensibilité : ils sont alors passés d'une religion froide à un activisme bouillonnant et sans frein, et l'on comprend parfaitement que certains s'y soient perdus.

On retrouve finalement le même problème qu'au paragraphe précédent, vu cette fois-ci sous l'angle de l'expérience individuelle.

A la fin de la guerre, j'allais étudier à Goettingen et j'y rencontrais l'autre facteur qui devait jouer un rôle si important dans ma vie : Rome et tout ce que la ville éternelle signifie.

Telle qu'elle est située au coeur de l'Europe, l'Allemagne est le lieu de rencontre des trois groupes ethniques qui composent l'Europe : les Slaves, à l'Est et au Sud-Est, les nations germaniques au Nord, et les nations latines à l'Ouest et au Sud-Ouest. Naturellement, cela provoque quelques complications.

Là où je vivais, aux environs d'Hanovre et de Goettingen, les gens considéraient généralement l'Etat slave comme le siège des émotions fortes et profondes, qui ne peuvent être prévisibles et qui sont sans contraintes, mais qui se combinent à un sens mystérieux de communauté. Tolstoï et Dostoïevski y exercèrent une immense attraction. La partie allemande du Nord, représentée principalement par Shakespeare, Kierkegaard et Kant, n'avait rien de menaçant mais était considérée comme la chose réelle : réaliste, audacieuse, profonde, libre, courageuse, sincère et héroïque. L'ouest était la région des ténèbres, le domaine de la "grande ennemie", la France, irrémédiablement corrompue, tandis qu'au sud des Alpes vivaient les Italiens, pauvres et paresseux, totalement inconstants et extrêmement malhonnêtes.

Il est intéressant de noter au passage les sources de la pensée moyenne des catholiques d'Allemagne du Nord en ce début du 20° siècle : nous les voyons attirés à la fois par le rationalisme germanique (Kant) et par le mysticisme désordonné, qu'il soit inquiet et germanique (Kierkegaard), désespéré et satanisant (Dostoïevsky) ou panthéistico-oriental (Tolstoï) et repoussés par la latinité en laquelle ils soupçonnaient, à juste titre, et malgré ses blessures, un reste d'équilibre et d'accord entre la Foi et la Raison.

J'acceptais tout ceci sans me poser de question jusqu'à ce que le Prieur de Maria Laach fît son apparition sur la scène toute entière de notre Allemagne, un moine Bénédictin de la rive Ouest du Rhin. Evidemment, il n'était ni corrompu, ni paresseux, ni malhonnête. Il ouvrait nos yeux à la splendeur de la liturgie romaine, mettant de propos délibéré l'accent sur le "romain". Notre première conversation tourna très vite autour de ce thème, parce qu'il avait des craintes au sujet de ma base de culture de l'Allemagne du Nord et sur la façon dont je voudrais m'accorder avec une communauté et un Abbé qui était profondément engagé à répandre l'esprit de la liturgie romaine comme l'antidote du "subjectivisme" allemand.

Nous voyons apparaître cette abbaye de Maria-Laach dont l'influence sur la Révolution liturgique fut si profonde ; or, cette apparition a lieu sous un jour favorable puisque la liturgie y est présentée comme l'antidote du subjectivisme germanique, ce qui est tout à fait vrai, même pour les subjectivismes non germaniques !

Et pourtant ce Prieur, dont l'auteur de la lettre nous parle assez peu, bien qu'il lui ait fait une forte impression, est un homme de première importance dans la genèse de la Révolution liturgique.

Dom CASEL se trouve être un des principaux penseurs du mouvement liturgique allemand avant 1939 et donc du mouvement français à partir de 1943, notamment par son ouvrage intitulé "Le Mystère du Culte", dans lequel il compare la liturgie avec les Mystères antiques.

Le fait est doublement significatif : d'une part, Dom CASEL apportait un approfondissement théologique de la liturgie, un rappel de son fond, en insistant moins sur l'aspect cérémonie, décor, que sur l'aspect invisible d'actualisation et de dispensation de la Rédemption : la Liturgie retrouve ainsi sa vraie nature qui est de faire participer l'homme à la vie divine, de l'immerger dans le divin.

Et ce n'était pas là un rappel inutile, car c'est une tentation fréquente que de fignoler les formes en oubliant leur fin ; cela a d'ailleurs un nom, c'est le ritualisme qui exagère d'autant plus la minutie des détails qu'il limite là son horizon.

D'autre part, il faut le voir aussi, Dom CASEL préparait, évidemment sans le vouloir, mais réellement, la naturalisation de la liturgie à laquelle les décennies suivantes devaient conduire. Cela peut paraître inouï, mais il en est pourtant ainsi, comme nous pouvons en juger après coup, le mal étant fait.

Comment cela a-t-il pu se produire ? La démarche de Dom CASEL, et à sa suite celle de beaucoup d'autres, consistait notamment à rappeler le fond naturel, humain, pré-chrétien, du sacrifice et de la liturgie en général, et notamment son aspect initiatique, de propédeutique sacrée ; ce sont là choses vraies, qui n'auraient jamais dû être oubliées, mais qui, soulignées à ce moment-là, au sortir de la crise moderniste (si tant est qu'on en soit jamais sorti...) ne devaient pas manquer de faire passer sous silence l'autre aspect, l'originalité intrinsèque de la liturgie chrétienne, comme on l'a vu par la suite.

Il est intéressant de retrouver ici, une fois de plus, l'ambiguité des meilleures intentions lorsque leur réalisation n'est pas régie par une vue d'ensemble de la situation. Une fois encore, comme le plus souvent, le mal n'est pas venu au début de l'affirmation d'une erreur, mais de l'accentuation défectueuse d'un aspect de la vérité au détriment des autres aspects, ce qui conduit les épigones à tomber dans de franches erreurs : du désir de ne pas réduire la Liturgie au Sacrifice, ce qui l'amputerait grandement, on en est venu à supprimer le Sacrifice dans la Liturgie ! comme si, pour avantager la tige d'une plante, on lui coupait sa racine.

Il est important de distinguer ces deux étapes dans le mouvement doctrinal, sous peine de rien comprendre à ce qui constitue un drame immense : comment de ces générations de prêtres et de laïcs soucieux de retour au Vrai a pu sortir, pas à pas, l'abomination de Vatican II, du nouveau rite et de la nouvelle religion en général.

Il y a là un mouvement dialectique qu'il faut saisir, et qui demanderait d'ailleurs à être détaillé, car on le retrouve à peu près identique dans les divers domaines, pour expliquer comment nous sommes passés, en moins d'un siècle, cinquante ans peut-être, d'un mouvement de restauration à un mouvement de révolution.

Il eut plus d'appréhension lorsqu'il se rendit compte de mes rapports avec le mouvement de la jeunesse. Je dois avouer qu'il y avait, en effet, une difficulté. Elle se présentait à moi sous l'étiquette de "La vie et la forme". Pendant tout mon noviciat, j'avais travaillé à une "grande oeuvre" sur ce thème, sans l'avoir jamais finie. Naturellement parce qu'une seule vie humaine ne suffit pas à apporter une conclusion satisfaisante à une oeuvre aussi importante.

Le fait que j'étais aux prises avec ce problème vint à l'attention de mon Abbé, Ildefonse Herwegen, et il décida que la meilleure chose pour moi était d'aller étudier à Rome avec l'espoir que l'atmosphère de la Ville éternelle apporterait plus de forme dans ma vie. Le Prieur n'était pas enthousiaste sur ce point de vue. Il pensait que mes instincts de l'Allemagne du Nord ne réagiraient pas favorablement à l'atmosphère romaine, comme la preuve en avait été faite, une fois déjà, pour un de mes compatriotes, Marthin Luther, d'Eisleben en Thuringe.

Les soucis et les occupations de ce jeune novice bénédictin sont effectivement assez étranges, mais conformes, il est vrai, au goût germanique facilement "abstracteur de quintescence".

Plus classiques sont les réactions de l'Abbé et du Prieur ; le premier croit en l'influence bénéfique de la "romanité", dans le double sens d'universalité et de durée sinon d'éternité ; le second, plus sensible aux travers du système, craint que les méandres de l'administration vaticane paraissent trop peu spirituels au jeune moine et lui fassent perdre le goût des formes au lieu de le développer en lui.

L'allusion à Luther, par contre, est un peu forcée : la Rome de Pie XI n'était plus celle de la Renaissance, et les mêmes spectacles n'étaient plus à craindre. Les périls de l'heure, à Rome, en 1923, non moins graves, étaient cependant plus discrets et feutrés : le nouveau ralliement au Monde, non plus au paganisme du XV° siècle, mais à celui du XX°, qui devait s'affirmer trois ans plus tard par la condamnation des Contrerévolutionnaires, s'opérait insidieusement.

Au reste, qu'en pensait-on à Maria-Laach, où l'on ne pouvait pas vraiment ignorer ce qui se tramait autour de la place Saint-Pierre ? Il est assez probable que l'on s'en félicitait plutôt, comme beaucoup alors, oubliant le passé, s'aveuglant sur le présent et ne voulant voir dans ce ralliement que l'ouverture pour une nouvelle conquête du monde au Christ ! Nous savons trop, hélas ! aujourd'hui, où ces rêves nous ont conduits.

La décision de l'Abbé l'emporta sur les hésitations du Prieur et je fus bientôt en route pour la Ville éternelle. Je n'oublierai jamais le moment où je vis pour la première fois le panneau indicateur ROMA et où j'entendis les cheminots crier "ROMA TERMINI" !

Moi, le jeune de Hanovre, maintenant moine de Maria Laach, me voici dans cette ville que, d'après les directives de mon Abbé et de mon Maître des Novices, j'ai à considérer comme la puissance formatrice dans la tradition vivante de la Chrétienté occidentale, comme le signe de l'ordre et le phare, ville douée d'aptitudes particulières pour un gouvernement universel.

Mais, déjà, dans le parcours, en taxi, jusqu'à saint Anselme, on remarquait les complications de l'époque. Il y avait juste un an que Mussolini avait pris possession de Rome. Il s'était efforcé de faire revivre l'esprit de Rome en tant que capitale d'empire. Des centaines de panneaux proclamaient son dernier message : "Il vaut mieux vivre un an comme un lion que des siècles comme des moutons !". Cela raisonnait comme si on jouait aux Peaux-Rouges.

La Rome que nous avions en esprit était la Rome de l'Eglise, la Rome de Pie XI et cette Rome me faisait une grande impression. Les inquiétudes de mon Prieur n'étaient pas justifiées. Les chants mal interprétés par les chanoines à Saint Pierre ne me gênèrent pas. Ils étaient noyés dans les vagues d'enthousiasme

qui accueillaient la personne vénérable du Vicaire du Christ lorsqu'il s'avançait lentement sur la sedia gestatoria surplombant la foule qui remplissait l'immensité de Saint Pierre. Pie XI était impressionnant par son maintien solennel et plein de retenue. Son visage gardait toujours par habitude un sérieux et un majesté impassible.

Lorsque, une fois, dans mon enthousiasme juvénile, j'osais lui dire, pendant une audience, que nous étions un groupe de Bénédictins récemment ordonnés qui faisions des études à Saint Anselme, je rencontrais un silence glacial de marbre. Plus tard seulement, j'ai réalisé que mon attitude avait enfreint le protocole. Non seulement "le petit fretin" mais les cardinaux, même, tremblaient lorsqu'ils devaient se présenter devant le Pape Pie XI. L'autorité papale, dans son éloignement même, irradiait une atmosphère de fermeté et de solidité indiscutable. Le Pape et la Curie se présentaient véritablement comme le "roc" sur lequel l'Eglise était bâtie.

Quelle forte impression de la romanité ! Comme on serait tenté de croire en la solidité de ce pontife à l'aspect si terrible qu'il fait trembler non seulement les petits moines, mais même les Cardinaux ! Et pourtant la preuve du contraire ne va pas manquer de venir très vite.

Tandis que nous possédions le sentiment de sécurité que nous inspirait l'autorité du Saint Siège, nous ne pouvions éviter de nous heurter à certaines difficultés qui surgissaient de cette condition même. Il y avait de l'agitation dans l'air qui ne nous laissait pas insensibles. La recherche historique avait fait des progrès rapides dans le domaine liturgique. La plus grande partie de cette recherche avait été effectuée sous les auspices des Bénédictins et nous étions les premiers informés.

La conclusion n'était pas simplement de caractère théorique. Elle concernait la célébration de la liturgie et son rôle formateur dans la vie du chrétien. Nous ne pouvions nous empêcher de remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup de présence de l'esprit de la Liturgie romaine dans la Ville éternelle, elle-même, ni dans les paroisses ni dans l'administration. La rigidité générale du système ne donnait pas non plus beaucoup d'espoir d'un changement. La "Forme" semblait être plus forte que la "Vie".

Nous voici arrivés au point où le témoignage de Dom WINZEN devient particulièrement précieux et réclame aussi plus de nuances que jamais. Rappelons quelques éléments pour mieux l'apprécier.

Depuis la restauration de la vie bénédictine et la fondation de Solesmes en 1833, l'ordre bénédictin s'était attaché, comme il est naturel, à la liturgie, à sa pratique, et à sa connaissance théorique et historique. Beaucoup était à faire, contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord : les siècles de la Renaissance et de l'Age baroque ayant notablement privilégié certains aspects au détriment d'autres, il convenait de rétablir un équilibre vivant et plus conforme à l'esprit catholique : pour résumer en une ligne, il s'agissait de revenir d'un spectacle auquel on assiste à une action à laquelle on participe.

Mais cela posait en fait une foule de problèmes dont bien des promoteurs du mouvement liturgique étaient alors inconscients, et qui devaient produire plus d'une suprise, le moindre travers n'étant pas de développer une certaine tendance à la nouveauté pour elle-même, comme nous le verrons.

Nous devenions, au cours des ans, plus conscients de la situation et nous entreprenions de petites escapades, dans le domaine liturgique ainsi que dans le domaine philosophique et théologique. Nous commencions à lire des choses qui n'étaient pas entièrement dans la ligne de l'orthodoxie thomiste. Rousselot, Maritain, Max Scheler, Eric Peterson se profilèrent à l'horizon. Cà et là, nous célébrions la Messe suivant les nouvelles idées, dans le voisinage de Saint Sabin, ou dans les catacombes. Mais des choses telles que celles-ci étaient décidément

d'avant-garde !

D'une saine conscience des nécessités liturgiques aux escapades hors de l'orthodoxie dans ses divers domaines, le pas est sauté. Nous nous trouvons ici précisément sur la ligne de fracture qui partage le mouvement de restauration du mouvement de révolution, et cette ligne nous la voyons labourée, écartelée, par une série de penseurs dont quelques noms sont donnés et combien d'autres tus.

Des liturgies plus ou moins clandestines, d'avant-garde, dans les idées nouvelles, vers 1926 à Rome ! quel symbole de la Révolution alors doublement triomphante au centre même de la chrétienté.

En l'occurence, vers la fin de mon séjour à Saint Anselme, il advint qu'un jour, l'Abbé Primat, Filelis v. Stotzingen, qui avait été Abbé de Maria Laach, avant son élection d'Abbé Primat, me dit qu'il y avait un jeune Monseigneur de la Secrétairerie d'Etat qui était désireux d'apprendre l'allemand et me demanda de lui donner des leçons.

D'habitude, les étudiants de Saint Anselme n'avaient pas grande occasion d'entrer en contact plus étroit avec le clergé italien. Les seuls que je connaissais bien étaient Mgr Giulo Belvederi, recteur de l'Institut pontifical de l'Archéologie chrétienne, et Mgr Angelo Grazioli, chanoine de la Cathédrale de Vérone. Depuis, tous deux ont été appelés à la récompense céleste. C'étaient des prêtres pleins de zèle et des apôtres enthousiastes du Mouvement liturgique en Italie.

Voici une brève lumière sous les soubassements du mouvement liturgique, et il est intéressant de voir citer deux hommes, dont le premier surtout est important, et qui prouvent que, loin d'être l'apanage de quelques jeunes clercs excités, l'affaire pouvait compter sur nombre d'hommes bien placés. Qui les avait mis là où nous les trouvons, que faisaient-ils quinze ou vingt ans plus tôt, voilà deux questions dont les réponses ne manqueraient certainement pas d'intérêt.

Dom Grazioli était venu plusieurs fois à Maria Laach, c'était un grand ami de l'Abbé Ildefonse ainsi que du Prieur Albert. Il était bien vu des novices de Laach, car il aimait nous accompagner dans nos promenades en bateau sur le lac et participait activement à nos batailles navales acharnées que nous avions l'habitude d'engager dans de telles occasions.

Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son visage coloré, il ne ressemblait pas du tout, à nos yeux, à un Italien, et nous ne fûmes pas surpris d'apprendre que c'était un grimpeur passionné. Après la seconde guerre mondiale, lorsque je lui rendis visite à Vérone, il me montra une photo de lui-même et de Mgr Montini qu'il aimait et admirait beaucoup. Il vécut juste assez longtemps pour voir son ami élevé au siège de Milan et dans sa dernière lettre, il m'écrivit ces mots prophétiques : "Monseigneur Montini, Archevêque, Cardinal, Pape !". Il se réjouit, maintenant, au ciel, de l'accomplissement de son rêve.

Je ne fus pas long à découvrir que le jeune Monseigneur de la Secrétairerie d'Etat et moi-même, moine de Maria Laach, avions bien des points communs. C'était son amour de la Liturgie et du Chant grégorien qui avait amené Monseigneur Montini à Saint Anselme. Plus tard, il rendit visite à Maria Laach et à d'autres Abbayes bénédictines. En tant que lecteur passionné, il connaissait bien la littérature liturgique, y compris les ouvrages de l'Abbé Ildefonse, qu'il tenait en haute estime.

De plus, il se trouvait que nous partagions le même amour pour les jeunes. Cet amour des jeunes lui fit tourner sa sollicitude de prêtre vers les étudiants de l'Université de Rome. Il fut chapelain des "fucini", membres de la Fédération catholique italienne des étudiants de l'Université, les initiant dans ses homélies aux richesses de la liturgie et à la Parole de Dieu. "Je m'approcherai de l'autel de Dieu, de Dieu la joie de ma jeunesse !". Ces mots de la prière au bas de l'autel, depuis les premiers jours de ma conversion à la vie monastique, avaient pro-

duit sur moi une impression ineffaçable. Ils exprimaient l'affinité intérieure entre ce qu'il y avait de meilleur dans le mouvement de la jeunesse et la Chrétienté. Maintenant, je savais que le même esprit emplissait le coeur de Monseigneur Montini.

A la première lecture de ce texte, on se sent fondre devant tant de bonté, de gentillesse, de dévouement à cette belle jeunesse. Et puis lorsqu'on s'est ressaisi on réalise que ces "fucini", fer de lance de l'Action catholique italienne, sont devenus l'épine dorsale de la Démocratie chrétienne, Aldo Moro en étant le meilleur exemple.

Alors, on frissonne en voyant, une fois de plus, effectué sous nos yeux cet amalgame si méthodique de la religion et de la révolution. Enfin, on comprend mieux quel long et minutieux entraînement avait façonné Paul VI lorsqu'il a disposé des rênes de l'Eglise pour réaliser le même travail à l'échelle mondiale.

Dévoué, comme il l'était, à la jeunesse, ce n'était pas un révolutionnaire. Avec une grande ouverture aux besoins de notre temps, avec son désir passionné de faire partager à ses étudiants la vitalité spirituelle de l'Eglise, il alliait une tendre vénération à la tradition, à la précision de pensée et à une prudence délicate dans l'action. En d'autres termes, c'était un "Romain" au meilleur sens du mot, un homme d'ordre et d'équilibre. Maintenant, vous pouvez voir ce que cette rencontre signifiait pour moi. Dans la personne de Monseigneur Montini, je trouvais la réponse à mon problème sur la relation entre la "Vie" et la "Forme". C'était un Romain en qui Rome était à nouveau jeune, pleine d'espoir pour l'avenir et, en même temps, profondément enracinée dans le dépôt de la foi qu'Elle avait reçu.

Dom WINZEN résume parfaitement ce qui fut l'illusion de tant de braves gens, clercs et laïcs : croire que le moule romain, le style romain, était une garantie suffisante pour s'engager dans le dialogue avec la Révolution et en tirer le renouveau de l'Eglise. Une seconde illusion, corrélative à la première, était de croire que, puisqu'il était "Romain", Monsignor Montini ne pouvait pas être "révolutionnaire" : si cela était, comment expliquer que, en 1945, la Camarilla moderniste du Prince Rampolla ait fait de lui son champion vers les plus hautes fonctions ecclésiastiques ?

Comme ce renouveau chrétien était différent de cette renaissance de la Rome païenne que l'arrogance de Mussolini essayait d'effectuer en même temps ! Le Duce jouait le rôle de César, tandis que la Rome chrétienne ne pouvait faire qu'un rassemblement dans l'esprit du Sauveur glorifié dont l'image accueillait le peuple de Dieu du haut des absides de tant de basiliques romaines dans la majesté de la vérité et dans la bonté du Bon Pasteur. "Peuple de Sion, vois, le Seigneur va venir pour sauver les nations ; le Seigneur va faire éclater la majesté de sa voix, pour la joie de votre coeur".

Cet Introït du deuxième dimanche de l'Avent exprime admirablement la nouvelle vie qui, d'une manière encore cachée et à peine perceptible, commençait à poindre dans l'Eglise de Rome. Son origine n'était pas le lion, mais l'Agneau de Dieu. Cette nouvelle vie n'éclata pas dans de grandes campagnes ou des organisations. Elle commença dans les catacombes avec un petit groupe de prêtres et de laïques, connus sous le nom de "Cultores martyrum" (vénérateurs de martyrs). De mon temps, leur chef était le Maître des Cérémonies du Pape, Monseigneur RESPIGHI.

Assurément, le contraste est bien typé et peut incliner le lecteur à accepter comme argent comptant une opposition aussi manifeste. Hélas ! la vérité est tout autre, et la distance n'est pas aussi grande entre ces deux formes révolutionnaires ; l'Histoire devait, d'ailleurs, se charger de montrer que le plus dangereux en l'occurence n'était pas le néo-païen affirmé, ni les grandes organisations, mais bien les petits réseaux occultes qui s'apprêtaient, et déjà s'entraînaient, à faire éclater la liturgie traditionnelle sous couleur de la rénover. Il est enfin assez piquant, et lourd de sens, de voir le Maître des Cérémonies du Pape à la tête d'une pareille galère ; en son genre, ce trait illustre ce qui est devenu une constante depuis Vatican II : les assauts contre la Tradition et l'Autorité se font sous l'impul-

sion des représentants de l'Autorité, c'est la Révolution par en haut, avatar religieux du principe synarchique.

Très souvent dans les catacombes de Rome, une femme est représentée, les mains levées en attitude de prière. C'est l'image des défunts vivant dans la paix du Christ et, en même temps, celle de l'Eglise intercédant pour les défunts. Ce tableau de l'"Ecclesia Orans" (l'Eglise en prière), comme il est dénommé, indiquait au mieux le coeur du renouveau liturgique.

Je mentionne ceci parce que cela nous aide à comprendre ce qui est au plus profond dans le coeur de notre Saint Père. J'ai parlé de l'équilibre entre la Vie et la Forme, entre le "nouveau" et l'"ancien", le passé et l'avenir, ce qui m'a tant attiré en Monseigneur Montini. Mais il est essentiel d'observer que cet équilibre n'est pas simplement une matière de discipline, ou d'esprit local. Il a ses racines dans la prière. Il jaillit du bon ordre entre la contemplation et l'action. Sous son empressement à servir les âmes et à comprendre l'époque présente, un profond amour de la vie monastique, de la solitude, de la quiétude et du recueillement, habitait le coeur de Monseigneur Montini.

Plus tard, lorsqu'il devint Archevêque de Milan, il se trouva à la tête du diocèse d'Italie le plus progressiste se développant très rapidement. Mais tandis qu'il tendait toutes ses ressources à faire face au défi du développement, il garda toujours en avant dans son esprit l'idée de créer au milieu de toute sa vie active un îlot réservé à l'adoration où le coeur se lèverait et se rafraîchirait dans le Seigneur.

C'est pour cette raison qu'il prit tant d'intérêt à la fondation du Mont Sauveur et à la vie bénédictine en général. Il reconnaissait l'effort constant qui se faisait de différentes manières pour combiner la contemplation et l'action, la vie monastique et la vie apostolique. Lorsque, pour la première fois, je lui parlais de l'idée du Mont Sauveur, son conseil fut de "tenir les grilles ouvertes". Il désirait que la vie monastique rayonne dans la vie de la foi.

Ces quelques paragraphes sont lourds d'équivoques et ils peuvent troubler un lecteur rapide ou celui dont l'esprit serait tenté par un certain manichéisme. Ici, tout particulièrement, serait fausse et aveuglante la conception qui envisagerait d'un côté la Tradition, toute pure, toute spirituelle, toute priante, et, de l'autre côté, la Révolution grossièrement matérialiste, chargée de viles scories et accaparée uniquement par la satisfaction de basses passions.

Si les choses se présentaient ainsi, tout serait très simple, il n'y aurait pas d'équivoques... et ce Bulletin n'aurait jamais existé.

Mais les choses ne sont pas ainsi, et les formes révolutionnaires sont subtiles, tout autant que les ruses du démon. Bien plus peuvent servir une cause objectivement révolutionnaire des personnes qui ne le sont pas elles-mêmes, au moins au départ, et qui se trouvent parées d'allures chrétiennes : ce cas est loin d'être rare et il fut longtemps légion, c'est celui des catholiques libéraux.

Si l'on veut creuser plus avant, il faut distinguer plusieurs degrés parmi ces libéraux - c'est ce que nous avons fait dans un article du Bulletin n° 1 - non pour séparer un bon d'un mauvais libéralisme, car en un sens le meilleur est le pire, c'est-à-dire le plus trompeur, donc le plus dangereux, mais pour comprendre l'attitude des personnes concrètes, plus complexe que le simple jeu des doctrines.

Ainsi le cas d'un catholique soucieux de vie intérieure au milieu de la vie active en même temps qu'il est désireux d'ouvrir l'Eglise au monde, voire de baptiser la Révolution, n'est pas extraordinaire. Il l'est d'autant moins que, à la limite, une telle nécessité est ressentie même sur un simple plan naturel : n'est-ce pas ce besoin insatisfait qui lance aujourd'hui des millions d'occidentaux vers le Yoga ou le Zen ?

Chers amis du Mont Sauveur, dans cette chronique de Noël, nous avons essayé de vous faire partager le lien particulier qui nous unit à notre Saint Père, le Pape Paul VI. Soyons ses fidèles disciples. Répondons aux profondes aspirations de son coeur. Soyons sa couronne et sa joie. En suivant son exemple, gardons, à cette époque de renouveau dans l'Eglise le juste équilibre entre la "Vie" et la "Forme", entre le "nouveau" et l'"ancien", entre la contemplation et l'action. Soyons Romains dans le sens catholique du terme.

Vous voyez par quelle voie merveilleuse la Divine Providence a guidé l'Eglise, si vous jetez un regard en arrière sur le chemin que nous avons parcouru depuis nos vingt ans. Qui aurait jamais pensé que ce serait Monseigneur Montini qui, en tant que Paul VI, promulguerait les premiers décrets du Second Concile du Vatican et que ces décrets amèneraient le renouveau de cette même vie liturgique de l'Eglise qu'il s'était pris à aimer si profondément et qui était à la source de toute son activité de prêtre.

Il est temps maintenant de donner vie à ces décrets en entrant délibérément et avec ardeur dans l'esprit qui se tient derrière eux. C'est l'esprit de cette proclamation céleste qui accompagnait le Verbe qui se faisait chair pour demeurer parmi nous. "Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes qui sont les amis de Dieu".

Fr. Damase WINZEN, O. S. B.

On ne peut lire ces lignes sans éprouver un sentiment d'indignation qui se change en douleur à la seconde lecture. Devant le cataclysme et le désastre, non seulement liturgique mais ecclésial, qui a accompagné et suivi l'aggiornamento de Vatican II, le Concile de Jean XXIII et de Paul VI, un tel optimisme ne peut que paraître dérisoire.

Bien plus, il conduit à s'interroger légitimement sur la lucidité intellectuelle et spirituelle de son auteur, un Père Abbé fondateur ! Mais après tout, nous avons déjà la réponse, nous venons de la lire : un tel aveuglement est le fruit de la formation reçue pendant quarante ans ; or, ce cas ne fut pas unique, il fut même général : de combien de Pères conciliaires n'explique-t-il pas l'attitude, inconcevable au premier abord ?

C'est à ce titre que la lettre de Dom WINZEN nous a paru digne d'intérêt et que nous l'avons rapidement commentée. Par ses divers aspects, dans son bien comme dans son mal peut-on dire, elle nous dépeint, mieux que quiconque ne pouvait le faire de l'extérieur, le paysage mental et spirituel d'un "homme du Concile".

En effet, l'auteur n'est pas un de ces fonctionnaires ecclésiastiques que l'on peut soupçonner d'être passé à l'ennemi, à la romaine, subrepticement, entre deux portes, mais, tout au contraire, un homme de prière, un moine, dont le témoignage est crédible et, de ce fait, d'autant plus précieux.

Quatre traits nous paraissent résumer la leçon que nous pouvons en tirer :

1°) Lorsque s'est développée l'agression multiforme de la Révolution contre l'Eglise, au cours du 19° siècle, les soubassements du Christianisme sont apparus comme déjà fortement corrodés ; en particulier, ici, sur le plan liturgique, la pratique générale portait la lourde empreinte des siècles passés et la liturgie ne constituait plus guère, surtout pour les laïcs, le véhicule privilégié de la catéchèse et de la spiritualité : trop souvent, elle n'était qu'une formalité dans le double sens d'obligation mal ressentie et de forme sans vie, au lieu d'être le canal essentiel de la vie chrétienne.

2°) Dans ces conditions, il est logique que la restauration liturgique ait été ressentie comme une urgente nécessité, un préalable à la restauration du corps chrétien pour le rendre fort face à ses agresseurs. Et, de fait, les différents maîtres de cette entreprise, le Père Julien Aymard comme Dom Guéranger, étaient bien des contrerévolutionnaires conscients et décidés.

3°) A partir de 1890, la ligne du Ralliement à la Révolution l'ayant peu à peu emporté, et débouché notamment sur la crise moderniste, l'oeuvre de restauration devint plus ambiguë, au moins chez certains de ses promoteurs. Lorsque cinquante ans plus tard, le Ralliement fut définitivement acquis, l'équivoque put assurer ses positions et se développer ; la période décrite par Dom Winzen est typique de ce mélange insidieux de "retour à la Tradition" et de "passage à la Révolution", qui permettait à chacun d'être satisfait en voyant midi à sa porte.

4°) Pris dans ce mouvement, dans cette dynamique, un grand nombre d'hommes, non des médiocres mais des hommes de valeur comme Dom Winzen, furent aveuglés et prirent les vessies pour des lanternes. Par la suite, ils entraînèrent la foule de leurs disciples, pleins d'admiration pour des maîtres effectivement admirables par bien des côtés.

Cet aveuglement, tant des maîtres que des disciples, trouve en fait son origine, et son explication ultime sinon totale, dans cette attitude de non-résistance à la Révolution qui constitue l'essence du Ralliement, et, pour la plupart aussi, dans une méconnaissance profonde de la Révolution qui n'est pas le mystère le moins important de toute cette affaire.

Cette myopie, annulant des trésors de dévouement et de bonne volonté, a fait de ceux qui en étaient victimes les meilleurs agents de la Révolution, d'autant meilleurs précisément qu'ils en étaient inconscients, car à cette armée d'aveugles n'ont pas manqué les guides du franc mensonge, au service direct de l'Adversaire pour accompliresa tâche.

La réunion de ces éléments confirme ce que chacun a pu constater : l'acceptation ou le refus de la Révolution liturgique sont devenus le principal critère de l'acceptation ou du refus de la pénétration de la Révolution dans le Christianisme. Certes, la prise de conscience est tardive, mais l'essentiel est qu'elle soit produite et qu'elle puisse conduire enfin à la véritable restauration liturgique qui s'impose depuis longtemps et qui reste à réaliser.

P. R.

NOTES DE GÉRANCE

ADRESSES D'AMIS

Les envois d'adresses se sont quelque peu raréfiés cette année, et nous vous demandons de bien vouloir y penser à nouveau ; les adresses de prêtres ou de religieux seront particulièrement les bienvenues. N'hésitez pas à nous signaler vos amis étrangers, pourvu qu'ils soient francophones.

VENTE AU NUMÉRO

En plus de son intérêt financier, la vente au numéro présente le gros avantage de mettre le Bulletin à la portée de nombreuses personnes qui n'auraient guère l'occasion de le connaître sans cela : beaucoup d'abonnés sont venus par cette voie-là, et nous insistons auprès de tous ceux qui peuvent nous aider sur ce plan. Le dépôt de quelques exemplaires, à régler une fois la vente faite, n'est pas une charge bien lourde pour chacun, mais la répétition d'un tel effort aux quatre coins de la France nous permettrait d'aller au devant d'un vaste public nouveau.

FONDS DE SOUTIEN ET DONS POUR LE LOCAL

Nous remercions bien vivement les personnes qui continuent à arrondir leur chèque d'abonnement et qui par leur compréhension assurent à notre budget une santé relativement bonne.

Nous remercions également celles qui n'ont pas oublié que notre local a constitué une très lourde charge non encore totalement couverte, loin s'en faut, et qui persévèrent dans leurs dons à cet effet :

Mr G.B.	*Eure-et-Loire*	*100 F*
Mr G.F.	*Corrèze*	*300 F*
Mme M. Q.	*Rhône*	*400 F*
Mr J.M. B.	*Haut-Rhin*	*500 F*

N° d'inscription S/4 80
Dépôt légal 1er trimestre 1986
Impression Circulaire Eco Imprimerie
ISSN 0247–3607